

les Deux 2^e

P R E U V E S

D E

C O N S P I R A T I O N S

C O N T R E T O U T E S L E S

R E L I G I O N S E T T O U S L E S
G O U V E R N E M E N T S

D E

L' E U R O P E.


V O L . I I .


THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

COPIES OF THE

LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO

1900

LIBRARY

OF THE
UNIVERSITY OF CHICAGO

P R E U V E S
D E
C O N S P I R A T I O N S

C O N T R E T O U T E S L E S
R E L I G I O N S E T T O U S L E S
G O U V E R N E M E N T S

D E
L' E U R O P E,
O U R D I E S D A N S L E S A S S E M B L É E S S E C R È T E S D E S
I L L U M I N É S, D E S F R A N C S - M A Ç O N S,
E T D E S

S O C I É T É S D E L E C T U R E.

R E C U E I L L I E S D E B O N S A U T E U R S

Par J O H N R O B I S O N, A. M.

P R O F E S S E U R D E P H Y S I Q U E E T S E C R É T A I R E D E
L' A C A D É M I E R O Y A L E D' É D I M B O U R G.

Nam tua res agitur paries cum proximus ardet.

T R A D U I T D E L' A N G L O I S D' A P R È S L A
T R O I S I È M E É D I T I O N.

V O L. II.

A L O N D R E S,
C h e z J. C A D E L L, J U N. & W. D A V I E S, S T R A N D
V E R N O R & H O O D W. C R E E C H, E D I M B O U R G.

1 7 9 9.



P R E U V E S

D E

CONSPIRATIONS &c.

C H A P I T R E III.

L'UNION GERMANIQUE.

O*n* ne pouvait pas espérer que la suppression apparente de l'ordre des Illuminés, par ordre des Princes régnants de Bavière & de Wirtemberg, calmerait les troubles que ces factieux avaient excités. C'était une chose impossible. L'esprit inquiet de spéculation & de recherche dans tous les genres, avait disposé tous les hommes à désirer un changement, & le germe du mécontentement avait été semé avec adresse dans tout l'Empire, & même dans les pays étrangers. WEISHAUP*T* avait bien ses raisons, quand

il disait , que „ si l'ordre était découvert & „ aboli, il le rétablirait avec dix fois plus d'énergie dans l'espace d'un an.” Dans les Etats même où il avait été formellement aboli, rien ne put l'empêcher d'enrôler de nouveaux Membres & de poursuivre ses Desseins.

On aurait pu changer l'Areöpage , & transporter la direction dans une autre ville , de manière que le minerval put se réunir avec son Mentor comme ci-devant ; & un trajet de quelques lieues de plus, le menait dans une Loge, où les jeunes s'amusaient , & ceux qui étaient plus avancés, s'adonnaient sérieusement à l'étude du mal. WEISHAUPT n'avait jamais aimé les frivolités. Il permit néanmoins à *Philon* de s'en occuper , parce qu'il était prévenu en leur faveur ; mais ses projets étaient profonds & obscurs, & il fut charmé de pouvoir se débarrasser de cette momerie. Il avait l'art de découvrir bientôt les penchans de ceux dont il s'occupait, & il dit, „ qu'il ne lui était jamais échappé un „ seul homme de ceux qu'il avait cru dignes de „ se réserver.” Ses listes étaient déjà remplies
de

de jeunes étourdis, & comme l'état present de l'ordre demandait de l'expérience & du génie, il ne les amusa plus par des bagatelles. Il leur donnait leurs grades, & leurs Instructions par écrit, sans aucune cérémonie. La correspondance avec *Philon*, vers le tems de leur rupture, montre la supériorité de *Spartacus*. *Philon* est furieux qu'un pauvre Professeur soit mécontent des services qu'un homme de son état lui a rendus, & le traite avec fierté, mais en dissimulant. — Il fait entrevoir à *Spartacus* les grands services qu'il peut encore rendre à l'ordre, mais aussi il le menace du pouvoir qu'il a de le perdre. — Dans l'excès même de sa rage, il propose mille moyens d'accomodement. La moindre condescendance de la part de *Spartacus* lui ferait tout oublier. Mais *Spartacus* est sourd à toutes ses menaces & reste inébranlable. Quoique sa conscience lui reproche ses vils procédés, il ne se désiste en rien de son autorité absolue — il exige une soumission entière de la part de *Philon*, qu'il doit dit-il, „ Non à lui, mais à l'ordre, qui ne

„manquerait pas, sans cela, d'être anéanti." —

Il ne daigne pas même defier *Philon* de faire tout le mal dont il le menace, mais il lui permet simplement, sans employer aucune parole insultante, de quitter l'ordre. Cela prouve sa confiance en l'énergie de cet esprit inquiet, & ce gout pour la réforme, qu'il avait répandu si généralement, & avec tant de succès.

Ces succès avaient même surpassé l'attente des séditeux. Ceci est prouvé par l'accueil favorable qu'on fit aux lettres scandaleuses, qui parurent sur la constitution prussienne.

L'opinion générale fut que MIRABEAU était l'Auteur de ces lettres, & que la traduction Française était l'ouvrage combiné de MIRABEAU & de NICOLAI. Le Ministre Britannique à la cour de Berlin me l'assura. Les fautes dans les noms dont un habitant de ce pays la serait incapable, mais qui cadrent si bien avec le caractère vain & pétulent de ce Français, en sont une preuve. Il y a plusieurs fautes pareilles dans deux ouvrages dont on est certain qu'il est l'Auteur : *la Chronique scandaleuse*

teuse, & l'Histoire secrète de la cour de Berlin. Ces lettres sont entre les mains de tout le monde, on en parle dans toutes les sociétés, même dans les états Prussiens; dans les autres endroits de l'empire on les lit avec grand plaisir, & elles sont fort estimées, quoiqu'elles contiennent quelques discours très séditieux.

MIRABEAU avait beaucoup d'Amour propre, vice fort commun parmi ses compatriotes. Non seulement il se croyait capable de remplir les postes les plus éminents de l'administration, mais il portait ses vûes jusqu'à vouloir diriger toute la cour du nouveau Roi. Il tacha en conséquence d'obtenir un poste honorable, mais il fut frustré dans ses espérances, & pour se vanger, il tourna en ridicule, & s'efforça à rendre méprisables, ceux qui étaient à la tête de l'administration. Ses menées scélérates l'exclurent de la société des gens de la première classe, dont les dignités personnelles exigeaient des égards. Ses Maximes étaient très corrompues, & il professait ouvertement l'Atheïsme. Ceci le

rendit particulièrement suspect au Roi, qui était résolu de réprimer les desordres & les troubles qui s'étaient élevés dans les états de Prusse, par l'indifférence de son prédécesseur pour les choses de cette nature. MIRABEAU s'attacha à une cabale de journalistes & de méchans auteurs, qui s'étaient réunis pour défendre des opinions licentieuses, contre la religion & le gouvernement. Il avait de l'esprit & de l'Imagination, & n'avait pas peut-être son égal pour l'éloquence & les satires amères. Aussi fut-il très bien accueilli de ces écrivains auxquels il devint très nécessaire. Il regarda les déférences qu'on avait pour lui, comme des louanges qui lui étaient dues, & il était si fort prévenu de sa capacité, qu'il eut la folie de donner des conseils au Roi, & même de le réprimander; cette conduite criminelle lui fit perdre toute la possibilité d'aucun avancement, & aigrit son esprit. De telles dispositions le rendaient très propre pour l'illumination, *Spartacus* avait jetté les yeux sur lui depuis longtems, & il lui fit part de l'honneur qui l'attendait, par un
Fran-

François nommé MAUVILLON, Lieutenant Colonel au service du Duc de Brunswick. Cet homme avait toujours été fort actif, & avait beaucoup contribué à faire recevoir l'ordre, dans les états protestans. — Il resta longtems caché. Son Illumination ne fut connue que lors de l'invasion des Français en Hollande. MAUVILLON se montra alors, défendit ouvertement ses principes, & exorta les Allemands à suivre l'exemple des Français. Cet avantage ramena même *Philon* sur la scene, malgré son ressentiment contre *Spartacus*, & ses serments de ne plus s'attacher à aucune société pareille. — Mille faits semblables prouvent que la semence du cosmopolitisme licentieux avait pris de fortes racines, & que quoiqu'on eut souvent fauché cette plante pernicieuse on ne l'avait nullement arrachée. Mais ce n'est pas tout — on imagina & l'on adopta immédiatement une nouvelle méthode de culture.

J'ai déjà parlé de la corruption de l'esprit public, qui avec les schismes de la Franc-Maçonnerie, réussit à donner des partisans à

Spartacus & à ses associés. Il n'est pas douteux que les Machinations des Illuminés n'augmentèrent cette corruption générale, même parmi ceux qui n'étaient pas de l'ordre. En Allemagne il était plus facile de diminuer le respect pour les autorités, que dans d'autres pays; la frivolité des rangs, dans tous les petits états confédérés, rendait impossible la combinaison des dignités avec leur misérables revenus. Il étoit surtout plus aisé de montrer le ridicule des abus, que la folie & les vices des hommes avaient introduits dans la religion. L'Influence que les instituteurs moraux avaient eu sur le Public, étoit beaucoup diminuée par les disputes terribles qui s'étaient élevées, entre les Protestans & les Catholiques, dans chaque petite principauté. On abusa beaucoup de cet esprit de recherche qui étoit toléré dans les états Protestans de l'Allemagne (car de quoi la folie des hommes n'abusa t'elle pas ?) & elle dégénéra en opinions licentieuses, & en une frénésie pour toute espèces de spéculations & de scepticismes. La corruption des mœurs & les progrès

grès du luxe, changèrent les disputes ordinaires des Protestans & des Catholiques, en une contestation entre la raison & la superstition. Dans ce combat on appelait superstition toutes les doctrines tirées des revelations divines, & l'ordre déclara que la raison, était le seul moyen dont la divinité se servit pour nous éclairer.

Des Catholiques sensés avaient publié des ouvrages remplis de sentimens généreux. On les fit passer pour des ruses abominables, faites pour tromper les Protestans. D'un autre côté, quelques théologiens Protestans proposèrent d'imiter cette conduite noble, en ayant des condescendances pour les Catholiques, afin de pouvoir vivre en paix parmi les Protestans, & tacher par là de réunir les esprits. On decria ces propositions, disant qu'elles étaient de l'invention des Jésuites, & qu'elles pourraient devenir très dangereuses. Tandis que la cabale sceptique, ayant a sa tête le rédacteur du *Deutsche Bibliothek* & du *Berlin Monatsschrift*, recommandait très fort tous les ou-

vrages qui étaient contre la religion dominante du pays, LEUCHTSENRING était continuellement occupé à recueillir les Anecdotes, qui pouvaient nuire aux Jésuites.

ZIMMERMAN, le fameux Medecin de FREDERICK Roi de Prusse, fait un plaisant récit d'une visite qu'il reçut de LEUCHTSINRING, tandis qu'il était à Hanovre, demi mort de la frayeur que lui causaient les Jésuites, & voulant lui persuader qu'ils cherchaient à attenter à sa vie. Pendant que NICHOLAI était occupé à deterrer ces moines, PHILON s'empara de lui, ayant fait la connaissance par LEUCHTSENRING qui était alors guéri de son zèle pour le Protestantisme, & qui était devenu un disciple de l'Illumination. PHILON, disje, avait gagné ses bonnes grâces par la manière violente dont il avait attaqué les Jésuites & les Rosecroix, dans un ouvrage qu'il publia par l'ordre de SPARTACUS. Il n'eut pas beaucoup de peine à gagner NICOLAI, qui était occupé vers ce tems là à visiter quelques Loges. Les Etincelles de l'Illumination qu'il découvrit dans quelques un de ses écrits

écrits, lui plurent extrêmement, il reçut avec joie les précieux secrets que PHILON fut chargé de lui communiquer.

L'ordre fit cette nouvelle acquisition en Janvier 1782. SPARTACUS en était ravi, considérant NICHOLAI comme un excellent défenseur; il lui donna le nom de *Lucien*, qui convenait parfaitement à son caractère, qui était de se moquer de toutes les religions.

NICOLAI à son retour à Berlin, publia plusieurs volumes de ses découvertes. On imaginerait qu'il ne lui était échappé aucun Jésuite. Il fait mention de plusieurs schismatiques extraordinaires, dans la religion, & dans la Maçonnerie, mais il ne nomme jamais d'illuminatus. Quand ils furent supprimés, avant que la correspondance secrète fut découverte, il les défendit, & se plaignit beaucoup des procédés de l'Electeur de Baviere, qu'il appelait une persécution. — Même après la découverte des papiers trouvés dans la Maison de ZWACK, il continua encore à les défendre, à venger la découverte des recettes abominables,

&

& à proner le caractère de WEISHAUP. Mais quand les papiers qu'on trouva dans la Maison de BATZ découvrirent qu'il avait été lui même, pendant long tems un *Illuminatus*, il se défendit misérablement en affichant des sentimens religieux (*).

WEISHAUP crut qu'il se sauverait en publiant son système des Illuminés — NICOLAI soutint avec impudence qu'il ne savait des Illuminés que ce qui était contenu dans ces livres, savoir les deux grades inférieurs.

Mais avant cette époque, NICOLAI s'était attiré

(*) Il soutint imprudemment que les papiers contenant les systèmes & les doctrines des Illuminés lui avait été envoyés à Berlin, sans savoir d'où ils venaient. Mais on ne le crut pas. — La correspondance secrète prouve le contraire. Il avait dit la même chose des traductions Françaises des lettres, sur la Constitution des Etats de Prusse, on en trouva 50 exemplaires dans son Magazin, il dit qu'on les lui avait envoyé de Strasbourg, & qu'il n'en a jamais vendu un seul. — supposé que ces assertions soient vraies, il paraît que NICOLAI était considéré comme étant très propre à répandre de pareils écrits.

tiré un ennemi formidable. L'origine de leur inimitié est unique, & nous donne une juste idée de la conduite de cette *conjuración des Philosophes*, ou plutôt de libellistes qui s'étaient ligués pour détruire la paix du monde entier. Le Lecteur ne trouvera point hors de saison cette relation que nous tenons d'une Dame de Courlande, la Comtesse VON DER RECKE. NICOLAI accusa le Dr. STARK de Darmstadt (qui jouait un grand Role dans la Maçonnerie) d'être partisan des Jésuites & même d'avoir pris la *Tonsure*. STARK était d'un caractère très turbulent — il avait été de toutes les sociétés Mistérieuses de l'Allemagne, exceptés de celles des Illuminés, & avait découvert plusieurs des transactions secrètes de NICHOLAI. C'était un auteur infatigable. il fit part au public de toutes ses découvertes, afin de l'occuper continuellement de NICHOLAI. Il y avait long tems qu'il le soupçonnait d'Illumination, mais quand la lettre de SPARTACUS parut, dans laquelle il se vante d'avoir fait sa conquête, & où il l'appelle un combattant hardi, & dit qu'il

qu'il est *contentissimus*, STARK ne se tranquillisa pas qu'il n'eut des preuves certaines que NICOLAI avait été initié dans tous les plus abominables mystères; que SPARTACUS lui avait fait part de ses plus chers secrets, & lui avait donné des conseils en plusieurs occasions (*).

Cet-

(*) Nous en avons des preuves certaines dans la correspondance privée. *Philon* en disant dans une de ses lettres, comment on devait faire passer les élèves, du Christianisme au Deïsme, dit. „ NICHOLAI vient de me „ dire, que le pieux ZOLLIKOFER est d'avis qu'on de- „ vrait fonder une Eglise pour les Déistes à Berlin.” C'est en vain que NICHOLAI dit qu'il ne savait de l'ordre que ce qui était contenu dans le livre de WEISHAUPT, car *Philon* dit, que le système corrigé n'a été introduit, qu'après qu'il l'eut quitté en 1784. Mais NICHOLAI ne mérite aucun crédit — il sert d'exemple pour prouver les effets pernicieux des principes de WEISHAUPT. Il se fit admettre dans les Loges de Francs-Maçons, des Rose-Croix, afin de les espionner, & il divulgua tout leur secrets. Dans le supplément du 7eme Volume de son voyage, il déclame contre les Maçons Templiers, les Rosecroix, & les Jésuites, les
ac-

Cette peinture diffamante de son caractère ne put retenir NICOLAI plus long tems, il devint à son tour l'ennemi le plus implacable de STARK. Dans le fort de la colere, il publia des mensonges grossiers qu'il fut dans la suite obligé de contredire. Pendant le cours de cette guerre le Dr. STARK découvrit une société pareille à celle des Illuminés, qui, à quelques differences près, avait le même objet en vue.

Le Dr. STARK avait écrit un ouvrage pour se défendre des accusations de NICHOLAI, & voulait le faire imprimer à Leipsig. En conséquence, il envoya son Manuscript à un de ses

Amis,

accusant d'une soumission aveugle à des supérieurs inconnus, de superstitions, d'avoir des principes avilissans. Et pourrant il avait été cinq Ans dans une société, où tout cela était porté fort loin. Il ne resta fidèle qu'aux Illuminés, parceque lui & cette société d'Athées avaient les mêmes objets en vue. Sa prétendue défense du Protestantisme n'est qu'une fourberie. On peut, presque le considerer comme un ennemi aussi formidable que WEISHAUP, c'est par cette raison, qu'il en est tant parlé ici.

Amis, qui y demeurait, celui-ci le proposa à un nommé POTT qui y était très peu propre, ayant lui-même écrit & publié un ouvrage contre l'édit du Roi de Prusse, qui ordonnait l'uniformité de culte religieux dans ses états. Cet ouvrage est une attaque des plus fortes contre la religion dominante du pays. L'Ami de STARK ignorait ce fait, & proposa le sien à POTT comme étant l'associé du fameux Imprimeur WALTHER. Ils se chargèrent de le faire imprimer sans hesiter; mais au bout de six semaines l'Ami de STARK découvrit qu'ils n'avaient pas encore commencé. Quelques passages qui traitaient avec mépris la religion de la raison, furent allégués comme étant la cause de ce retard. Ils dirent en avoir donné avis à l'auteur, mais qu'ils n'avaient pas reçu de réponse; tout cela fut trouvé faux dans la suite, ils prétendirent qu'il était parlé trop librement dans la Preface d'une Dame de Courlande, ce qui empêchait WALTHER de la faire imprimer parce qu'il était en relation avec cette cour. Il fallait engager l'auteur à changer les expres-
si-

sions. Après d'autres délais, c'était le papier qui leur manquait, on voulut reprendre le manuscrit, mais WALTHER promit de le faire enfin imprimer, & d'envoyer les feuilles à mesure qu'elles sortiraient de la presse.

Mais ces feuilles ne paraissant pas, l'Agent fit des recherches, & découvrit qu'on avait envoyé l'ouvrage à MICHAELIS à Halle, pour l'y faire imprimer, il s'y rendit immédiatement, & vit qu'on l'imprimait avec de grands changements, sous un autre titre, & avec un guide ou Clef, par un certain Dr. BAHRDT, résidant dans les environs, qui tournait l'ouvrage en ridicule. On intenta à ce MICHAELIS un procès à Leipzick, & après beaucoup de contestations, on interdit son édition, & l'on chargea WALTHER d'en faire imprimer une autre, exigeant qu'il la fit paraître avant la Clef de BAHRDT. Mais quand ce livre parut à la foire suivante, les Libraires étaient déjà pourvus de la fausse édition, qu'ils débitèrent beaucoup plus aisément, parceque la Clef BAHRDT y était annexée, ce qui empêcha la vente de l'autre.

Tout ceci est un exemple bien frappant des efforts que faisaient les Illuminés, pour détruire la liberté de la presse , & du pouvoir qu'ils avaient de faire échouer tout ce qui n'était pas au gré de la cabale littéraire. Vers le tems de cette dispute, l'Agent de STARK entendit parler au café, de l'utilité des Bibliothèques publiques , & de celles de souscription , par le moyen des quelles on pouvait s'instruire , à peu de frais, de ce qui se passait dans le monde savant. Comme il lui était impossible de les contredire, ils continuèrent à parler d'une association générale, qui agirait de concert dans toute l'Allemagne, & qui répandrait leurs nombreuses productions, en formant des sociétés de lecture, qu'on aurait soin de pourvoir de tous les nouveaux ouvrages. On déposa chez lui des pamphlets & des feuilles volantes, qui prouvaient le grand bien que pourrait produire une telle association, en éclairant les Nations. Bientôt après il apprit que cette association existait déjà, sous le nom

D'UNION GERMANIQUE POUR DÉTRUIRE TOUTE SU-

PER-

PERSTITION , TOUS PREJUGÉS , ET PROPAGER LE VERITABLE CHRISTIANISME. Après quelques recherches , il trouva que ce devait être une société secrète , parce qu'elle avait à combattre les préjugés soutenus par les grands de la terre , & que son but était d'étendre les instructions générales que les prêtres & les despotes craignent si fort. On ne pouvait être admis à cette association que par les sociétés de lecture , & en faisant serment de fidélité & du plus profond secret. En un Mot , c'était le tome second des Illuminés.

Cette découverte fut aussitôt annoncée au public , par un ouvrage anonime , pour servir de défense au Dr. STARK. On croit que lui-même en était l'Auteur. C'est un Tableau rempli de bassesse & de folie , où la Dame de Courlande joue un singulier rôle. Elle y est représentée comme une frénétique , étudiant la magie , & ligüée avec NICHOLAI , GEDICKE , & BIESTER , contre le Dr. STARK. Cet ouvrage le justifie pleinement ; ses accusateurs étant de-

nués de tous principes, & ennemis de la religion. STARK devrait passer en Angleterre, pour un homme d'un caractère Bizarre, considéré comme ecclésiastique, car, ou les secrets frivoles de la Maçonnerie, l'avaient rendu fou, ou il avait pris avantage de la folie d'autrui, pour en faire un commerce lucratif. La dispute entre STARK & le triumvirat de Berlin captiva l'Attention du Public plus qu'une chose de cette nature ne semblait le mériter. Elle fut surtout fixée sur ces attaques secrettes qui se faisaient de tous côté sur les gouvernements civils & religieux. Tout le monde savait que ces sociétés de lecture s'étaient multipliées en très peu de tems, & les caractères de ceux qui les protégeoient ne faisait qu'augmenter les soupçons.

L'Excellent livre „*sur les droits qu'ont les Princes de diriger la Religion de leur sujets,*” est le premier ouvrage qui parle de l'Union germanique. Il y en a encore un autre fort curieux en forme de *Dialogues sur les caractères de* NICHOLAI, GEDICKE & BIES-TER.

TER. Le commencement traite de la dispute de STARK, mais au 5^{me} Chapitre, il parle de l'Union germanique.

Il parut encore des détails dans un livre appelé, *les Archives du fanatisme & de l'Illumination*, mais tous ces détails sont vagues & peu satisfaisans. Tout ce qu'il y a de meilleur sur ce sujet, est un ouvrage qui se vend à Leipzig chez GOSCHEN. Il est intitulé. „*Plus de Notes que de Textes, ou l'union germanique des XXII. une nouvelle société secrète erigée pour le bien de l'Humanité*” Leipzig 1789. Le libraire dit qu'il lui a été envoyé par une personne inconnue & qu'il s'est hâté de le donner au Public, afin de prévenir les effets funestes que cette société (dont il a souvent entendu parler) pourrait produire, si l'on continuait à la laisser travailler en secret. Cet ouvrage nous fait encore voir qu'on ne saurait assez redouter une telle société, & combien il est prudent de s'opposer à leurs machinations, qui tendent à détruire la paix du genre Humain.

Il y a un autre ouvrage : *plus amples informations sur l'Union germanique (Nahere Beleuchtung der Deutsche Union.)* Qui donne les moyens de devenir Maçon écossais pour un prix modique. Francfort & Leipzig 1789. Quoique l'Auteur de cet ouvrage dise qu'il a les papiers qui manquaient à celui de *plus de Notes que de Textes*, il n'est pas aussi bon, & n'instruit pas si clairement.

Le livre *plus de Notes que de Textes* contient des plans & des lettres que les XXII. frères permirent de publier, & dont plusieurs furent imprimés, mais ne furent confiés qu'à des membres dont ils étaient sûrs.

Nº. 1. Le premier plan, est entièrement renfermé dans une page in quarto, & est dédié à *tous les Amis de la Raison, de la vérité, & de la vertu.* Il est bien écrit, & dit entr'autre, „ que comme plusieurs personnes tra-
„ vaillent avec ardeur à mettre la Raison sous le
„ joug, en mettant des obstacles à l'Instruction,
„ il est nécessaire de former une association qui
„ travaille à s'opposer à leurs projets afin d'em-
„ pe-

„ pecher , que les hommes ne retombe dans
„ ce Barbarisme total , ce qui arriverait si la
„ Raison & la vertu étaient subjuguées par les
„ entraves qu'on met a nos opinions. —
„ A cet effet, il s'est formé une société de 22
„ personnes , composée tant d'Instituteurs pu-
„ blics, que d'hommes indépendans , selon un
„ plan qu'ils avaient examiné pendant plus
„ d'une année, plan infallible selon eux pour
„ éclairer, & former le genre humain, & qui
„ devait détruire les obstacles, que la supersti-
„ tion, soutenu par la force , oppose au bon-
„ heur de l'homme.”

Cette adresse est faite pour augmenter le nombre de leur partisans, & après quelques remarques indifférentes, on demande un Rix-dahler & la signature, comme un acquiescement au Plan.

Quiconque paye le Rix-dahler, & exprime le desir qu'il a de se joindre à cette Association, reçoit, quelque jours après, le N°. 2. qui contient le serment de garder le secret, imprimé de même sur une page in quarto. Ayant signé cet engagement &

s'étant entièrement résigné ; on lui envoie le N^o. 3., sur une feuille in quarto. Ce numéro contient ce qu'ils appellent le second Plan, auquel se rapporte tous les plans suivans, & toutes les lettres circulaires. — La copie ci après, nous donnera une juste Idée de l'ordre & de ses opérations. Il est intitulé

Plan des vingt & deux.

Et commence par cette déclaration : „ Nous nous
„ sommes unis par une fraternisation secrète ,
„ de ceux qui admirent les ouvrages de Dieu ,
„ pour accomplir le but du grand fondateur du
„ Christianisme, pour éclairer l'humanité, de-
„ trôner la superstition & le fanatisme.

„ Nos premières operations, qui ont été d'une
„ grande étendue, avaient pour but de nous faire
„ annoncer partout par quelques personnes de
„ confiance , , comme une société qui avait
„ le dessein d'exécuter le Plan mentionné
„ ci-dessus. Et nous exortons a entrer ,
„ dans notre confrerie tous ceux qui ont une
„ Idée

„ Idée de l'Importance de nos travaux, & qui
„ disirerent avoir recours à nous & connaître
„ notre plan.

„ Notre premier soin est d'attirer les meil-
„ leurs écrivains. Ils seront aisé a gagner
„ parceque nous pouvons leur procurer de
„ grands avantages. Après eux, il faut nous
„ emparer des Maitres, & Secretaires des Pos-
„ tes, pour faciliter notre correspondance.

„ Ensuite nous recevrons indistinctement tous
„ le monde, excepté les Princes, & leurs Mi-
„ nistres. Nous pourrons cependant admettre
„ leurs favoris, qui nous seront utiles par la
„ protection qu'ils peuvent accorder à la véri-
„ te & à la vertu:

„ Quand quelqu'un nous écrit, nous devons
„ lui envoyer un serment, par lequel il jure
„ qu'il n'emploiera aucune trahison pour dé-
„ couvrir notre association au public, jusqu'a
„ ce que nous jugions à propôs de le faire nous
„ mêmes. S'il signe ce serment, on lui don-
„ ne le plan, & s'il le trouve satisfaisant, il
„ devient notre ami, pourvu qu'il tache de

„ gagner les siens. Nous apprendrons par la
„ a connaître ceux qui nous sont propres ,
„ & nous ferons augmenter notre parti con-
„ siderablement.

„ Nous devons continuer à en agir de cette
„ manière jusqu'à ce que la providence, benis-
„ sant nos efforts, nous fasse trouver, un frère
„ zélé, & un coadjuteur dans chaque ville où
„ l'on cultive les belles lettres; nous aurons
„ notre Bureau & un Secrétaire dans le cen-
„ tre de notre association, où tout sera expédié
„ & reçu. Quand cette heureuse époque sera ve-
„ nue nous commencerons notre seconde opé-
„ ration c'est à dire :

„ Nous ferons savoir à une certaine époque à
„ tous nos frères, *que L'UNION GERMANIQUE est*
„ *apresent affermie*, que nous divisons toute
„ les parties fraternisée de la Nation, en dix ou
„ douzes *Provinces* ou *Dioceses* dirigés par
„ son Diocésain ; & ceux ci doivent faire par-
„ venir toutes les affaires à la MAISON DE
„ L'UNION, qui est le centre commun.

„ Il y aura deux classes de frères, les *fré-*

„ *res*

„ *res ordinaires* & les *frères dirigeants*,
„ les derniers seuls connaîtront le but de l'as-
„ sociation, & quels sont les moyens qu'on
„ emploiera pour y atteindre, & ceux là seul
„ constituent L'UNION, dont le nom & les rap-
„ ports doivent être ignorés.

„ A cette fin les occupations extérieures
„ prendront une nouvelle tournure. Les frères
„ ne doivent parler ni d'Union, ni de so-
„ ciété, ni d'Illumination; mais ils doivent
„ s'assembler, & agir de concert, comme une
„ SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE, & y introduire des
„ Amateurs de lecture & d'autres connais-
„ sances utiles, tels que sont en effet les frères
„ *ordinaires*, qui savent simplement, que dans
„ l'endroit de leur résidence, il y a une asso-
„ ciation pour l'encouragement des gens de
„ lettres. Mais ils ignorent entièrement qu'el-
„ le ait des relations avec d'autres sociétés, &
„ que toutes ensemble n'en forment qu'une.
„ Toutes ces sociétés feront connaître à quel-
„ ques frères intelligens, les personnes capa-
„ bles d'avancer le grand ouvrage. Car des
„ per-

„ personnes qui s'occupent de choses sérieuses
„ ne restent point dans l'inaction dans une
„ telle société, mais prouvent par leur conver-
„ sation, combien l'instruction solide les in-
„ teressent, & le choix de leur lectures, qui ne
„ doit pas être gêné, quoi qu'on puisse sous
„ main le diriger, nous fera bientôt connaître
„ leur façon de penser sur l'important su-
„ jet que nous avons en vue. C'est donc là
„ que les frères actifs observeront en secret,
„ ceux qu'il faudra choisir, & qu'ils trouveront
„ dignes d'être admis dans l'Union sacrée. Ils
„ les inviteront à s'unir & à seconder leurs ef-
„ forts, pour éclairer le reste des hommes, on
„ captivera leur attention par des livres qui
„ traitent des sujets instructifs. Il faut en con-
„ séquence former partout des sociétés de lec-
„ ture, & les munir de tous les livres conve-
„ nables. Il y a deux choses à observer dans
„ le choix de ces livres. On doit tâcher de
„ complaire au goût de tout le monde, afin de
„ gagner tous ceux qui ne sont pas de
„ purs égoïstes. Mais le goût général doit
„ être

„ être dirigé sur des sujets qui étendront les
„ idées, fortifieront le cœur, & en habituant
„ l'esprit à la nouveauté, & aux découvertes,
„ tant phisiques que morales, empêcheront que
„ les gens timides ne s'effrayent, de doctrines &
„ de maximes, qui paraissent différentes, ou op-
„ posées, a celles reçues communément. La
„ plupart du tems l'homme parle, croyant ar-
„ ticuler ses propres idées, tandis qu'il n'est
„ que l'écho de ce qu'il entend. Nous nous
„ laissons conduire par la mode, sans exa-
„ miner si elle nous conduit bien ou mal.
„ Nous sommes naturellement indolents & né-
„ gligents, même dans les conversations sérieu-
„ ses. Jusqu'a ce qu'on ait pris l'habitude
„ de reflechir, la moindre idée effraye, &
„ si elle est un peu élevée, elle nous surprend
„ & nous confond. Rien ne peut donc mieux
„ former le caractère que des sociétés de lec-
„ ture bien dirigées.

„ Quand elles seront fermement établies dans
„ différens endroits, nous devons mettre notre
„ plan en action, en introduisant une ga-
zet-

„ zette , qui étant l'ouvrage réuni des talens
„ de tous les frères , supplantera bientôt tou-
„ tes les autres , ce qui serait d'une grande
„ utilité pour nous. 2°. Il faudra choisir un
„ Secrétaire pour notre société , qui aura soin
„ d'acheter tous les livres qu'il trouvera con-
„ forme au grand but de l'association , & d'au-
„ tres pour les curieux. S'il se trouve un li-
„ braire dans le même endroit , qu'il soit
„ possible de gagner sous le serment , il nous
„ sera très nécessaire a cet effet , d'ailleurs ,
„ comme nous le verrons plus exactement dans
„ la suite , tous le corps de libraires acquiesce-
„ ra bientôt à notre plan , & tombera au pou-
„ voir de l'Union.

„ On peut déjà découvrir l'influence morale
„ que l'Union aura sur les Nations. Voyez
„ combien la superstition perdra de son em-
„ pire , & combien les instructions seront re-
„ çues , quand 1°. dans chaque société de lec-
„ ture tous les livres seront choisis par notre
„ confrérie. 2°. Quand des personnes de con-
„ fiance auront soin de repandre partout des
ou-

„ ouvrages propres à développer l'esprit humain.
„ 3°. Quand nous aurons la sanction du public,
„ ayant déjà le pouvoir de faire rejeter tous
„ les livres qui ne nous conviennent pas , &
„ de faire au contraire recevoir tous ceux qui
„ peuvent éclairer l'esprit. 4°. Quand nous aurons
„ tous le corps des libraires pour nous , (se sera
„ par notre canal que les bons Auteurs Débiteront leurs ouvrages) nous cabellerons tant qu'à
„ la fin les livres superstitieux , qui parlent de
„ subordination , ne trouveront personne qui
„ veuille les publier ou les lire. 5°. Lorsqu'en
„ fin , par l'étendue de notre coalition , nous aurons gagné toutes les bonnes Ames & les
„ gens d'esprit , & quand nous les aurons mis à portée de travailler ou d'influër en silence,
„ dans toutes les cours , dans toutes les familles , &c. Nous aurons en notre puissance , les
„ officiers de justice , les intendans , secretaires ,
„ curés , instituteurs publics , & tuteurs particuliers.

„ Remarquez que nous aurons bientôt pour nous les libraires , (ce que la société appelée

„ Ge-

„ *Gelehrten buchhandlung* a en vain taché
„ d'obtenir) à cause des avantages qu'ils trou-
„ veront chez nous, car nous triplerons le nom-
„ bre de leurs lecteurs, en facilitant considéra-
„ blement leurs debits. Si la société mention-
„ née ci dessus, s'y était prise de cette manière,
„ elle aurait été depuis longtems le Magazin
„ de livres de l'Allemagne.”

Le livre appelé *plus amples informations* nous donne un recit plus exact des avantages que cette union *pour les oeuvres de Dieu* promet aux libraires. La classe des frères litterateurs était divisée en *Mesopolites, Alderman, Hommes & Cadets*.

LES MESOPOLITES ou Metropolitains, sont ceux attachés au Bureau des Archives, & si par l'Age ou les infirmités ils tombent dans la détresse, on doit les soigner dans la maison de l'union. Ils devront s'occuper des sciences & des Arts, cette association faisant profession de les protéger. Ils ont aussi le troisieme grade de Maçon écossais. On expliquera cette qualification ci après. La Maison de l'Union est un

Ba-

Batiment que leur fondateur ostensible prétend avoir obtenu ou obtenir sous peu à — par la protection d'un prince Allemand qu'il ne nomme pas.

LES ALDERMANS sont ceux qui ont des emplois, & qui cultivent les Arts & les sciences, ils sont aussi frères du troisième grade du Maçon écossais, & c'est parmi eux qu'on prend les Diocésains, & les Directeurs des sociétés de lectures.

Les membres simplement désignés sous le Nom d'HOMMES, sont des frères du second Rang de la Maçonnerie, & ont aussi des occupations scientifiques.

Les CADETS sont des écrivains qui n'ont point encore mérité de distinction, mais qui ont des dispositions pour la littérature.

Tous les membres sont obligés de vendre leurs ouvrages pour le compte de l'Union. Un *Alderman* reçoit, pour une ouvrage original, 80 p. Cent. & 70 pour une traduction. Les membres de la classe suivante 60. & le *Cadet* 50. Les *Alderman* ne payent rien pour faire imprimer, quand bien

même l'ouvrage n'aurait aucun débit ; mais *l'Homme* & le *Cadet* doivent payer la moitié des fraix. Trois mois après la première Publication l'Auteur reçoit un à compte , & en suite on lui paye le reste , en un seul payement, où tant par an , à sa volonté. On établira dans chaque Diocese, au moins , une société de lecture , ce qui en fera plus de 800. On enverra à chaqu'une d'elles l'ouvrage d'un *Alderman*, d'un *Homme*, & d'un *Cadet*, pourvu que celui des deux derniers soient approuvés & signés par un *Alderman*. Cet *Imprimatur* doit être considéré comme une recommandation puissante de l'ouvrage , & doit être publiée dans la *Gazette Générale*. On espère que lorsqu'on verra l'utilité & la valeur intrinsèque d'une pareille Gazette, où l'on trouve toutes les productions littéraires & politiques, elle supplantera bientôt toutes les autres. Pour les affaires de l'union, on employait des chiffres. Chaque Diocésain était désigné par une lettre, dont la grandeur marquait son rang, & les autres membres l'étaient par un Numéro. l'Explication
en

en paraissoit toutes les semaines pour le prix modique de vingt & cinq chelins. — Mais pour suivons leur Plan.

Les choses étant établies, de la manière décrite ci-dessus, l'Union prendra la forme Republicaine, dont nous allons parler. (Le lecteur doit se ressouvenir que leur plan ne doit être connu que des frères *dirigeants*), ici il y a une lacune. Cette constitution n'a pas été donnée à celui qui fit parvenir aux libraires le reste de l'Information, mais nous ayons d'autres documents, suffisant à nos desseins. En attendant nous donnerons les papiers dans l'ordre où ils se trouvent.

N°. 4. Contient une liste de ceux qui composaient l'union germanique. Nous y trouvons quantités de noms auxquels nous ne nous attendions pas, & ceux que nous croyons propre à ce projet patriotique, n'y sont pas. De plusieurs centaines de noms il y en a très peu qui soient désignés. Il seroit donc impossible de les faire connaître au public. Il s'en trouve cependant & l'auteur observe qu'on y voit des

noms, qui s'accordent parfaitement avec les anecdotes relatives à quelques personnes qu'il connaît, qui sont rapportées dans la correspondance secrète des Illuminés, & dans le Roman intitulé *Matériaux pour l'Histoire du sotratisme* (Illumination) (*) nous avons à remarquer ici, à regret, que ces listes contiennent les noms de plusieurs Docteurs en Théologie & leurs chiffres demontrent qu'ils étaient membres actifs. Il regne dans les écrits de quelques uns un esprit de doute sur les vérités dogmatiques.

(*) Cet ouvrage est assez curieux, & si tous leur projets avaient été mieux connu dans le pays, ce livre aurait été le meilleur Antidote contre le poison répandu par cette association, qu'on puisse donner au public, l'auteur ayant une connaissance étendue du cœur Humain. Cet ouvrage contient des preuves, qui montrent le ridicule de la sagesse, & de la Philantrophie prétendue, que leur fripon de fondateur, & ses coadjuteurs affichaient. Si notre récit imparfait peut intéresser le public, il n'est point douteux que ce roman, & d'autres ouvrages sur le même sujet, ne l'amuse en l'instruisant.

tiques, ou historiques, de la religion révélée, & l'on y découvre le desir qu'ils ont de s'unir aux sentimens moraux des sages de la France. Ce qui est plus malheureux encore, c'est, que les écrits de plusieurs, dont les noms ne sont point cachés, disent qu'ils considèrent toutes ces verités dans leur véritable sens, quoique nous ayons des preuves certaines que l'union germanique avait des vues diamétralement opposées. La seule femme qu'on trouve sur la liste, est la *Grafîn von der Recke*, celle qui causa tant de desagremens au Dr. STARK de Darmstadt, a l'occasion de sa *Tonsure*. Cette Dame, comme nous l'avons déjà vu, ne pouvait pas s'adonner aux détails puériles de son Ménage, aux Modes, &c. „ *Femina fronte patet vir pectore.*” Elle ne put digerer l'affront qu'on lui faisait de placer son nom parmi ceux de tant de roturiers, & déclara, avec serment, au centra, ainsi que BIES-TER, qu'elle n'était point de cette association. Le public n'ajouta point foi a ce dementi, & se soucia très peu des Anecdotes scandaleuses qu'elle publia de STARK depuis ce tems. On

découvrit encore, quelques tems après, une correspondance très sérieuse entre elle, BIESTER, & celui qu'on découvrit être le principal Agent de l'Union.

N^o. 5. Est un document de la dernière importance, c'est une lettre adressée aux Membres Jurés de l'Union, instruisant leur chers confrères que les dépenses avaient été très fortes, que, les XXII. étaient bien loin de se refuser de y contribuer, mais qu'il était nécessaire que chaque membre connut le vrai but de l'association, & les moyens les plus surs pour y parvenir; qu'alors, mais pas avant, les dignes membres pourraient agir de concert, & avec une force imposante. Pour accomplir ce dessein, un d'entre eux fit un traité sur *l'Instruction, & les moyens de l'augmenter*. Cet ouvrage a été
re-

(*) *Ueber AUFKLÄRUNG und deren Beförderungsmittel*. La meilleure traduction de ce mot serait *Illumination*. *Instruction* me paraît le mot qui embrasse le mieux le sens du mot *Aufklärung* mais il n'est point synonyme.

revu & corrigé par les XII, & peut être considéré, comme le resultat de leurs plus mûres délibérations. Ils prétendent que le plus grand Malheur qui puisse arriver, serait qu'une association si utile, au bonheur de l'Homme, échouit dans le commencement de ses brillants progrès. Aussi proposent t'ils de faire imprimer cet ouvrage, qu'on peut nommer leur écriture sainte, & d'en faire une souscription. (Ici ils donnent l'extrait de ce livre) ils prient les membres de redoubler d'activité pour procurer les souscripteurs, & d'en faire l'Eloge dans la Gazette. On nomme quatre personnes comme diocésains, pour recevoir l'argent, qu'on prie d'envoyer le plutôt possible, afin de pouvoir acheter le papier, pour qu'il puisse être prêt à la foire prochaine. (à Paques 1788.)

Nº. 6. (Ainsi que Nº. 5.) Est sans date, & continue à proner l'Essai sur l'Instruction. Nº. 7. Est un Manuscript, aussi sans date. Il est adressé à „un Homme respectable,” l'informant qu'on en envoie des Exemplaires à d'autres, à qui on fera bientôt connaître un plan

perfectionné, en le priant de biffer celui contenu dans le N^o. 3. on ajoute que l'Union a actuellement plus de deux cent personnes des plus respectables de l'Allemagne, de tous rangs & de toutes conditions, & que dans le courant de l'Année, 1788. il en paraîtra une liste, dont on pourra rayer tous ceux qui ne seront point jugés dignes de confiance. Il finit en recommandant toujours le livre *sur l'Instruction*, dont l'argent servira à payer le secrétaire du Bureau.

N^o. 8. Contient ce Plan, mais il n'est point intitulé le *Plan perfectionné*, cette denomination aurait fait douter de l'Infaillibilité des vingt & deux. On l'appella en conséquence, le Plan *progressif* (vorlaufig) ce Titre laissant les moyens de faire tous les changemens qu'on jugerait convenable. Il est fort peu différent du Plan précédent. Quelques expressions qui avaient paru offensantes & suspectes, y sont adoucies ou même supprimées. On en donne deux Copies, designées par A & par B. Qui diffèrent aussi très peu l'une de l'autre.

„ Le

„ Le bonheur de l'humanité est le grand objet
„ de l'Union germanique , & l'on ne peut Po-
„ pérer qu'en employant l'Illumination Mentale
„ (*Aufklärung*) : & en anéantissant le fana-
„ tisme & le despotisme moral.” On ne peut
pas confier au papier les expressions dont ils
se servaient dans leur premier plan , disant
„ que le but du fondateur exalté du Christia-
„ nisme avait été le même. Le papier A ren-
voie , sur le sujet en question , à une disserta-
tion imprimée, sans nom d'Auteur , *sur la li-
berté de la presse , & sur les bornes aux
quelles elle doit être assujettie*. C'est un
des ouvrages les plus licentieux qui aient ja-
mais paru sur cette matière , non seulement
en ce qu'il excite l'homme à publier , avec une
liberté illimitée, tout ce qui lui passe par la
tête , mais encore, en citant de la manière la
plus scandaleuse , des exemples outrageants pour
des personnes de toutes conditions ; & les ex-
pressions que l'auteur employent sont si grossières
qu'il est aisé de voir qu'il ne fréquentait que
la plus mauvaise compagnie , ou qu'il avait le

dessein hardi d'éprouver, tout d'un coup, l'esprit public. Continuons la piece ci dessus : „ l'Uni-
„ on considère, comme un point essentiel de
„ son plan secret d'opérations, de s'emparer du
„ commerce de la librairie. Par ce moyen nous
„ serons maitres d'augmenter le nombre des
„ écrits, qui sont propres à développer l'instruc-
„ tion, & de diminuer la quantité de ceux qui
„ la concentrent, puisque les auteurs de ces der-
„ niers perdront par degrés leurs éditeurs &
„ leurs lecteurs. Afin que les libraires actuels
„ ne puissent pas leur nuire, ils en attireront
„ dans leur union le plus qu'il sera possible.” —
Les papiers publics littéraires sont fortement
recommandés, & on ajoute à tout ce qui a été
dit dans le premier plan, „ que l'on dirigera
„ aussi les nouvelles politiques, parceque elles
„ ont la plus grande influence sur l'esprit public,
„ & parceque ce sujet mérite l'attention la plus
„ sérieuse de la part des instituteurs moraux,
„ De quelle Illumination peut être susceptible
„ un esprit, qui est tellement aveuglé par les
„ préjugés qui ont été créés & nourris par la

„ su-

„ subordination civile , qu'il adore la stupidité
„ ou la mechanceté sous une couronne , tan-
„ dis qu'il méprise les vertus & les talens sous
„ la burre ? Nous devons donc représenter les
„ événemens politiques & publics , non com-
„ me ils intéressent cette créature que nous
„ voyons errer autour de nous dans un char ,
„ devenue artificieuse & capricieuse par les effets
„ de l'imagination , mais comme ils occupent un
„ HOMME , raisonnable , actif , un homme libre.
„ En dépouillant ainsi les faits de toutes les
„ circonstances étrangères , nous les voyons
„ comme ils nous affectent , ou au moins com-
„ me ils devraient nous affecter. Il est certain
„ que cette manière de communiquer les nou-
„ velles politiques sera extrêmement intéressan-
„ te , que la Gazette de l'Union fera bientôt
„ tomber dans l'oubli toutes les autres , &
„ qu'elle nous rapportera assez pour nous dé-
„ frayer de toutes nos dépenses.”

Viennent ensuite quelques allusions à une
correspondance secrète , qui est très prompte ,
qu'il est impossible de découvrir ou de trahir ,
qui

qui n'exige aucuns frais, & qui sert à conduire les opérations du plan secret (*différentes de ce qu'on a communiqué en détail aux frères jurés*); les membres sont, par cette correspondance, en état d'apprendre tout ce qui se passe dans le monde, pour ou contre leur cause, & ils apprennent aussi, par ce moyen, à connaître l'humanité, ils acquièrent de l'influence en faisant nommer dans les emplois public les sujets qui leur sont le plus dévoués &c. enfin elle est très avantageuse à chaque membre, qu'il soit magistrat, négociant ou écrivain. D'après quelque passages de ces écrits j'imagine que l'union espérait avoir dans sa dépendance les bureaux des postes, y ayant placé plusieurs de ses membres. Il y est dit, que „ l'on suppose „ que la levée sera assez nombreuse au printemps de l'année suivante. Dans ce cas, on „ tiendra un synode général, dans le quel on „ conviendra définitivement du *plan d'opérations secrètes*, & on l'adaptera aux circonstances, afin que le code de loix, qu'on „ formera, soit invariable. Un des membres de

„ ce

„ ce Synode partira , muni de pleins pouvoirs ,
„ pour visiter tous les lieux où il y a des frères
„ jurés , il y établira des loges suivant le simple
„ rituel ancien , leur communiquera verbale-
„ ment le *Plan d'opérations secrètes* , & des
„ instructions solides. Chacune de ces Loges
„ établira une caisse , dont les fonds seront em-
„ ployés à l'exécution de ce plan. Chaque Loge
„ établira aussi une société de lecture , sous la
„ direction d'un libraire , ou de quelque autre
„ personne versée dans l'art de conduire les
„ choses de cette nature. Il faut aussi de collec-
„ teurs ou agents , (*expéditeurs*) afin que l'union
„ ait dans un même moment ses bureaux ou
„ *comptoirs* partout , ce qui donnera plus d'ac-
„ tivité au commerce de la libraire , & à ses
„ correspondances. Ainsi la machine sera mise
„ en mouvement , & tous les efforts partiront
„ d'un centre commun.”

Il est à remarquer qu'il n'est pas question
ici , comme dans l'ancien plan , d'exclure les
Princes & les Ministres. Il n'en est fait mention
en aucune manière. Il paraît qu'on a craint de
don-

donner de la défiance en prononçant leur exclusion en termes exprès.

Le N^o. IX. est une lettre circulaire imprimée, adressée aux frères jurés, & signée „ par „ leur véritable frère associé — BARTHELS, „ Oberamtsman (premier Bailly) pour le Roi de „ Prusse à Halle sur la Saal.”

„ Les frères sont informés par cette lettre „ que les XXII. avaient coutume de se ras- „ sembler, quelques fois à Halle & quelques „ fois à Berlin. Mais que des evenemens ine- „ vitables les obligeaient à se tenir cachés pen- „ dant quelque tems, & même à renoncer à „ toutes leurs relations avec l'Union, & à la „ part qu'ils prenaient à ses opérations. Ces „ événements ne sont qu'accidentels & seront „ expliqués en tems & lieu. On espère donc „ que cette démarche, nécessaire pour le mo- „ ment, ne refroidira pas le zèle d'hommes qui „ ont l'esprit noble & élevé, & qui n'ont em- „ brassé cette cause que par l'impulsion de „ leurs cœurs. Ils ont en conséquence donné „ toutes les instructions nécessaires à leur dig- „ ne

„ ne frère BARTHELS, lui ont conféré, unani-
„ mement, la direction du Secrétariat, & lui
„ ont donné tous les moyens, & tous les docu-
„ mens nécessaires, pour empêcher que la corres-
„ pondance soit interrompue. Il s'est dévoué à
„ ces fonctions honorables en abandonnant tous
„ ses autres emplois. On observe que par ce
„ changement dans la manière de procéder,
„ l'association est délivrée de cette objection
„ qu'on faisait dans toutes les autres sociétés
„ secrètes, quelles se soumettaient aveuglé-
„ ment à l'autorité de supérieurs inconnus. —

„ La société est maintenant entre les mains
„ de membres avoués. Tout sera bientôt dis-
„ posé selon une constitution Républicaine;
„ ou élira un diocésain qui dirigera chaque
„ province, qui rendra compte tous les deux
„ mois au centre, & qui en recevra pareille-
„ ment toutes les instructions.

„ Si ce plan est approuvé par les associés,
„ H. BARTHELS fera passer à tous les diocèses
„ des listes générales de l'Union, & le *plan*
„ *d'opérations secrètes*, resultat des profon-
„ des

„ des méditations des XXII. Et qui doit, par
„ la manière admirable dont il est calculé, pro-
„ duire, sans rencontrer aucun obstacle, des
„ effets dignes de leurs vues nobles & patrio-
„ tiques. Pour éviter les caballes & pour
„ mettre fin aux calomnies & aux soupçons,
„ H. BARTHELS pense qu'il est convenable que
„ l'Union se prononce, & déclare son existen-
„ ce au monde, & que quelques uns de ses
„ membres les plus respectables, soient nom-
„ més ouvertement; le public doit donc être
„ informé seulement de ce qui concerne *l'ex-*
„ *térieur* de la société, il a annexé à l'ouvra-
„ ge à cette fin, en forme de supplément, une
„ feuille SUR L'INSTRUCTION, dans la quelle il
„ déclare que cet ouvrage est le fruit des tra-
„ vaux de la société, & qu'il prouve sufisam-
„ ment combien son but est louable. Il enga-
„ ge ceux des membres, qui desirent partager
„ avec lui cet honneur, de lui envoyer leurs
„ noms & leurs qualités, afin qu'ils puissent
„ paraître dans ce supplément. Et enfin il les
„ exhorte à l'instruire, & à cö-operer avec lui,
„ selon

„ selon les loix de l'Union , à défendre la cause
„ de Dieu & à faire le bonheur du genre humain.”

Le supplément dont il est question est le
Nº. X du paquet , qui fut envoyé au libraire
GOSCHEN de Leipsig , & il est daté du mois
de Décembre 1788. Il se trouve aussi dans le
livre *sur l'instruction* &c. imprimé a Leipsig,
par WALTHER. Dans cet ouvrage cependant il
est daté de Janvier 1789. Cette édition s'ac-
corde , dans l'ensemble , avec celle qui se trouve
dans le livre dont j'ai donné des extraits si vo-
lumineux , & n'en diffère que dans quelques dé-
tails qui ne laissent pas que d'être essentiels.

Dans celui que se trouve dans le paquet ,
il est dit : „ *le soussigné en qualité de*
„ *membre & d'Agent de l'Union Germa-*
„ *nique* , pense , qu'afin de faire revenir le
„ public sur les calomnies & les accusations
„ injurieuses , il est nécessaire de le mettre à
„ portée de juger , par lui même , de la condui-
„ te & de l'objet de cette association.”

Vers la fin il est dit : „ Et tous ceux qui ont
„ quelques doutes peuvent s'adresser aux per-

„sonnes nommés ci après, & sont invités à
„leur écrire.” On n’y trouve cependant au-
cun nom. — Dans le supplément, qui est joint
au livre, il est dit : „l’Agent de l’Union Ger-
„manique, &c.” & les personnes qui desi-
„rent être mieux informées peuvent écrire à
„l’agent, en adressant leurs lettres à l’Union
„Germanique — sous le couvert de WALTHER
„Libraire à Leipsig.” — Il n’y a non plus
aucun nom ; il paraît qu’ils ont tous voulu se
tenir derrière le rideau (*).

Nous avons déjà tant parlé de cette *Illumi-
nation*, que le lecteur doit en être fatigué.
Il est certain, par cette ouvrage, que l’Illumina-
tion que propose l’Union, n’est pas celle de

Wol-

(*) WALTHER est un célèbre Libraire de Leipsic, &
fait le commerce des livres, d’une manière très étendue
dans cette ville, & dans beaucoup d’autres. C’est lui qui
publia les libelles les plus audacieux contre l’édit du Roi
de Prusse sur la religion. Il fut très embarrassé, à l’égard
des commentaires par FORR, dont nous avons parlé plus
haut. C’est aussi lui qui publia la plupart des écrits
sceptiques qui mirent le trouble en Allemagne.

Wolfenbottle fragments, ni celle d'HORUS, ni celle de BAHRDT. Les *fragments* & HORUS sont des ouvrages qui tendent, sans aucun détour, à détruire l'autorité de nos écritures, soit que nous les considérions comme des relations historiques, ou, comme des révélations des intentions de la providence & de l'état futur de l'homme. Les écrits théologiques de BAHRDT sont remplis de corruptions, tant dans le sens que dans le texte, & les instructions morales qu'ils renferment, sont peut être ce qui a jamais paru de plus vicieux sur ce sujet. Ils sont notés d'absurdité, d'indécence & d'infamie, même par les écrivains du même parti; & cependant l'ouvrage qui est si fortement recommandé, comme contenant les éléments de cette Illumination que le monde doit espérer recevoir de l'Union, est non seulement d'accord dans ses principes généraux avec les ouvrages de cet auteur, mais il est presque un extrait de sa *religion populaire*, de sa *paraphrase du sermon sur la montagne*, & de sa MORALE de RELIGION. Nous avons aussi vu

que le livre sur la liberté de la Presse est recommandé comme un ouvrage élémentaire. Nous savons même de plus que cet ouvrage, & celui sur l'instruction, ont été composés par BAHRDT.

Mais quelque blâmables que soient ces principes, il est à croire qu'ils ne sont pas encore ce qu'il y a de pire dans cette institution. BARTHELS félicite le public de ce qu'on n'exige pas une soumission aveugle à des supérieurs inconnus; & pourtant dans le même paragraphe il nous apprend qu'il y a un plan secret d'opérations, qui n'est connu que du centre, & des frères qui y sont admis. L'auteur des *plus amples informations*, dit qu'il a ce plan, & qu'il l'imprimerait s'il n'était pas lié par un serment (*). Il en dit cependant assez pour prouver, que les grands mystères de l'Union sont les mêmes que ceux des Illuminés. Il y est expressément dit, que le christianisme a été une association mystique, & que
son

(*) Cela est faux & son livre est une imposture.

son fondateur était grand maître d'une Loge ; les apôtres Pierre, Jacques, Jean, & André, étaient les ELUS, frères du troisième grade & initiés à tous les mystères. Les autres apôtres n'étaient que du second grade ; & les soixante & douze n'étaient que du premier. Les Chrétiens ordinaires pouvaient être admis à ce grade, & y être préparés pour obtenir de l'avancement. Le grand mystère était, que J. C. professait la RELIGION NATURELLE, & qu'il enseignait dans sa doctrine à reconnaître un être suprême, comme le spectateur du monde, mais non comme son souverain. C'était à peu près la religion des Stoïciens.

Les frères initiés devaient puiser leurs instructions dans les livres convenables, tels que *les connaissances pratiques de BASEDOW, l'apologie de SOCRATE par EBERHARD, l'apologie de la raison par BAHRDT, le système d'éducation morale par STEIMBARDT, les mystères anciens par MEINER, les lettres de BAHRDT sur la Bible, & l'accomplissement du plan & des vues de J. C. par BAHRDT.* Ces livres

sont du caractère le plus antechrist, & quelques uns tendent à briser tous les liens que nous imposent les obligations morales.

On inculque par ces doctrines religieuses, les maximes de conduite civile les plus dangereuses. Le despotisme qu'ils veulent établir sur l'esprit humain, & les machinations qu'ils emploient pour s'emparer des places de confiance, sont d'une nature très alarmante. Mais comme ce serait répéter ce que nous avons dit des Illuminés, il est inutile d'en faire mention.

Le principal renseignement que nous donne cet auteur, est, que le CENTRE de l'Union est dans une maison située dans les environs de HALLE, c'est un espece de guingette, qui est dans une vigne à la porte de la ville. Cette maison fut achetée par le DOCTEUR KARL FRIEDERICH BAHRDT, qui la fit disposer pour servir à l'amusement des étudiants de l'Université. Il l'appelle BAHRDT RUHE (répos de Bahrdt) L'auteur pense que l'association doit avoir fait les frais de l'achat de cette maison, car BAHRDT n'avait pas un sou, & n'était pas en état de faire une pareille entreprise, il est né-

néanmoins vraisemblable qu'il a été l'inventeur de cette institution. Il ne l'a jamais nié ni affirmé positivement, & il n'a jamais dit quels étaient les XXII coadjuteurs. Il paraît que WUCHERER, fameux Libraire de Vienne, était un des principaux agents, car dans l'espace d'un an, il avait admis près de 200 membres, parmi les quels se trouvait son cordonnier. Il a publié les pamphlets les plus infames qui aient encore paru en Allemagne.

La Publication de la liste de ces membres alarma la nation; beaucoup de personnes furent étonnées de se voir associées à des monstres qui conspiraient contre le bonheur & la tranquillité de leur pays, & qui cherchaient à détruire tous les sentimens de religion, de morale, & de loyauté. Plusieurs de ces personnes prouvèrent au public, par la voye des Gazettes, qu'elles avaient été inscrites sur cette liste sans leur consentement. D'autres convinrent que leur curiosité les avait portés à entrer dans cette association, & même à continuer de correspondre avec le centre, afin de connaître quels étaient les pro-

jets de cette confrérie, mais ils déclarèrent n'avoir jamais participé à ses opérations. Il est néanmoins certain que, dans ce même tems, il se forma des sociétés de lecture dans presque toute l'Allemagne, & que leurs Directeurs apparents étaient des gens, dont les principes de morale & de loyauté étaient très suspects. L'Union avait établi une imprimerie à Calbe dans les environs d'Halberstadt. Chaque jour apportait de nouvelles preuves que les journalistes, les auteurs, & mêmes les libraires, étaient ligués pour étouffer tous les ouvrages qui paraissaient prendre la défense des constitutions civiles & religieuses des états de l'empire. Les productions littéraires sont si multipliés, & se répandent avec tant de promptitude, que la réunion de toutes les puissances de l'Allemagne suffirait à peine pour y mettre un frein. L'Esprit de recherche & d'innovation en matière de religion, avait acquis beaucoup de force dans la Monarchie Prusienne, par l'indifférence qu'avait le feu Roi sur ce sujet. L'ouvrage le plus infame qui parut était une satire abominable intitulée

P Edit

P'Edit de Religion, on découvrit qu'il avait été écrit à BAHRT'S RUHE, le docteur fut arrêté, & tous ses papiers furent saisis & fouillés. Le Magistrat tacha de tirer parti de cette découverte, contre l'Union, dont la réputation était parvenue jusqu'à lui; en consequence on examina la correspondance, on y découvrit beaucoup de choses qu'on ne jugea pas à propos de communiquer au public, & les opérations de l'Union furent suspendues par ce moyen. Mais des personnes en place à Berlin conviennent, que l'association des écrivains, & autres gens turbulens d'Allemagne, n'a ressenti ce coup que d'une manière peu sensible, & qu'elle travaille avec autant d'activité que jamais.

L'Union germanique parait être une association vile & précipitée. Le centre, l'archiviste & le secretaire sont méprisables. Tout ce qu'on a trouvé dans les archives consiste en une liste des membres & quelques fragmens de la correspondance. La correspondance & les autres affaires étaient dirigées par un viellard qui avait une des dernières charges de judicature, vivant

chez BAHRT à raison de six shillings par semaine , & ayant pour tout cabinet un Secrétaire dans un coin de l'antichambre.

BAHRT donne une longue narration de l'intérêt qu'il avait dans ces affaires, mais nous ne pouvons guère ajouter foi à ce qu'il dit, cependant comme nous n'avons pas d'autre autorité, j'en vais donner un extrait : il dit qu'il avait appris la Maçonnerie libre & cosmopolitique en Angleterre, lorsqu'il y fut chercher des disciples pour son académie — mais qu'il la négligea à son retour en Allemagne. Quelque tems après son établissement, il fut tiré de son assoupissement par une visite qu'il reçut d'un étranger, qui passait pour anglais ; mais qu'il a reconnu depuis pour un Officier Hollandais — (d'après la description qu'il en fait, il paraît que c'était le Prince ou Général de Salm, qui mit un si grand trouble dans les états généraux) — il fut encore plus excité par une lettre anonyme, qui lui faisait connaître une société dont l'occupation était d'instruire le genre humain, & son plan d'opération, qui était

à peu près le même que celui du N^o. III. — Il établit alors une Loge de Franc-Maçons, d'après les principes cosmopolitiques, afin de disposer les esprits à le seconder dans ses grands desseins — la Loge Nationale le contrequarra, parce qu'elle ne lui avait pas donné de patentes — il fut obligé de travailler en secret. — Il rencontra dans un café une personne qui l'engagea à poursuivre son projet, & lui promit un secours puissant — il le reçut en effet, de tems en tems, lorsqu'il se trouvait en avoir un besoin extrême, & vit par là qu'il était secondé par des amis inconnus, qui travaillaient, chacun dans leur cercle, d'une manière très efficace. Le plan d'opérations des XXII. lui fut communiqué par degrés, & on lui fit la promesse solennelle de lui faire connaître ses collègues — mais après avoir servi leur belle cause avec tant de zèle, il en fut abandonné au moment du danger, & il se vit sacrifié pour le bien Public. Le dernier paquet qu'il reçut contenait une prière *d'un ami de l'Union*, d'imprimer deux ouvrages qu'il lui envoyait, avec une promesse de

100 Dahlers pour sa peine, c'étaient l'abominable farce intitulée *Religions edict*, & quelques dissertations sur la proclamation du Roi.

Il donne une relation de son système de Franc-Maçonnerie, différent très peu de celui du Christianisme maconnique de WEISHAUPF, & finit par donner un extrait des avantages de l'Union — les progrès des connaissances humaines — un intérêt général pour les arts & les sciences — des encouragemens aux talens — un frein aux mauvais écrivains — la bonne éducation — la liberté — l'égalité — l'hospitalité — beaucoup d'hommes délivrés du malheur — l'union des savants — & peut-être — enfin — amen.

Nous ne pouvons que chercher à deviner le sens de cette conclusion énigmatique — & il est difficile de former quelque conjecture qui soit vraisemblable. La narration, dont ceci n'est qu'un extrait fort abrégé, est très intéressante, mais l'avis des gens les plus éclairés, est, qu'elle est en grande partie fabuleuse, & que le plan de l'Union est, presque en entier, de son imagination.

tion. Quoiqu'on ne puisse pas prouver légalement que BAHRDT est l'auteur de cette farce, tout le monde à la Cour était convaincu qu'elle était de lui, & il est vrai qu'on y reconnaissait son style singulier. — Ceci détruit la validité de toute son histoire — & après il reconnaît (au moins implicitement) que la farce est son ouvrage, & s'en glorifie dans plusieurs écrits.

C'est pour cette raison que j'ai supprimé les détails de cette narration. Quelques éclaircissemens que j'ai reçus depuis paraissent confirmer la vérité de son récit, & en diminuer l'importance. J'ai la certitude à présent que le livre intitulé *plus ample information*, est l'ouvrage d'un ecclésiastique de la plus basse classe, nommé SCHUTZ. Un autre ouvrage en forme de dialogue entre x, y & z, donnant les mêmes détails est de POTT, l'ami intime de BAHRDT & de son Union, Auteur du commentaire sur l'édit. SCHUTZ avait reçu ses matériaux d'un certain ROPER, étudiant qui avait été chassé à cause de ses mœurs corrompues, & qui ne subsistait qu'en copiant & en débitant des manuscrits

in-

infames. BAHRDT dit qu'il le trouva sans vêtemens & mourant de faim, & qu'il le prit par pitié dans sa maison, où il l'employa en qualité de Secrétaire; ROPER vola les papiers plusieurs fois, & les emporta à Leipzig où il fut sous prétexte de maladie. Enfin SCHUTZ & lui se rendirent à Berlin, & firent les dépositions d'après les quelles BAHRDT fut mis en prison. En un mot ils paraissent tous également scélérats, on voit qu'ils se trahissent tous réciproquement, & leur conduite nous présente, un tableau effroyable, mais utile, de l'influence surprenante que cette Illumination a acquise en Allemagne.

Ce sont là les renseignemens les plus certains que j'aye pu me procurer, sur les procédés de l'Union Germanique, & sur son fondateur. Son projet est grossier, & bien visiblement abject, à en juger par les contributions annuelles qu'il exige, & par les efforts qu'il fait pour vendre, d'une manière avantageuse, tous ses ouvrages. — *Philon* parle de ce docteur dans sa *déclaration finale*, avec horreur & mépris.

Il n'y a dans ses plans, rien de nouveau, rien d'ingenieux ni d'attrayant ; & le dessein formel d'adhérer à tous les gouts les plus dépravés du public, s'y trouve à chaque page d'une manière si dégoûtante, qu'on y reconnait partout l'esprit rustre de BAHRDT. — Plusieurs personnes en Allemagne attribuent le plan de l'Union à WEISHAUP, & prétendent que cette société n'est autre que celle des Illuminés, sous une autre forme. Il n'est pas douteux que les principes & le mode d'opérations ne soient les mêmes dans tous les points importants. Plusieurs paragraphes des déclamations qui ont circulé en Allemagne avec les plans, sont copiés du *systeme de l'Illumination corrigé*, par WEISHAUP. La plus grande partie de l'ouvrage de *l'Instruction, & des moyens de l'accélérer*, est à peu près une copie du même ouvrage, augmenté des passages les plus dégoûtants de ses autres écrits — il y regne d'un bout à l'autre la même fourberie, que dans l'Illumination — la Franc-Maçonnerie & le Christianisme y sont commentés, d'abord avec

res-

respect — le Christianisme ensuite paraît lié à des desseins qui lui sont étrangers, & qui sont parfaitement dans les principes de WEISHAUP — puis il est positivement rejeté & remplacé par la religion naturelle & l'athéisme — car il n'y a personne qui ne convienne sans hésiter que c'est absolument la profession de foi de l'auteur du livre *sur l'instruction & sur la liberté de la presse*. Il n'est pas non plus possible de douter que les principes politiques de cette société ne soient aussi anarchiques, que ceux des Illuminés — ajoutez à cela que BAHRDT était lui-même Illuminé, & que sa plume était *encore plus dévouée* à WEISHAUP, que celle d'*horus*. — Il est même prouvé que WEISHAUP fut plusieurs fois à BAHRDT's Ruhe lors de ces discussions, & qu'il encouragea avec beaucoup de zèle l'établissement des sociétés de lecture. — Mais je crois plutôt qu'il ne fit ces visites au Docteur BAHRDT, que pour l'empêcher de s'écarter des bornes de la décence & de nuire à l'intérêt de la société, par la précipitation que le besoin d'argent lui faisait mettre dans toutes

tes ses entreprises. WEISHAUPTE était trop adroit pour travailler ainsi ; mais il était bien aise de se ménager cet instrument grossier , & BAHRDT pouvait être d'une grande utilité , car lorsqu'il fut emprisonné & ses papiers saisis , on vit par ses archives (c'est ainsi qu'il les appelait) qu'il avait déjà formé plusieurs sociétés de lecture. Il y en avait trente dans les états du Roi de Prusse — le nombre des lecteurs était très considérable — & l'on découvrit que les livres séditieux s'étaient déjà répandus par tout. — BAHRDT en s'élevant moins que WEISHAUPTE avait considérablement augmenté le nombre de ses élèves.

Mais quoique je ne puisse pas considérer l'Union comme une résurrection exacte de l'ordre des Illuminés , je ne peux m'empêcher de regarder ces *unis* , & les membres des sociétés de lecture , comme des *Illuminés* & des *minervals* , & je ne puis considérer l'Union que comme l'ouvrage de *Spartacus* , en grande partie. Ses plans furent suivis séparément dans leurs différentes branches — la correspondance

privée de l'ordre indique clairement la manière de les mettre en exécution : il ne fallait donc pas un grand génie pour essayer de les imiter. **BAHRDT** l'entreprit & y réussit en partie. Les espérances de **WEISHAUPT** étaient bien fondées — le levain était non seulement en fermentation, mais les opérations étaient déjà en activité & marchaient au gré de ses desirs.

Il est à remarquer qu'on ne trouva rien dans les papiers de **BAHRDT**, qui puisse venir à l'appui de l'Histoire qu'il donne dans son journal — aucune correspondance qui y fut relative — mais cependant on y trouva les moyens de découvrir beaucoup de ces sociétés. On en découvrit aussi plusieurs qui n'avaient aucune liaison à **BAHRDT** Ruhe, qui ne valaient pas mieux, & dont quelques unes étaient très considérables & très dispendieuses ; & l'on trouva aussi beaucoup de preuves d'une conjuration, pour donner au public une certaine façon de penser, en salariant tous les journalistes & les gazettiers. Le grand nombre d'affaires qui faisait **NICHOLAI**, le rendit un homme important
dans

dans la librairie , qui est en Allemagne un commerce beaucoup plus étendu que nous ne pouvons l'imaginer. Un anglais ne pourrait pas lire , sans le plus grand étonnement , le catalogue des nouveaux ouvrages qn'on imprime deux fois par an , pour les envoyer aux foires de Leipzig & de Franckfort. Les libraires qui ne manquent pas de s'y rendre , voyent toute la République des lettres d'un coup d'œil , & décident , ainsi que des sénateurs romains , des sentimens des provinces éloignées. En comparant tous ces ouvrages , leurs spéculations deviennent nationales , & ils ont véritablement la facilité de donner la tournure qui leur convient à la littérature , & aux sentimens de l'Allemagne. Ils doivent avoir un motif dans leur choix. Le motif d'un marchand est le gain , & chaque objet lui parait matière à spéculation. Ainsi chez une nation voluptueuse , les livres licentieux doivent être extrêmement nombreux. Les écrivains conçoivent l'idée , & les libraires calculent jusqu'à quel point elle peut plaire. Exposés des gravures licentieuses aux yeux du pu-

blic, on s'arrêtera en foule pour les regarder pendant qu'on ne fera par la moindre attention aux plus beaux ouvrages de WOOLLETT. Les livres obscènes exiteront le même enthousiasme, tant qu'ils ne seront pas universellement permis; & malheur à la nation chez laquelle ces productions deviendront assez nombreuses, pour ne plus faire d'impression.

Mais quoiqu'il faille avouer que les écrits de cette espece ont été fortement encouragés en Allemagne, nous voyons cependant qu'il fallut encore employer la séduction. On promet à celui qui avait de la religion, des éclaircissements satisfaisants sur la doctrine qu'il professait. On promet au *Citoyen*, que les liaisons civiles seraient respectées, & l'on déclara à *tous*, qu'on voulait travailler à l'accroissement des bonnes mœurs & de la vertu. Dans toutes les circonstances essentielles on suppose que l'homme est ce qu'il souhaite d'être, & qu'il connaît ses défauts: & l'on ne le corrompt que par la fausseté. Les principes par les quels on commence à le pervertir, sont donc
les

les mêmes que ceux qui sont généralement adoptés par tous les hommes: ainsi ces principes devraient plutôt être regardés, comme marquant l'esprit public, que ceux qu'on leur substitue par cette éducation artificielle. Ces corrupteurs ne manquent donc pas de reconnaître la vertu, le Patriotisme, la loyauté & le respect pour la vraie religion, comme des sentimens *dominans*. & ils sont bons si l'influence qu'ils ont est une preuve de leur mérite. Mais au contraire, celui qui a l'hypocrisie de faire usage de ces sentimens, pour s'emparer de la confiance de ceux qui ne sont pas initiés, afin de leur faire adopter par la suite des sentimens contraires, ne peut être qu'un bien mauvais esprit, malgré toutes ses prétentions de travailler au bonheur de l'humanité.

Personne, pas même WEISHAUP, n'a prêché la bienfaisance & l'amour du genre humain avec plus de force que BAHRDT. Il n'est pas inutile de rechercher quels sont les effets que ces principes, ont produit sur son esprit & sur ses principaux coadjuteurs. La tromperie est

toujours deshonorante, sans même en excepter celle que l'Union employait dans ses procédés. On ne doit jamais employer de fraudes pieuses *quel qu'en soit l'objet*, & l'on doit enseigner la religion pure sans aucuns déguisements,

„ Plus on considère la vertu, plus elle vous
„ charme, tous les chemins qu'elle nous trace
„ sont simples, aisés, & surs. Son visage est
„ serein, & ses regards sont élevés, car elle
„ est intrepide dans sa marche, & ses pas sont
„ assurés.

„ Il n'en est pas ainsi de la fraude au teint
„ livide. Elle erre de tous cotés, cherchant
„ l'obscurité, inquiete partout, &, regardant
„ souvent en arrière, se plonge dans le danger
qu'elle voulait éviter (*).

Le motif vil des sceptiques Protestants, est aussi incompatible avec les notions que nous avons de la probité, qu'avec celles que nous avons de l'honneur; & ce que nous savons du caractère de BAHRDT, & de ses associés, suffirait pour nous

(*) The more fair virtue's seen the more &c.

nous donner des soupçons, quand même nous supposerions qu'ils n'avaient pas le dessein de détruire toutes les religions. Il est donc nécessaire d'examiner leur conduite, ce qui est une chose très aisée. Il est difficile à un homme, qui a été si fort en vue, d'échapper aux observations, mais il n'est pas aisé d'avoir des informations sûres. La situation particulière de **BAHRDT**, & son procès avec le public, ne pourraient produire que des preuves d'injustice & de calomnies. Nous pouvons cependant en tirer parti d'une manière avantageuse. Il s'y trouve des faits, appuyés de témoignages respectables & évidents. Et pour plus de sûreté il a écrit sa vie lui même. Je ne dirai rien ici des deux différents modes de preuves qu'on a adoptés contre lui, ne pouvant faire aucun fonds sur le premier, malgré la clarté des apparences; mais je doit observer que sa vie fut aussi écrite par son cher ami **POTT**, associé du Libraire **WALTHER**. L'histoire de cette publication est curieuse & instructive.

BAHRDT était en prison & il était réduit à

la plus grande misère. Il forma le projet d'écrire sa vie, qu'il voulait faire imprimer par WALTHER, sous un nom supposé, & il se promettait bien de se venger, dans cet ouvrage, de tous ceux qui l'avaient offensé, sur tout des prêtres & des gens de justice qui l'avaient si fort tourmenté. Il savait que les anecdotes scandaleuses, dont ses ouvrages précédents étaient remplis, piqueraient la curiosité, & lui procureraient un débit assuré, lorsqu'on verrait, par le nom significatif qu'il prenait dans celui ci, qu'il en était l'auteur. Il avait presque conclu son marché avec WALTHER, pour la somme de mille Dahlers, (environ 200 L. St.) lorsqu'il fut mis en prison pour avoir composé la farce, dont il a si souvent été question, & le commentaire sur le *Religions edict*, écrit par POTT, & pour les procédés de l'Union Germanique. On lui refusa la permission d'écrire. Il s'adressa alors à POTT, avec qui il trouva le moyen de correspondre, lui envoyant une partie de sa vie déjà écrite, & le chargeant de finir cet ouvrage, d'après les matériaux qu'il

lui

fit passer à cet effet, consistants en diverses anecdotes, & correspondances. POTT lui en fit tenir plusieurs feuilles, & il en fut si content, qu'ils conclurent un marché. BAHRDT dit que POTT devait avoir 400 exemplaires pour sa part, & que le reste du produit devait servir à le faire subsister, ainsi que sa femme, sa fille, une nommée Christine & ses enfans qui vivaient dans sa maison &c. POTT raconte la chose différemment, & ils mentent tous les deux; au reste cette affaire est de bien peu d'importance pour nous. Les papiers de BAHRDT avaient été saisis & visités, pour vérifier sa conduite, & il n'y en eut aucuns de ceux qui n'étaient pas relatifs aux différens chefs d'accusation, soustraits. Tous ceux dont on s'empara furent mis sous le scélé. POTT trouva le moyen de le faire lever & s'en saisit. BAHRDT dit que sa femme & sa fille vinrent le voir dans sa prison, mourantes de faim, & qu'elles lui dirent que la chambre, où étaient les papiers, étant ouverte, POTT offrait d'écrire pour leur compte, si l'on voulait lui permettre de faire usage de ces

piers. Qu'il y consentit & que POTT emporta les papiers. N. B. POTT était l'associé de WALTHER qui avait grande confiance en lui (*Anekdotenbuch für meinen lieben amtsbruder*, p. 400.) & avait dirigé l'impression du livre de STARK comme nous l'avons déjà dit. Personne n'était connu plus particulièrement de BAHRDT, car ils avaient agi pendant long tems de concert, comme chefs de l'Union. Il voulait en conséquence écrire la vie de son fondateur, *con amore*, & il promettait que cet ouvrage serait bien satisfaisant, ce qui était vrai. La première partie seule fut publiée alors: elle comprenant depuis la naissance de ce héros, jusqu'au moment où il quitta Leipzig en 1768. Il ne peut captiver l'attention, qu'en présentant continuellement à l'esprit du lecteur, les sujets les plus dégoûtants, & les plus affreux. Il y est représenté comme un homme à talens, & capable de grandes choses, mais comme un monstre; comme un homme qui méprise le vérité & la vertu, en un mot comme un véritable scélérat. — Le pauvre BAHRDT fut éton-

étonné — mais il se consola voyant que cette vie se vendait, & qu'il en pourrait encore vendre une autre. Il dit, sans perdre de tems, qu'il tiendrait son marché avec POTT. — Mais il comptait sans son hôte. „Non, non” dit POTT, „je vous avais mal connu — votre correspondance a été remise entre mes mains — „j'ai vu que vous m'aviez trompé, & il était „de mon devoir, *aimant la vérité par dessus toutes choses*, de vous empêcher de „tromper tout le monde, je n'ai pas écrit le „livre que vous m'aviés demandé. J'ai travaillé pour moi, & non pour vous — ainsi vous „n'aurez pas un sou.” „Comment Monsieur” dit BAHREDT, „nous savons l'un & l'autre que „cela ne peut rien produire. Vous en avez „fait l'essai ainsi que moi. Vous avez reçu „le manuscrit de STARK pour le faire imprimer par WALTHER. — Vous l'avez envoyé „ici à MICHAELIS afin que je le vis pendant „l'impression. J'ai écrit une illustration, & une „Cléf, qui devaient couvrir cet auteur de ridicule, & elles furent imprimées ensemble avec „une

„ une même inscription. — Vous savez que
„ nous fumes mis en jugement. — WALTHER
„ fut obligé d'imprimer le livre comme STARK
„ l'avait demandé, d'abord, & nous perdimes vous
„ & moi, tout le fruit de notre travail — si
„ vous persistez, je vous ferai un procès, &
„ nous verrons comment vous vous défendrez,
„ étant depuis si peu de tems hors des mains
„ de la justice.” POTT répondit: „ Vous pou-
„ vez faire ce que vous voudrez, mon ouvra-
„ ge est déjà vendu & répandu dans toute l'Al-
„ lemagne — & si vous voulez je commence-
„ rai le votre dès demain. Croyez moi il se
„ vendra bien.” BAHRDT après quelques ré-
flexions se décida à en écrire un lui même.

Voici un autre échantillon de *l'Union*. Le
Dr. CARL FRIEDERICH BAHRDT est né en 1741,
son père était alors Ministre de paroisse, &
était Professeur de Théologie à Leipzig, lors-
qu'il mourut en 1775. Le jeune BAHRDT étant
au collège fut enrolé dans les Hussards Prus-
siens, & son père acheta son congé. Il était
M. A. en 1761. Il devint cathéchiste dans l'Egli-

se

se de son père, & publia en 1765 des sermons & quelques ouvrages de controverse, qui lui firent honneur. — Mais il commença dès lors, à se livrer à la débauche & à écrire des pasquinades offensantes à l'excès. Personne n'y fut épargné — les Professeurs, les Magistrats, les Prêtres, les étudiants, & même ses camarades & ses amis. (Il prétendait qu'à la vérité ces satires mordaient jusqu'au vif, mais que tout ce qu'il disait était juste), malheureusement son temperament était ce que les Philosophes (qui expliquent tout par le moyen de l'air & des vibrations) appellent sanguin. Il était, *par consequent*, un admirateur passionné des dames (ce sont ses propres paroles). Il rencontrait souvent le soir, en rentrant chez lui, une jeune Demoiselle vêtue, ainsi qu'une grande Dame, d'une robe de soie, couleur de rose, & d'un bonnet de peau d'hermine. Un soir (après avoir bu de vieux vin du Rhin), à ce qu'il dit, il fut voir cette Demoiselle chez elle. Quelque tems après la maitresse de la maison, Madame GODCHUSKY, vint le trouver
&

& lui dit que la pauvre fille était enceinte. Il ne pouvait qu'y faire — mais cet événement était très fâcheux, & causerait sa perte s'il était connu. — Il donna en conséquence un billet de 200. Dahlers à la vieille femme, payable par portions de vingt-cinq. — „ La „ fille était sensible & bonne, & comme il „ l'avait déjà payée, & que sa conversation „ était agréable il ne cessa pas de la voir.” Un de ses camarades lui dit un jour qu'un magistrat nommé BEL, était instruit de l'affaire, & qu'il le ferait mettre en jugement, s'il ne retirait cette obligation, car quoique ce billet fut la seule preuve qu'on eut contre lui, elle était suffisante pour le faire condamner. Mais il fut impossible à BAHRDT & à son ami, de trouver l'argent nécessaire. Alors ils donnèrent un rendez vous à Madame GODSCHUSKY, dans une maison tierce, sous prétexte d'y acquitter le billet. BAHRDT était dans un cabinet, & son camarade avait une épée. Ce dernier ne put pas obtenir d'elle qu'elle lui remit le billet, avant que BAHRDT parut, qu'il ne lui donna l'ar-

l'argent, & qu'il ne lui fit un présent pour son propre compte. Le camarade essaya de l'effrayer, il tira son épée faisant semblant de vouloir la tuer — mais elle ne se découragea pas & refusa obstinément. Alors il jeta son épée, & se mit en devoir de lui arracher le billet. Elle se défendit longtems, mais enfin elle fut obligée de céder, il s'empara du papier qu'il mit en pièces, puis ouvrant la porte du cabinet il lui dit, „ voici la personne honorable que „ vous & votre p —, avez tourmenté — mais „ c'est à moi que vous aurez affaire à present, „ & vous savez que je peux vous faire pendre.” Il y eut de terribles disputes à ce qui dit B. Mais elle finirent & je croyais que tout était apaisé — mais Mr. BEL avait été informé de de cette affaire, & la fit mettre en jugement le même jour que BAHRDT montait en chaire dans son église — enfin après que son pauvre père eut fait tous les efforts imaginables pour le sauver, il se vit obligé de renoncer à son état & de quitter le pays. Madame GODSCHUSKY & la jeune demoiselle n'eurent pas un sort plus
heu-

heureux, il eut la consolation de savoir qu'elles étaient en prison. M^{me} G. y mourut peu après d'une maladie honteuse. Les registres du tribunal font mention de cette affaire d'une manière toute différente, sur tout du débat à l'occasion du billet ; mais nous en avons assez de l'Histoire de BAHRDT.

BAHRDT dit que son père était sévère — mais il convient qu'il avait le tempérament bouillant (pour qui le tempérament de son père n'excuse t'-il pas quelque chose ? *Vibrationculas* expliquera tout ou rien.) „ Je me suis „ *en consequence* (encore) quelques fois oublié. — Une fois je mis sur la table un pistolet chargé, lui disant qu'il lui était destiné „ s'il continuait. Mais je n'avais que dixsept „ ans.”

Le Dr. BAHRDT ayant, comme nous l'avons dit, perdu sa place ; ses amis, SEMLER sur tout, qui était un théologien célèbre, & qui avait une haute opinion de ses rares talens, firent les efforts les plus soutenus pour lui procurer un établissement. Mais son amour propre excés-

cessif son caractère fougoux & satirique , rendirent toutes les peines des ses amis inutiles.

Il obtint cependant , à la fin , une chaire de Professeur à ERLANGEN , puis à ERFURTH , & en 1771 il en eut une à GIESSEN. Mais à peine était il établi dans ces differens endroits , qu'il avait de violentes disputes avec ses collègues , & avec les Ministres de la Religion dominante , étant partisan décidé de toutes les innovations qu'on voulait faire dans les doctrines du Christianisme. Il ne se bornait pas dans ses productions anonymes à discuter par des raisonnemens , il avait encore recours aux anecdotes personnelles , au ridicule , & s'abandonnait aux sarcasmes les plus outrageans. — Comme il aimait la débauche , & son revenu ne lui suffisant pas pour fournir à ses fantaisies , il s'aperçut que le public avait du gout pour cette espèce de productions , & il écrivit sans relâche. Il était d'une activité sans égale , & n'épargnait pas plus ses amis que ses ennemis dans ses productions anonymes. Mais cela ne pouvait durer , & ses ouvrages de théologie avoués , n'étaient

pas tolérables de la part d'un homme qui devait prêcher la religion. Les étudiants de GIESSEN même furent choqués des libertés qu'il prenait. Après beaucoup de discussions dans le tribunal ecclésiastique il fut démis de son emploi , & reçut au même instant une invitation de se rendre à MARSCHLINS en SUISSE pour y présider une académie. Il y fut en 1776. & forma son séminaire d'après le modèle de la philanthropine de BASEDOW , à DESSAU, dont j'ai déjà parlé. Cet établissement avait acquis de la célébrité , & le plan en convenait parfaitement au gout de BAHRDT, parce qu'il se voyait à même , par là , de faire adopter des systemes religieux ou irreligieux , selon sa fantaisie. Il résolut de faire usage de cette liberté , & quoiqu'il fut ecclésiastique & théologien , il fut encore plus loin que BASEDOW, qui n'était pas obligé à autant de retenue. Mais il n'avait ni la modération ni la prudence , ni les principes de BASEDOW. Il avait alors déterminé son opinion sur le genre humain , en méditant d'après ses sentimens particuliers. Sa théorie de la nature humaine était

si-

simple — „ les penchans dominants de l'esprit
 „ humain sont au nombre de trois — la liberté
 „ par instinct (*freyheitstriebe*) — l'activité
 „ par instinct (*triebe fur thatigkeit*) — &
 „ l'amour par instinct (*lieber triebe*).” C'est la
 seule manière dont je puisse traduire ses expres-
 sions — „ si l'on empêche un homme de se li-
 „ vrer à l'un ou à l'autre de ces sentimens on
 „ lui fait une injure — le but d'une bonne édu-
 „ cation doit donc être de nous apprendre
 „ à les mettre à profit de la manière qui nous
 „ flatte le plus.”

Nous ne devons pas nous étonner si le
 docteur trouva de la difficulté à se servir
 de l'encyclopédie dans son établissement phi-
 lanthropique, sans scandaliser ses voisins, qui
 n'étaient point accoutumés à de pareils sen-
 timens, — aussi il ne s'y trouva pas plus
 à son aise qu'à GIESSEN. Dans un de ces
 derniers ouvrages, il dit, „ que les Grisons,
 „ qui ne savent absolument que leurs metiers,
 „ & qui ont les formes de l'esprit, aussi gros-
 „ sieres que celles du corps, nous fournissent

„ des preuves bien frappantes, de l'importance
„ de l'éducation.” N'étant jamais d'accord avec
eux, il fut obligé de se cacher, après avoir été
aux arrêts pendant quelque tems.

Il vint à DURKHEIM ou TURKHEIM, où son
père avait été ou était Ministre. Ses talens
littéraires étaient connus. — Au bout de quel-
que tems, il parvint à former une société qui
se chargea d'ériger, & de soutenir un établis-
sement philanthropique, ou maison d'éducation.
On réunit une somme assez considérable, pour
subvenir aux fraix des ses voyages en Hollande,
& en Angleterre, où étant arrivé avec de bon-
nes recommandations, il se procura des éco-
liers, — à son retour le plan fut mis en exé-
cution. On avait déjà arrangé à cet effet, le
chateau du comte de LEINING HARTZBURG à
HEIDELSHEIM, ce chateau étant très propre a leur
dessein, par l'étendue de ses jardins, & de ses
parks. On en fit l'Inauguration en 1778,
par une fête solennelle & religieuse.

Sa mauvaise étoile le poursuivait toujours, il
n'avait à la vérité plus de collègues pour se
dis-

disputer avec eux , mais ses ouvrages dont quelques uns blessaient la decence , lui devenaient toujours plus nuisibles — & sa vanité ne lui permettait pas de cacher son nom , quand une de ces pieces anonimes trouvait un grand débit. Il n'y ménageait pas même ses amis , & il y en avait de si injurieuses au caractère des hommes les plus respectables de l'état , qu'il s'attira le courroux de la justice. Il calomniait tout les gens de lettres , qui avaient eu le malheur de le rencontrer dans la société ; & quand il parle d'un homme , dont il loue les bonnes qualités , & dont il reconnait avoir reçu des marques d'amitié , on peut être assuré qu'il finira par dire que cet homme lui a avoué , dans des entretiens secrets , que quelques doctrines , reçues par les chrétiens , étaient des fourberies superstitieuses. Le Dr. BAHRDT n'était retenu par aucuns sentimens honnêtes. Il se louait de son opinion , disant que celle du public à son égard lui était indifférente.

La vie déréglée que menait BAHRDT , fut la cause principale de ses crimes. Ses révenus ne

pouvant lui suffire , il écrivait pour gagner sa vie. La manière adroite avec la quelle les productions littéraires étaient conduites, rendait nuls les efforts qu'on faisait pour empêcher que ses écrits ne se repandissent par toute l'Allemagne; la voracité du Public pour ces sortes de productions , était aussi déréglée, que la sensualité du Dr. BAHRDT, qui se vautrait absolument dans la fange épicurienne. La conséquence de tout cela fut , qu'il se vit obligé de fuir HEIDESHEIM , & sa caution dans l'établissement *Philantropique*, dut payer environ 14,000 Dahlers , sans compter l'argent qu'il devait à plusieurs de ses amis. Il fut mis en prison , à DIENHEIM , mais ayant trouvé le moyen de s'échapper , je ne sais comment il vint s'établir à HALLE. Il donnait à jouer chez lui , & sa maison devint le rendez-vous des étudiants qui se ruinaient.

Il fut contraint de nouveau de quitter la ville , & acheta une jolie petite vigne dans les environs. Il y fit beaucoup d'améliorations pour y attirer les étudiants , & l'appella BAHRDT'S

RUHE,

RUHE. Nous avons déjà vu ses occupation dans ce *Buen Retiro*. Pouvons nous l'appeler *otium cum dignitate*? Hélas Non! à peine y avait il deux ans qu'il y residait, travaillant sans relache pour l'Union Germanique, quelquefois sans pain, qu'il fut arrêté & mi en prison à HALLE, de la il fut transféré à MAGDEBURG, où il resta plus d'un an dans les fers. Il fut enfin mis en liberté, & s'en retourna a BAHRDT'S RUHE, où il tomba malade & mourut, au bout d'un an, le 23 Avril 1793. Malheureuse victime d'une vie effrenée & libertine.

Ce récit à été fait par un de ses amis, le Dr. JUNG, qui vouloit justifier ses principes & défendre sa memoire. Le détail de sa maladie, me fendit le cœur, & aurait ému de compassion ses plus cruels ennemis. JUNG repête que ce n'était pas une maladie vénérienne, & l'appelle le mal de la vigne — le mal du vif argent, (BAHRDT se mourait d'une salivation, que rien ne pouvait arreter) — & cependant étant medecin il ne pouvait pas douter qu'il ne fut attaqué de ce mal honteux, d'après tous les symptomes & toutes les souffrances dont il donne le

détail dans sa narration. Il voulait plaire aux ennemis de ce pauvre homme , sachant qu'un tel être ne pouvait pas avoir d'amis , & n'ayant d'ailleurs lui même aucune idée de l'amitié. Le sort de ce malheureux m'affecta plus qu'aucune des choses que j'avais lues depuis fort longtems. Ses ennemis les plus déclarés n'en ont jamais dit autant de mal que son intime ami POTT , & un autre de ses confidants , dont je ne puis me rapeller le nom , qui publia pendant sa vie un livre anonyme intitulé , *BAHRDT aux sourcils de fer* — & ce prétendu ami JUNG , qui montrait pour un florin son cadavre , comme celui d'un malfaiteur dans une salle d'anatomie. Tels sont les fruits de l'Union germanique , de cette Illumination qui devait perfectionner le cœur humain , & faire développer dans l'ame de ses disciples , ces semences de vertu que la superstition & le despotisme étouffent dans celles des autres hommes. Nous voyons , cependant , que tous ses membres se trahissent réciproquement , & s'abandonnent de la manière la plus lache,

Je

Je ne m'arrêterai pas à examiner comment le Dr. BAHRDT est parvenu à ce point de corruption dans ses mœurs , & dans ses opinions religieuses ; le fait est qu'il affectait d'éclairer & de réformer le monde , & qu'il affirmait que tous les malheurs de la vie étaient causés par le despotisme , soutenu par la superstition. Il disait ,
„ c'est en vain que nous nous plaignons de
„ l'inefficacité de la religion. Toute religion
„ positive est fondée sur l'injustice. Aucuns
„ princes n'ont le droit de prescrire ou de sanc-
„ tionner aucun système de cette espèce ; &
„ ils ne le feraient pas si les prêtres n'étaient
„ les plus fermes soutiens de leur tyrannie , &
„ si la superstition n'était le moyen le plus as-
„ suré de tenir leurs sujets dans les fers. Ils
„ n'osent pas faire connaître la religion telle
„ qu'elle est , pure & sublime. Elle charmerait
„ tous les cœurs , elle les enflammerait de la
„ vraie morale , elle apprendrait à l'homme qu'il
„ est né pour être libre , elle lui ferait connaî-
„ tre ses droits & ses oppresseurs , & les prin-
„ ces disparaîtraient de la surface du globe.”

Ainsi , sans nous embarrasser à rechercher la vérité ou la fausseté de sa religion naturelle, & sans nous arrêter à disputer pour savoir si le Dr. BAHRDT y a vraiment trouvé cette pureté, si naturelle & si efficace , nous pouvons, en toute confiance, mettre en question , „ si „ l'effet que ces principes ont produit sur son „ esprit est plus avantageux, que l'avilissement „ dans le quel il est reconnu que le Christia- „ nisme retient la masse du genre humain , „ s'il serait prudent d'adopter le plan de l'Uni- „ on & de mettre fin tout d'un coup aux divi- „ sions qui ont si fort aliéné l'esprit des chré- „ tiens les uns contre les autres ?” l'extract. Que nous avons donné de la vie de BAHRDT paraît suffisant pour décider cette question.

Mais afin qu'il ne soit pas dit que je n'ai fait mention que des querelles des prêtres & de leurs esclaves avec le Dr. BAHRDT. Examinons le, dans sa conduite privée, non comme le champion & le martyr de l'Illumination, mais „ comme citoyen , mari, père, comme instituteur de la jeunesse & comme ecclésiastique.

Le

Le Dr. BAHRDT étant ministre de paroisse, ou président de quelque petit district ecclésiastique, s'arrogea le droit de soustraire à la censure de l'Eglise, une jeune femme qui avait mis au monde un enfant illegitime. Il la réduisit de nouveau, au même état, par la violence, & il échappa à la censure, cette pauvre fille étant morte de la fièvre, avant que sa grossesse fut assez avancée pour qu'on put la prouver légalement. Il debauchait aussi, dans la nuit où il consacra sa philanthropine par une farce solennelle, sa servante, qui mit au monde deux jumeaux, & l'accusa d'en être le père; Je suppose que ce fait n'a pas été prouvé juridiquement, car il aurait été disgracié, mais il fut connu par la suite, d'après la découverte que POTT fit des lettres qu'il écrivait lorsqu'il voulait publier sa vie. Ces lettres étaient une correspondance entre BAHRDT & un nommé GRAF, Intendant, par qui il faisait tenir à cette femme la petite pension qui la faisait subsister avec ses enfans. On y voit que GRAF faisait des remontrances lorsque l'argent n'était pas

pas avancé, & les lettres de la fin de 1779 prouvent que BAHRDT avait absolument cessé de venir au secours de cette infortunée. Le... de Février 1780, les enfans (âgés de trois ans) furent enlevés pendant la nuit & trouvés exposés, & presque morts de froid, l'un à UFSTEIN & l'autre à WORMS, à plusieurs milles de distance l'un de l'autre. Le premier fut trouvé dans un champ, par un cordonnier, qui y avait été attiré par ses cris, à six heures du matin, & le second fut découvert par deux filles, entre deux grosses pierres dans une haye, qui bordait un chemin. La pauvre mère, qui parcourait le pays pour retrouver ses enfans, ayant entendu ce récit, parvint à les ravoïr, elle n'en ramena qu'un seul chez elle, n'étant pas en état de les nourrir tous les deux, depuis que l'homme d'affaires de BAHRDT refusait de payer pour leur entretien. La bonne femme qui avait donné azile à l'autre, le garda (*).

BAHRDT

(*) Cette conduite est pire que celle de ROUSSEAU qui envoya ses enfans à l'hospital des enfans trouvés, afin de ne les jamais reconnaître (voyez ses confessions).

BAHRDT se maria en 1772 a GIESSEN; mais après avoir dissipé la plus grande partie de la petite fortune qu'un premier mari avait laissé à sa femme, il fut irrité par la perte de 1000 Florins qui étaient entre les mains de son beau frère, qui refusa de les lui payer. Depuis ce moment il se conduisit très mal avec elle, il en parle, dans les détails qu'il a donné sur sa vie, de la maniere la plus outrageante, l'accusant d'être jalouse & d'avoir les défauts les plus méprisables. Il lui fait jouer un rôle dans deux nouvelles infames qu'il composa, où il la traite avec la plus grande cruauté; & il engagea cette femme à se baigner dans l'étang du jardin de la philanthropine à HILDESHEIM, & se mit dans l'eau avec elle en présence de tous ses élèves. Il la traita d'une manière infâme à HALLE, ayant une maitresse dans sa maison, & lui donnant toute l'autorité, pendant que sa femme & sa fille, étaient reléguées dans un appartement séparé. Lorsqu'il était en prison à MAGDEBOURG il continua à vivre avec cette fille, dont il eut
deux

deux enfans. Il les ramena tous dans sa maison, lorsqu'il fut remis en liberté. Cette conduite atroce décida à la fin sa pauvre femme à se séparer de lui, pour aller vivre avec son frère. Sa fille mourut un an avant lui, d'une dose de laudanum qu'il lui fit prendre pour lui procurer du sommeil. Il termina sa misérable vie de la même manière, n'ayant pas le courage de supporter ses malheurs, & incapable de se repentir de sa conduite passée. Sa dernière action fut d'envoyer chercher un Libraire, (VISSINX de HALLE, qui avait mis au jour quelques uns de ses ouvrages infames), pour lui recommander sa maîtresse & ses enfans, sans dire un mot de sa malheureux femme.

Je terminerai les détails que je donné sur ce monstre, par un exemple de sa manière de se comporter avec ses amis.

„ De toutes les acquisitions que j'ai faites
„ en Angleterre, la plus importante était Mr. —”
(le nom est en toutes lettres). „ Cet homme
„ était accompli en tout, ayant le jugement
„ sain, du genie, le gout bon, il était ce
qu'on

„ qu'on peut appeller un homme du monde.
„ C'était mon ami, & la seule personne qui
„ s'intéressât ardemment à mon institution. C'est
„ à ses recommandations répétées que je dois
„ tous les élèves que j'ai fait en Angleterre,
„ & plusieurs correspondants respectables; car
„ il était regardé comme un homme très sa-
„ vant, & d'un mérite distingué, quand à ses
„ mœurs. Il était mon ami, mon conducteur,
„ & je puis ajouter mon conservateur; car
„ lorsque je fus deux jours sans pain, il me
„ retira chez lui. & vint au devant de tous
„ mes besoins. Il était ecclésiastique & il avait
„ une auditoire peu nombreux, mais choisi, &
„ qui avait besoin d'instructions solides. Mon
„ ami leur prêchait la pure religion natu-
„ relle & il en était chéri, ses sermons étaient
„ excellents, pleins de grace & d'énergie, par-
„ cequ'ils partaient du cœur. J'eus une fois
„ l'honneur de prêcher pour lui, mais quelle
„ différence! — Je fus effrayé — je craignais
„ de parler trop hardiment, ne sachant pas où
„ j'étais, & croyant avoir affaire à mes rimi-
des

„ compatriotes. Mais en Angleterre la liberté
„ ouvre tous les cœurs, & les rend accessibles
„ à la morale. J'en puis donner un exemple
„ très remarquable.

„ Assurément je ne donne pas mon appro-
„ bation, sans réserve, aux filles publiques de
„ la ville de Londres. Mais il est impossible
„ de n'être pas frappé de la decence de leur
„ conduite, & de leurs mœurs, si opposée à
„ l'impudence grossiere de nos Allemandes. —
„ Je ne pouvais les distinguer des femmes hon-
„ nêtes que par les attentions qu'elles me té-
„ moignaient, & par leurs politesses recher-
„ chée, mon ami riait de mes méprises, & je
„ ne pouvais pas le croire lorsqu'il me disait
„ que la dame, qui m'avait indiqué le chemin
„ si obligeamment, était une prêtresse de Ve-
„ nus. Il soutenait que la liberté de l'Angle-
„ terre produisait la morale & la douceur. Ces
„ filles se trouvent en foule tous les soirs dans
„ tous les quartiers de la ville; & quoique
„ plusieurs d'entre elles n'ayent pas seulement
„ une chemise, elles sont tous les soirs mises
„ com-

„ comme des Princesses avec des ajustemens
„ de louage , qu'on leur confie sans crainte
„ qu'elles les emportent. Leur belle taille, l'é-
„ clat de leur teint, leurs cheveux chatains
„ foncé, la blancheur de leur sein, si bien en
„ opposition avec la couleur noire de leurs ro-
„ bes, & sur tout la douceur de leur manières,
„ prévienent, on ne peut davantage, en
„ leur faveur. Elles vous prennent avec politesse
„ par le bras & vous disent, mon cher,
„ voulez vous me donner un verre de vin.
„ Si vous ne les écoutés pas elles n'insistent
„ pas davantage. Je fus à covent garden avec
„ mon ami, & après avoir admiré le grand
„ nombre de ces beautés que nous trouvâmes
„ sous les arcades, nous donnâmes le bras à
„ trois filles charmantes, & nous fumés avec
„ elles dans un de ces temples consacrés à la
„ déesse de Cythere, qui se trouvent sans
„ difficulté dans ce quartier de la ville; on
„ nous introduisit dans un salon élégamment
„ meublé, éclairé en bougies & fourni de toutes
„ les commodités imaginables. Mon ami de-

„ manda une pinte de vin , & ce fut cette dé-
„ pense modique qui nous valut tant de civi-
„ lités. La conversation & la conduite de ces
„ dames était on ne peut pas plus agréable,
„ & il ne leur échappa aucune expression qui
„ n'eut pu être avouée par une religieuse, ou
„ qui ne fut pas choisie avec la plus grande
„ élégance. Nous nous séparâmes dans la
„ rue — & la liberté est si grande en Angle-
„ terre, que mon ami ne courut pas le moindre
„ risque de se voir deshonoré, ni même bla-
„ mé — tels sont les effets de la liberté.”

Il est certain que ce pauvre homme fut bien étonné lorsqu'il se vit désigné au public, comme un de ceux qui devaient éclairer l'Europe Chrétienne. Il est véritablement rempli de mérite, & il savait que, quelque fut la protection qu'il pouvait trouver dans la liberté Anglaise, une pareille conduite l'aurait perdu dans l'esprit de ses auditeurs, & de ses concitoyens vertueux. Il envoya en conséquence, à tous les éditeurs des papiers publics d'Allemagne, un démenti de toutes ces calomnies. Le demen-

ti est formel, & B. est convaincu d'avoir rapporté *ce qu'il n'était pas possible qu'il eût vu*. Il est essentiel de remarquer, que cette pièce justificative n'a pas été insérée dans le *Berlin Monatschrift*, ni dans aucuns des journaux qui ont fait l'éloge de ceux qui voulaient éclairer le monde.

„ Ne croyez pas lecteur indigné”, dit ARBUTHNOT „ que la vie de cet homme soit inutile aux mortels”. Elle fait voir, d'une manière évidente, la fausseté de toutes ses déclamations sur sa religion naturelle, & sur son humanité générale. Aucun homme de ce parti n'écrit avec une énergie plus persuasive, & quoique sa pétulance & son amour propre l'aient souvent fait errer, personne n'a mieux expliqué tous les argumens de ces philosophes, que lui, dans certaines occasions. Nous voyons cependant que tout ce qu'il a dit est faux & vuide de sens. Il n'est qu'un vil hypocrite & le but de tous ses écrits est uniquement de gagner de l'argent, en nourrissant le penchant qu'a la nature humaine vers la sensualité,

G a

quoi-

quoiqu'il sente que l'exécution du plan de l'Union, serait un malheur beaucoup plus grand, que tous ceux dont les annales de la superstition font mention. Je ne veux pas dire que tous les partisans de l'Illumination, soyent, ainsi que ce misérable, des pourceaux d'épicure. Mais le lecteur doit convenir que WEISHAUFF admet de même par son institution, toutes especes de sensualités, & la pureté de cœur & de conduite dans la vie, ne fait nullement partie de la morale qu'il indique comme la perfection de la nature humaine. Ils visent bien certainement, l'un & l'autre, à l'abolition du Christianisme — soit que leurs efforts n'aient pas d'autre but, ou qu'ils regardent que cette abolition soit nécessaire pour exécuter des projets encore plus importants. La pureté de cœur est peut être le caractère le plus distinctif de la morale Chrétienne. Le Dr. BAHRDT n'a aucune idée de cette vertu, & son institution prouve, aussi bien que ses écrits, qu'il était adonné à la sensualité la plus grossière. Mais quoique son goût fut dépravé, il était gouverné par les pas-

passions dominantes que WEISHAUPHT regardait comme essentielles , dans les sujets dont il voulait se rendre maître , — cette indulgence extrême devait nécessairement amener à des desirs insatiables , qu'il n'est pas en notre pouvoir de satisfaire ; & la pureté de la morale chrétienne , étant un obstacle à ses projets , son premier soin fut de la déraciner totalement — pouvait il resulter d'autres effets de cette conduite que la perte des mœurs ?

Rien ne prouve mieux la politique detestable de ces réformateurs , & l'on peut véritablement regarder l'abolition du Christianisme , comme le ressort principal de leur machine. Leurs élèves devaient être conduits par leurs passions , & le but de leurs instituteurs était uniquement de les gouverner , & non de les instruire , afin de se rendre maîtres du monde , plutôt que de le réformer. — Ils préféreraient régner en enfer que d'être sujets dans le ciel. — Le Docteur BAHRDT était un véritable apôtre de l'Illumination , & quoique son flambeau fut de la composition la plus grossière „ & qu'il ne servit qu'à

„éclairer les hommes sur leur malheur,” sa lumière affreuse rejaillissait partout, reveillant des milliers de couleuvres, & les dirigeant vers les lieux impurs les plus propres à recevoir leurs œufs & leur poison ; c'est à dire, les cœurs des scélérats & des hommes sensuels, dans lesquels ce venin fit éclore, & mit en action ces principes infames, de la manière la plus violente. Le plan des sociétés de lecture avait eu beaucoup de succès, & devint une des branches les plus avantageuses du commerce littéraire de l'Allemagne. Les libraires & les écrivains reconnurent bientôt combien elles étaient importantes pour eux, & agirent en conséquence.

Je pourrais faire un volume des extraits de toutes les critiques qui furent publiées sur le *Religions édit*, dont j'ai déjà tant parlé. Le Catalogue de Leipzig, en contenait 173 dans une seule année. Quoiqu'ils ne fissent mention que des états Prussiens, ils étaient répandus avec profusion dans toute l'Allemagne, & même en Hollande, en Flandres, en Hongrie, en Suisse, en Courlande & en Livonie. Ceci prouve que

ce

ce ne pouvait être que l'ouvrage d'une association, comme MIRABEAU le dit avec tant de pétulance au Roi. Il n'est point douteux qu'un tel accord n'existât entre les écrivains innombrables, qui travaillaient pour les foires de Leipzig & de Frankfort. MIRABEAU l'appelle *la conjuration des Philosophes*, cette expression n'est intelligible que pour lui seul, car les milliers de barbouilleurs, qui ont pendant longtemps nourri la populace affamée de Paris („jours avide de nouveautés”) se sont qualifiés du nom de Philosophes, & parlaient entre'eux, ainsi que la cabale de St. GILES, un langage qui leur était particulier, plein de *morale*, *d'énergie*, de *bienveillance* &c. &c. &c. intelligible à tous les autres hommes, & qu'ils ne mettaient en usage que pour tromper. Ils formèrent une *conjuration* du vivant de MIRABEAU, mais le 14 Juillet 1790, jour où la présence divine fut invoquée plus solennellement qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, ce mot cessa d'être employé; car il devint nécessaire (pour les progrès de l'Illumination politique) de

déclarer que les serments étaient vuides de sens, puisque l'être qu'on invoquait était imaginaire, & la grande fédération fut regardée, par ceux qui étaient initiés aux grands mystères, ainsi que le Christianisme Maçonique de **BAHRDT** & de **WEISHAUPT**, comme une imposture. Mais si nous n'avons plus cette *conjur*
ation de Philosophes, il nous reste une cabale d'écrivains qui se sont rendus maîtres de l'esprit public en Allemagne, en rédigeant les *Gazettes*, & en familiarisant autant les lecteurs avec les sentimens les plus licentieux en politique, en morale & en religion, qu'ils l'étaient précédemment avec les nouvelles les plus indifférentes. Tous les écrits sceptiques de l'Angleterre ne sont pas de la moitié aussi nombreux que ceux qui ont paru dans l'Allemagne Protestante, depuis douze ou quinze ans.

Il est difficile de dire si c'est l'irréligion ou le mépris des loix qui domine le plus dans la critique sur l'édit. Quand les Illuminés eurent mis en execution ce plan si important, ils devinrent si puissans, qu'ils dirigèrent même ceux qui étaient
charg,

chargés d'arrêter les progrès de leur influence. A Vienne, comme à Berlin, il y a un Bureau où l'on examine les livres avant d'en permettre la Publication. Ce Bureau donne tous les ans une liste de ceux qu'il interdit. Sur cette liste on trouve le récit des *dernieres opérations de Spartacus & de Philon dans l'ordre des Illuminés*, & une dissertation sur le *renversement total de la Franc-Maçonnerie*. Ouvrage excellent, qui fait voir que par la corruption graduelle, & la dissolution, cette société étoit devenue un séminaire de séditioux. On y trouve aussi le *Magazin de littérature & des Arts* de Vienne, faisant mention du Rôle que les Illuminés ont joué dans les troubles de l'Europe. Le censeur qui défendit la vente de ces ouvrages, étoit un *Illuminé*, nommé *Retzer*. Il s'excusa pitoyablement, se montrant bien versé dans la chicane des *Illuminés*, & dévoué à leurs principes féroces. (Voy. *Rel. Begebenh.* 1795 p. 493.)

Il y a deux ouvrages qui nous donnent une Idée bien juste, de l'Etat des opinions Morales

& Politiques de l'Allemagne dans ce tems là. L'un est intitulé *Preuves d'une conspiration secrète tendant à détruire la liberté d'écrire & de Penser en Allemagne*. Ces preuves sont fort étendues & tirées des différentes révolutions qui se sont opérées dans la Littérature Germanique. Elles sont assez claires pour desabuser un esprit juste, mais trop abstraites pour des lecteurs ordinaires. L'Autre ouvrage intitulé *Appel à ma Patrie*, dont j'ai déjà parlé à la page 84. est plus clair, & fait un récit progressif des changemens d'opinion dans toutes les Branches de la Littérature, prouvés par les livres mêmes. L'Auteur prétend qu'on affichait des principes licentieux dans toute espece d'ouvrage. Plusieurs Romans, Voyages en Allemagne & d'autres pays (*), sont écrits à dessein de blamer, ou de

(*) plan qui a été adopté dans notre pays & qui ne manquera pas, s'il est suivi comme jusqu'à présent; de faire de nos libraries des pépinières de seditions & d'Impiété. (Voy. les voyages en Allemagne par Este.)

de critiquer les sentimens, les caractères, & la conduite de plusieurs personnes. Le Prince, & le Noble, y sont toujours des despotes, des oppresseurs, des Barbares, — le pauvre & l'homme à talens, sont abandonnés, & Malheureux. — De tems à autre ils y font paraître un Comte, ou un Baron, qu'on ne manque par d'élever jusqu'aux nuës, à cause de quelques sentimens philanthropiques qu'il affiche, & une pretendue indifférence pour des honneurs, si recherchés par les Allemands. En un Mot, le système de WEISHAUPT & de KNIGGE emporte tous les suffrages. Dans ces ouvrages, & dans plusieurs autres, on trouve plusieurs Pieces où l'Influence de NICHOLAI est prouvée, & considérée comme ayant opéré la plupart des innovations.

Il me semble qu'il est assez clairement prouvé, que la suppression des Illuminés dans la Baviere, & de l'Union, dans le Brandebourg, ne suffisait pas pour extirper le mal qu'ils y avaient fait. l'Electeur de Baviere fut obligé de publier une seconde Proclamation en Novembre 1790. Enjoignant à ses sujets de se défier de leurs

Ma-

Machinations reïterées, & recommandant surtout aux Magistrats, d'observer soigneusement les Assemblées de Lecture qui se multipliaient dans ses états. Une pareille proclamation fut faite par la regence de Hanovre, & ce fut à cet occasion que MAUVILLON, soutint avec impudence ses sentimens Anarchiques. — Mais WEISHAUPTE & ses complices, continuaient à travailler avec succès. Ils complotaient continuellement dans leurs sociétés de lecture, & correspondaient en secret avec de pareilles sociétés dans d'autres endroits. De sorte que les Mécontents, inquiets, & sans principes, pouvaient poursuivre leurs opérations sans même prendre la peine de se faire initier, & sans qu'il ait été possible de decouvrir, à l'extérieur, l'existence & l'occupation des Membres. Les dents de l'Hidre étaient déjà semées, & chacune produisait une infinité de rejettons. — Dans tous les endroits où ces menées secrètes avaient lieu on ne manquait pas de decouvrir quelque individu plus zélé que les autres, qui se mettait à la tête de la bande, & qui les
con-

conduisait. Unis de cette manière ils devinrent hardis , & osèrent tout entreprendre. Ce ne fut qu'alors qu'on s'aperçût de l'influence qu'ils avaient sur le public. *Philon* dit dans sa déclaration publique , „ nous commençons à „ devenir formidables.” Ils ont raison de s'alarmer , — mais il est trop tard , car le germe a pris racine.

Je ne dois pas oublier d'observer que vers ce tems là en 1787 ou 88 , avant les troubles de la Hollande un certain Baron ou Prince , — Gouverneur d'une forteresse Hollandaise H — voulut ériger une société pour la *Protection des Princes* — le Plan en est très diffus , & l'on s'aperçoit aisément que le titre en est faux , & fait pour tromper le public , car ce n'est qu'une Association pareille à celles dont nous avons déjà parlé. C'est à dire faisant profession d'éclairer l'esprit de l'homme , en lui faisant voir , que c'est la superstition qui , en le mettant sous la domination des Prêtres , inutiles & astucieux , le rendait malheureux. Le Prince qui n'est compté pour rien , y est supposé in-

nocent , & tout Magistrat qui n'est pas élu par le peuple , est un despote & doit avoir les pieds & les mains liés. Plusieurs circonstances prouvent, que l'Auteur de ce plan insidieux était le Prince de SALM , le même qui a fomenté les troubles dans les pays bas Autrichien , & Hollandais. Il avait pris à son service ZWACK le Caton des Illuminés. Son projet fut découvert & supprimé par les états.

ZIMMERMAN, qui avait été président des Illuminés à Manheim, était un de ceux qui voulait introduire leurs principes dans d'autres pays. Il était leur Missionnaire. Il érigea des Loges à Neufchatel, en Hongrie, & même à Rome. Une personne de ma connaissance le rencontra souvent en Hongrie, prêchant ouvertement les principes des Illuminés. Mais ZIMMERMAN fut obligé de quitter le pays, dès qu'on eut découvert que les principes fondamentaux de l'ordre étaient différents de ceux qu'il professait, pour attirer des prosélites. Quelques tems après, il fut arrêté en Prusse, où il faisait des Harangues séditieuses, mais il s'échappa, & il n'en fut

fut plus question. En Hongrie il s'était vanté d'avoir érigé plus de cent Loges en Europe , dont il y en avait plusieurs en Angleterre.

Il n'est point douteux que les Illuminés & d'autres sociétés cosmopolitiques n'aient beaucoup contribué à opérer la Révolution Française, ou du moins à l'accélérer. J'ai toujours été surpris, en lisant la correspondance secrète, de n'y rien rien trouver qui ait rapport à la France , ni la moindre indice de projet d'y envoyer une Mission. Il y a cependant des preuves évidentes qu'ils y ont travaillé comme en Allemagne. Des lettres dans le Journal de Brunswick d'un nommé CAMPE, *Illuminé*, & homme à talens, qui était inspecteur des séminaires d'éducation , ne permettent point d'en douter. Il était à Paris lors des premiers troubles, il se plaint des excès de leurs Moteurs, à cause de leur imprudence , & des risques qu'ils couraient de faire avorter leurs projets, en choquant la Nation ; mais il justifiait leurs

mo-

motifs , disant qu'ils étaient dans les principes du vrai cosmopolitisme. Le *Vienna Zeitschrift* , le Magazin de littérature & des beaux Arts de 1790, & d'autres feuilles, nous disent la même chose, mais plus clairement. Je donnerai des citations qui ne permettront point de douter que les Illuminés n'aient eu part aux dissensions politiques, & qu'ils n'en aient été les principaux instigateurs. Je me permettrai quelques observations qui jetteront un plus grand jour sur ce sujet.



P R E U V E S

D E

CONSPIRATIONS &c.

C H A P I T R E IV.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Pendant le cours de ces dissensions, & de cette fermentation générale de l'esprit public en Allemagne, les événemens politiques en France, donnèrent une carrière étendue aux opérations de l'esprit de revolte, qui s'élevait dans plusieurs parties de l'Allemagne. Les sentimens & les opinions Cosmopolitiques & sceptiques, qui avaient été si fort encouragés dans toutes les Loges des *Philalèthes*, furent professés ouvertement par les sages de la France, & introduits artificieusement dans le Gouvernement

politique. Les contestations fréquentes entre le Roi & le Parlement, lors des enregistrements des édits, occasionnèrent quantité de discussions, & familiarisèrent le public avec des idées inadmissibles dans la Monarchie absolue de France.

Ces idées de révolution fermentèrent dans toutes les têtes, depuis l'époque où la France se mêla des disputes qui s'élevèrent entre la grande Bretagne & ses Colonies.

Dans le dessein formé de ruiner l'Angleterre, la cour de France même fut obligée de montrer les avantages de la liberté, espérant que les Français consentiraient à rester seuls esclaves. Mais les Officiers & les Soldats revenant de l'Amérique, avec des principes Republicains, trouvèrent partout des auditeurs, qui écoutaient avec délices le récit séduisant des douceurs de l'indépendance Americaine. Pendant la guerre, le Ministère, qui s'était déclaré trop ouvertement pour la destruction de l'Angleterre, fut obligé de permettre aux Parisiens de s'amuser de piéces

ces théâtrales, qui desseignaient les loix Anglaises comme oppressives, & les extravagances des Americains, comme des combats glorieux, pour leur liberté. Ce gout pour la liberté, qu'ils prenoient au spectacle, leur rendit leurs fers plus pesans, lorsqu'ils en sortaient; & tous désirèrent jouir de cette liberté, qu'on leur permettait d'applaudir sur la scène. L'enthousiasme s'empara de leurs cœurs, & le luxe de la France leur devint aussi insipide, que la vie ordinaire le paraît à une fille sensible, quand elle cesse de lire un roman.

Pendant cette fermentation des esprits, une seule étincelle suffisait pour les embraser. La France s'était endettée par les dépenses énormes qu'elle avait faite, pour aller chercher en Amérique ce levain dangereux. La prodigalité de la famille royale avait épuisé les trésors, & anticipé sur les revenus. On fut obligé de lever des impôts dont le peuple se plaignit fortement.

Les Avocats au Parlement, ne devaient point se mêler des affaires d'état, n'étant entre

chose que des plaideurs dans la haute cour de Justice; & la plus grande pretention que pût avoir un président de cette cour, était d'être Conseiller privé du Roi, dans les affaires ordinaires. C'était donc une étrange inconséquence à cette nation ingénieuse, de permettre, à de pareilles personnes, de se mêler des affaires politiques; car dans le fait, le Roi de France était un Monarque absolu, & ses sujets des esclaves. Tel a été le resultat de toutes leurs recherches penibles, cependant on trouve dans leurs Archives quelque lueur de Justice & de liberté, néanmoins on n'a pu parvenir à rassembler la nation, pour apprendre d'elle, comment elle préférerait de porter ses chaines.

Tout ceci était contre nature, & il était nécessaire qu'on en vit la fin, la première fois que le Monarque confesserait qu'il ne pouvait rien faire sans un pouvoir illimité. Les choses prenant une telle tournure, la participation impertinente (car c'est ainsi qu'un François, sujet du grand Monarque, devait l'appeler) des Avocats du Parlement de Paris, était
une

une démarche populaire à l'excès, vraiment patriotique, mais non conforme à la Constitution. Ils plaidaient la cause de l'humanité, & de l'équité, motifs très propre à les enhardir, & à leur faire dire, sincèrement, leur façon de penser, sans être arrêtés par la crainte d'offencer la cour. Il est vrai, qu'en général, ils parlaient avec prudence, & avec respect du souverain pouvoir; & ils eurent souvent la satisfaction, d'alléger le fardeau du peuple. Cette conduite fit considérer le Parlement de Paris, comme un Médiateur entre le Roi & ses sujets, & les Avocats ne manquèrent pas de s'englorifier, ce titre les mettant bien au dessus du rang où la Constitution les avaient placés. On n'ignore point que la robe, mais non la soutane, était regardée comme au dessous de la Noblesse. Quoiqu'un Avocat fut, par son état, au dessus des simples Roturiers, & qu'on ne sçaurait trouver une profession plus honorable, que celle qui nous met a même de rendre la Justice distributive; & quoique la Constitution artificieuse de la France ait du

se plier long tems sous les loix que lui dictaient des hommes vraiment respectables, cependant la noblesse du sang, ni même la noblesse de l'épée, n'auraient voulu s'allier avec celle de la robe. Les descendants d'un Marquis de la ROBE, ne pouvaient jamais obtenir certains emplois dans le clergé, ni chez le Roi. Les membres du Parlement souffraient de cette exclusion des honneurs de la cour, & ils ne manquaient pas de saisir toutes les occasions possibles, de donner des preuves de la fierté & de l'arrogance de la Noblesse, & du pouvoir des courtisans. Ceci les fit aimer davantage du peuple, & étant sûrs d'être soutenus, ils ne gardèrent plus aucune mesure. Ils se déclarèrent ouvertement contre l'enrégimentement des édits, & soutinrent leur système par les raisonnements de morale, & de jurisprudence Cosmopolitiques si souvent répétés dans les Loges, & qui faisaient la base de toutes les déclamations des Philosophes & des économistes. La Nation en masse, se livra, dans un même instant, aux discussions

politiques. On assembla les *Notables* pour donner des Conseils au Roi, & sa Majesté (infaillible jusqu'alors) déclara son ignorance, ou ses doutes sur divers points qu'on lui proposa. Mais qui était ces Notables? étaient-ils plus instruits que le Roi? la Nation & la cour pensèrent différemment; car dans quelque-unes des proclamations Royales, les gens de lettres étaient invités à donner des Conseils, & à faire connaître la méthode, que leur expérience leur ferait juger la meilleure, pour convoquer les états généraux, & pour conduire leurs délibérations. Quand un Ministre exhorte ainsi le monde entier à lui aider à gouverner, il déclare son incapacité, & prouve à la Nation qu'elle doit se gouverner elle-même. Le Ministre NECKER, Philosophe & Philanthrope de Geneve, donna l'exemple, en envoyant son opinion, afin qu'elle fut mise sur la table du Conseil avec les autres. Aussi tôt, on envoya des Conseils & des Avis de tous les galetas, & les presses en fournirent de toute espèce, on écrivit de gros volumes en faveur de l'évêque

ou le Duc, un joli 8^{vo} pour l'Officier Notable de 18 ans. Des pamphlets & des feuilles volantes pour les fainéants du *Palais Royal*. La fermentation était générale, on devait s'y attendre de la part de cette Nation si cultivée, si ingénieuse, & si remplie de courage. Tout le monde écrivait, & lisait. Non content de se servir avec succes des matériaux que l'Illumination avait fourni en si grande abondance, dans les conservatoires des *Philalèthes*, recueillis des écrits de VOLTAIRE, DIDEROT, ROUSSEAU, RAYNAL &c. les Conseillers patriotiques des Notables se servaient encore des écrits des Anciens. Ils découvrirent QUE LA FRANCE AVAIT TOUJOURS ÉTÉ LIBRE ! on les supposeraient avoir voyagé avec Sir JOHN MANDEVILLE dans ce pays, où les discours des premiers tems avaient été gélés, & se dégelaient aux rayons du soleil de la raison. Car plusieurs de leurs essais étaient aussi déplacés, que les sentences dé cousues, qu'on trouve dans le spectateur de Mr. ADDISON. Un homme de beaucoup d'esprit, & bien au fait de la Consti-
tu-

tion, & de l'état present de son Pays, m'assura, que l'Invitation, suivie du Mémoire de Mr. NECKER, avoit produit l'effet d'un choc électrique.

Dans l'espace de quelques jours Paris avoit changé de Face, on voyoit partout des Atroupe-
pements — une foule de gens occupés à lire des Affiches — d'autres, que se promenaient en raisonnant fort haut. Des rassemblens dans les caffés — enfin toutes les conversations particulières roulaient sur la Politique. On avoit adopté un nouveau vocabulaire, dont les Mots favoris étaient, Morale, Philantropie, Tolérance, Liberté & Egalité de Biens. On entendait dire, sans montrer la moindre indignation, & sans étonnement, qu'il étoit inutile de vouloir reformer le Gouvernement, qu'il fallait le changer & le Bouleverser entièrement. En un Mot, au Bout d'un Mois, l'esprit de licence & une frenésie inouïe pour les Innovations, avoient entraîné tous les Parisiens. Le sort inopiné du Parlement, en est une grande Preuve. Il s'assembla plutôt que de coutume ; & pour faire éclater davantage

ses efforts patriotiques, il publia un Arrêté sur l'état présent de la Nation , qui contenait une quantité de Resolutions, sur les points qui pouvaient tendre à rendre la Nation libre. Quelques mois auparavant, ces arrêtés auraient été reçus avec joie, comme la grande charte de la liberté; & ils renfermaient en effet, tout ce qu'un peuple juste pouvait désirer ; mais on oublia tous les services que le parlement avaient rendus, parce qu'il avait proposé de se convoquer sur le pied de 1614, c'est à dire en observant la distinction des Rangs. Tous leurs débats avec l'Administration précédente, leur courage & leur persévérance, qui ne les abandonna qu'après leur chute, furent payés d'ingratitude, & ces respectables magistrats, dont le zèle & les souffrances, les avaient placés au Rang des Héros les plus renommés de l'Antiquité, & des Martyrs du Patriotisme, n'étaient regardés que comme les vils instruments de l'Aristocratie. Le Parlement, dès lors, fut éclipsé à jamais.

De tous les Avocats au Parlement le plus
re-

renommé, & le plus porté à étendre les Doctrine séduisantes de liberté & d'égalité, était Mr. DUVAL, fils d'un Avocat à la Cour, ennobli sous le nom de D'ESPREMENIL. Il était Membre d'une Loge des *Amis Réunis* de Paris, appelée le *Contrat Social*, & de la Loge des *Chevaliers Bienfaisants* à Lion. Sa réputation dans le Barreau s'était beaucoup augmentée, depuis la conduite d'une cause par laquelle le fils de l'Infortuné General LALLY, après avoir obtenu une réparation d'honneur, sollicitait la restitution de ses Biens.

Mr. DE LALLY TOLLENDahl avait plaidé sa cause lui même avec un talent supérieur, mais D'ESPREMENIL, qui était lié avec la famille qui était en possession des biens, le combattit avec autant d'éloquence, & plus d'adresse. Il traitait un sujet qui favorisait son gout pour la déclamation, & ses plaidoyers firent beaucoup de sensation à Paris, & dans les Parlemens de Province. J'entre dans ces détails pour faire connaître l'origine de la rivalité qui exista entre ces deux orateurs, & qui leur fit jouer un si grand

grand rôle dans les journaux de l'assemblée nationale. Le résultat de leur lutte fut fatal à tous deux. LALLY TOLLENDahl fut obligé de quitter l'assemblée, quand il vit que la destruction de la Monarchie, & de tout ordre civil était inévitable, d'émigrer de son pays, en abandonnant ses propriétés, & d'aller subsister des générosités de l'Angleterre. DÉSPREMENIL avait acquis la plus grande popularité, par la découverte qu'il fit du plan secret, qu'avait le gouvernement d'établir une *cour plénière*; ce fut lui qui dicta au Parlement de Paris les mesures violentes que ce tribunal adopta, dans l'espérance de conserver son influence, après avoir détruit son pouvoir par une démarche indiscrete. DÉSPREMENIL fut le premier martyr de cette liberté & de cette égalité, qu'il prêchait avec assurance, en se remettant volontairement entre les mains de l'Officier qui fut le chercher au palais, pour le mener en prison. Il fut aussi la victime du phantôme de liberté qui resta après la révolution, ayant été Guillottiné par ordre de ROBERSPIERRE.

J'ai

J'ai déjà parlé des intrigues du comte de MIRABEAU à la cour de Berlin, & de la préface & des notes séditionnaires qu'il ajouta aux lettres anonymes, sur les droits des états Prussiens. Il publia aussi pendant qu'il était à Berlin, un essai sur *la secte des Illuminés*, c'est un des ouvrages les plus forts qui aient jamais paru. Il y fait la description de cette secte, disant que c'est un assemblage de fanatiques absurdes, en guerre ouverte avec la raison, & adoptant les superstitions les plus ridicules; il parle de cette société, de ses rituels, de ses cérémonies &c. Comme s'il la connaissait parfaitement. Sa secte est représentée comme un mélange confus des superstitions chrétiennes, des bêtises des rosecroix, & de toutes les choses qui peuvent inspirer le mépris ou la haine. Mais une telle association n'exista jamais, & MIRABEAU n'avait d'autre objet, que de donner le change, afin de faire oublier au Gouvernement les véritables Illuminés, & de l'empêcher, par cette ruse, de mettre un frein à leurs intrigues. Il savait parfaitement que les Illuminés étaient

étaient d'un caractère diamétralement opposé à celui qu'il leur supposait, car il avait été Illuminé par MAUVILLON longtems auparavant. — Il gagna son procès en partie, NICHOLAI & quelques autres chefs ayant approuvé son projet, ils appellèrent cette secte prétendit *obscurant*, & secondèrent les vûes de MIRABEAU, en plaçant sur la liste les personnes qu'ils voulaient tourner en ridicule.

MIRABEAU fut aussi mécontent du peu de considération qu'on avait pour ses talens éminens à la cour de Berlin, qu'il l'était de celle de France, ou plus tôt, du Ministre CALONNE qui l'y avait envoyé. CALONNE avait témoigné son mécontentement de ce que son amour propre, & ses projets particuliers, l'avaient portés à se conduire d'une manière opposé aux instructions qu'il lui avait données. MIRABEAU fut furieux contre ce Ministre, & il publia un pamphlet, dans le quel il traitait de la manière la plus outrageante, son célèbre Mémoire sur l'état de la Nation, & les moyens d'y porter remède; & c'est à la suite de cette querelle, que

que son esprit s'abandonna à cet excès d'opposition qu'il a toujours conservé depuis. Son seul but était de faire parler de lui & de Gouverner ; & il vit que le moyen de faire connaître son éloquence , & de satisfaire son ambition , était de se joindre aux mécontents. — Il n'y avait cependant pas d'homme plus dévoué aux principes des cours, que le comte de MIRABEAU, pourvû qu'il eut une place dans l'administration ; & il l'aurait obtenue, si ses prétentions avaient eu une apparence de moderation. — Mais il trouvait que les emplois les plus éminens étaient à peine dignes de lui , & tout le monde sait qu'il n'y était nullement propre. Il n'avait aucune connaissance des grandes choses , & n'était versé que dans la science de l'intrigue ; toujours prêt à sacrifier tout espece de considération au desir de faire briller son éloquence , & à se livrer sans réserve à sa passion pour la satire & les reproches. — La bassesse de son caractère fut le plus grand obstacle à son avancement. Le libertinage, le jeu, l'impiété, toutes especes de sensualites, en un mot,

ce

ce qu'on peut appeller scélératesse, n'était qu'un jeu pour lui. Les tours capables d'épouvanter un Filou, ne l'arrêtaient jamais, quand il lui fallait de l'argent. — Par exemple — son père & sa mère plaidaient en séparation. — MIRABEAU venait de sortir de prison, où il avait été mis pour une faute majeure; & il avait besoin d'argent — il va trouver son père, se joint à lui pour accabler sa mère d'invectives, & se charge de composer le mémoire qu'il doit présenter au parlement, pour la somme de 100 Louis. — De là, il va chez sa mère, fait le même marché avec elle — & les deux mémoires parurent. L'yvrognerie était le seul vice au quel il ne fut pas adonné, sa constitution bouillante ne le permettant pas. Son frère, au contraire, s'enivroit souvent. Un jour le Compte lui dit, „comment pouvez vous, mon frère vous „exposer ainsi?“ „que vous êtes insatiable!“ „lui répondit il“ — la nature vous a donné „tous les vices & ne m'a laissé que celui là, „& vous me l'enviez.” Lorsqu'on nommait les députés aux états généraux, il se présenta à

aix

aix pour se faire élire par son ordre — mais il était si fort en horreur à la noblesse , qu'on le chassa de l'assemblée. Cet affront lui fit prendre le parti de perdre cet ordre. Il se rangea du côté du tiers état , affirma qu'il n'était pas gentilhomme , leva une petite boutique sur la place du marché à aix , & sa résolution étant prise , il fit sa cour au tiers en prenant part à tous les excès de cet ordre contre la noblesse , & parvint par ces manœuvres à devenir membre de l'assemblée.

D'après ce récit , nous pouvons facilement prédire qu'el était l'usage que MIRABEAU devait faire de l'Illumination qu'il avait reçue en Allemagne. Il paraît que ses grandes vérités & sa morale juste , avaient produit les mêmes effets sur son esprit que sur celui de WEISHAUPHT ou de BAHRDT.

En 1786, MIRABEAU de concert avec le Duc DE LAUZUN & l'Abbé DE PÉRIGORD, depuis évêque d'autun (cet homme regardé dans les assemblées nationales comme le modèle le plus Brillant de l'humanité) réforma une Loge de Phila-

lèthes, qui se tenait dans le couvent des Jacobins à Paris. C'était une de celles *des amis réunis*, qui s'était débarrassée de la mysticité insignifiante de cette secte, qui était devenue très ennuyeuse pour eux. Les *Chevaliers du soleil* & d'autres champions, encore plus zélés de la raison & du cosmopolitisme universel, trouvèrent qu'ils pouvaient employer bien plus avantageusement le tems qu'ils sacrifiaient à ces futilités. MIRABEAU avait communiqué à cette Loge une partie de cette Illumination, qui l'avait éclairé, pendant qu'il était à Berlin. En 1788 l'Abbé & lui étaient surveillans de cette Loge. Ils virent qu'ils ne possédaient pas l'art de gouverner par leurs intelligences & par la manière de correspondre, dans une aussi grande perfection que leurs frères d'Allemagne. En conséquence, ils écrivirent une lettre, qu'ils signèrent tous deux, à ces frères Allemands pour leur demander du secours & des instructions. Cette même année pendant l'assemblée des notables, les Illuminés d'Allemagne envoyèrent une DÉPUTATION, pour saisir cette occasion

sion de mettre leur plan en vigueur avec éclat & d'une manière glorieuse.

Ceci prouve bien évidemment que ce parti, très nombreux en France, avait dès le principe l'intention de bouleverser la constitution & d'élever sur ses ruines une démocratie, ou une oligarchie. C'était l'unique objet des Illuminés. Ils regardaient tous les princes comme des usurpateurs & des tyrans, & tous les ordres privilégiés comme leurs complices. Leur projet était d'établir un Gouvernement Moral, qu'ils appelaient, *Sitten-regiment* dans le quel on n'accorderait de préférence qu'aux talens qu'ils appréciaient eux mêmes ; d'abolir les loix qui protégeaient les propriétés, qui étaient le fruit d'une industrie soutenue pendant nombre d'années, & d'empêcher qu'à l'avenir on n'accumulât les biens par ce moyen. Ils voulaient établir la liberté & l'égalité universelles, & les droits imprescriptibles de l'homme (du moins c'est ce qu'ils faisaient accroire à tous ceux qui n'étaient ni *magi*, ni *regentes*.) Et ils voulaient, comme une préparation nécessaire à cet ordre de

choses, détruire toutes les idées de religion & de morale reçues, & même rompre les liens de la vie privée, en détruisant la vénération pour le mariage & en empêchant les parens de veiller à l'éducation de leurs enfans. *Voilà quelles étaient les instructions que prêchaient les Illuminés*, ET C'EST PRÉCISÉMENT LEUR PLAN QUE LA FRANCE, A MIS EN EXECUTION.

Je ne puis pas continuer cette narration sans souiller le papier du nom détesté de *d'Orléans*, avili par les crimes les plus affreux, il ne lui manquait que l'Illumination pour former un système de toutes les opinions dont son esprit corrompu était pénétré. Cet être méprisable avait été Illuminé par MIRABEAU, & s'était montré un disciple zélé de l'ordre. Il déclara, dans son serment de fidélité, „ que „ les intérêts & le but de l'ordre étoufferaient „ toutes les autres considérations dans son „ cœur, & qu'il le servirait aux dépens de „ son honneur, de sa fortune & de son „ sang.” — Il a tenu parole, car il a tout sacrifié — & il a été traité dans le véritable esprit

esprit de l'ordre. — On l'a employé comme une machine, on l'a friponné & ruiné. — Car je dois ajouter que les Français ont pris des Illuminés une maxime, inconnue dans toutes les associations de Brigands, celle de se tromper réciproquement. Ainsi que les meneurs, qui étaient seuls possesseurs des grands mystères, conduisaient les autres par des principes qu'ils regardaient comme faux, & qu'ils ne professaient que pour s'assurer de la coopération des frères inférieurs, de même MIRABEAU, SIEYES, PETHION & autres, conduisaient le Duc D'ORLEANS, en flattant son ambition, par la promesse de cette couronne qu'ils voulaient mettre en pièces, afin de pouvoir faire servir à leurs vues sa fortune immense & l'influence qu'il avait sur des milliers de flatteurs qui vivaient à ses dépens en louant tous ses vices, quoique nous le voyons agir comme un *Illuminatus* nous ne pouvons pas le croire assez dépourvu de bon sens, pour imaginer qu'il ait sacrifié sa fortune, & risqué sa vie, dans le seul dessein de se les voir enlever par

les loix, & de devenir l'égal de son palfrenier. Il espérait bien certainement d'obtenir la couronne de son parent indolent. Et MIRABEAU disait à BERGASSE que, „ lorsqu'on fit part de „ ce projet au Duc d'ORLEANS, il le reçut avec „ *toute la grace imaginable.*” Pendant les contestations entre la cour & le Parlement de Paris, il chercha à se rendre populaire par les démarches les plus indécentes & les plus basses, qui ne peuvent être expliquées que par l'ambition désordonnée, qui l'aveuglait sur les conséquences. Sa conduite à Versailles, dans les journées terribles du 5 & 6 8bre 1789, en est une preuve certaine. Les dépositions faites au châtelet, prouvent évidemment que pendant ces deux jours, on le vit partout, & que chaque fois qu'il était reconnu dans la foule, le peuple criait *vive d'Orleans, vive notre Roi d'Orleans*, &c. Il prit alors le parti de se retirer pour se montrer dans d'autres endroits, & Pendant que tout ce qui entourait la malheureuse famille royale était dans les plus mortelles inquietudes sur son sort, il s'égayait

gayait sur les sujets les plus indifferents. On le vit pour la dernière fois le 5 environ à 9 heures du soir, causant avec plusieurs hommes dont les uns étaient habillés comme des gens de la lie du peuple, & les autres étaient déguisés en femmes, du nombre des quels étaient MIRABEAU, BARNAVE, DUPORT, & d'autres députés du parti Républicain — on vit ces mêmes personnages immédiatement après, cachés dans les rangs du Régiment de Flandre, qu'ils avaient séduit ce jour là. On le vit encore le lendemain matin en conférence avec ces mêmes hommes déguisés en femmes. Et lorsqu'on trainait en triomphe à Paris le malheureux souverain, on vit encore D'ORLEANS à un balcon se cachant derrière ses enfans, pour voir passer cette procession de démons & de furies; se flattant que pendant le trajet il y aurait quelque commotion dans la quelle le Roi périrait. — Je devrais ajouter qu'on le vit aussi le matin au haut de l'escalier, montrant de la main à la populace le chemin qu'elle devait prendre pour aller aux appartemens

du Roi, pendant qu'il s'y rendait par un autre côté. En un mot il allait & venait tremblant comme l'homme le plus lâche, en attendant une explosion à la suite de la quelle il put se montrer sans risque. MIRABEAU disait de lui, „ il porte un pistolet chargé, mais „ il n'osera jamais le tirer.” Malgré sa folie, il se tira de cette mauvaise affaire, parceque la même accusation portant contre lui & contre MIRABEAU, ce dernier ne pouvait pas se sauver sans sauver aussi D'ORLEANS qu'il méprisait, quoiqu'il se servit de sa fortune — enfin D'ORLEANS n'était encore qu'à moitié illuminé & il espérait être *Roi* ou *Regent*.

Cependant il possédait d'une manière profonde les instructions de l'Illumination, & il était bien convaincu de ses vérités fondamentales. Il était assuré de la grande influence qu'ont les femmes dans la société, & il employait cette influence comme un vrai disciple de WEISHAUPT. Il fit distribuer par l'Abbe SIEYES, son grand Procureur, des ecus & des louis d'or à 300 nymphes du Palais Royal, & les envoya
au

au devant des deux Bataillons du *Regiment de Flandres* qui venaient à Versailles protéger la famille Royale, pour les Illuminer. Les Soldats d'un de ces Bataillons avertirent sur le champ leurs Officiers des tentatives qu'on faisait pour les gagner. — On leur donna 45,000 livres à St. DENIS pour leur faire quitter leurs drapeaux — quelques uns de ces pauvres gens furent d'abord éblouis par le nom d'une somme dont ils n'avaient aucune idée; mais on fit comprendre que cela ne ferait que deux louis pour chaque Soldat, & ils virent la fourberie. On leur offrit alors 90,000 livres qu'ils n'ont jamais vus. (dépositions au châtelet N^o. 317). M^{lle} THEROUANE la favorite du jour au Palais Royal, était la personne la plus active de la force armée de Paris, elle était habillée en amazone avec la plus grande élégance, & fit tourner ce jour là plusieurs jeunes têtes, qui furent depuis la proie de la Guillottine. Le Duc d'ORLEANS est convenu avant sa mort qu'il avait dépensé plus de 50.000 livres ster-

ling pour corrompre les gardes Françaises. La populace qui vint en armes de Paris à Versailles le 5 8^{bre} demandant du pain au Roi, était chargée d'argent ; & deux personnes virent D'ORLEANS portant un sac d'écus si lourd qu'il avait été obligé de le pendre à son cou avec un cordon afin d'être moins fatigué de sa pesanteur, & de pouvoir plus facilement y puiser à chaque instant. (Voyez les dépositions au châtelet N^o. 177).

Mais sa scélératesse, sa poltronnerie & son avarice l'avaient rendu si méprisable pour tous les partis, que s'il n'avait pas été totalement aveuglé par son ambition, & par la haine implacable qui l'animait contre le Roi & la reine, il aurait dû voir dès le principe qu'il serait sacrifié par la faction qu'il servait, aussi tôt qu'elle n'aurait plus besoin de son secours. Qu'elle n'avait eu recours à lui que pour faire usage de sa fortune immense, qui était de plus de trois millions sterling, & qui fut dissipée dans les trois premières années de la re-

volution, & pour tirer parti de l'autorité étendue qu'il avait sur les Francs-maçons comme grand maître de l'ordre.

Nous ne pouvons pas dans notre pays nous former une idée de l'autorité d'un grand maître national. Quand le Prince FERDINAND de BRUNSWICK, parvint par ses menées parmi les sectes d'Allemagne, à se faire nommer grand maître des *Strict observanz*, l'empereur & tous les princes de l'empire furent très alarmés, & soutinrent sous main les efforts que faisaient les Illuminés pour nuire à ce parti. Les habitans des grandes villes d'Allemagne respectaient plus le grand maître des Maçons que leurs souverains respectifs. L'autorité du Duc D'ORLEANS en France était d'autant plus grande qu'il employait sa fortune pour la soutenir. Il avait été élu grand maître de France, à force d'intrigues, environ 8 ans avant la révolution. Il commandait à toutes les Loges perfectionnées. Toute cette association était appelée *le grand orient de la France*, & était composée en 1785 de 266

Lo-

Loges : (voyez, *Freymaurerische zeitung*, *Neuwied* 1787). Ainsi il gouvernait toutes ces sociétés secrettes. Et les sentimens irreligieux & corrumptus qui s'y prêchaient, étaient bien surement ceux de son cœur. La même intrigue qui lui fit obtenir cette dignité, remplit les Loges de ses créatures, qui ne pouvaient pas employer une maniere plus agreable de lui temoigner leur dévouement qu'en s'efforçant à propager l'irréligion & l'immoralité.

Mais il fallait encore inspirer le mépris pour les premiers ordres de l'état & pour le souverain, — il n'est pas si aisé de concevoir comment ces sentimens, le dernier surtout, ont pu être tolérés & même encouragés chez une nation remarquable par son amour pour son souverain, & par l'orgueil de sa noblesse. Et cependant je suis certain que ces doctrines étaient continuellement prêchées dans les Loges des *Philalethes*, & des *amis reunis de la vérité*. Il aurait été moins étonnant de voir ces opinions répandues dans des Loges composées d'écrivains obscurs & de gens de la lie
du

du peuple, & j'en ai déjà dit assez sur ce sujet. Mais les Loges de France étaient fréquentées par des gentils hommes riches, & en faveur. Je n'assurerai cependant pas que ces derniers avaient les mêmes opinions. Je suis en conséquence bien aise de donner quelques informations que je me suis procurées pendant que cet ouvrage était à l'impression, parce qu'elles viennent à l'appui de mes assertions.

C'est un ouvrage intitulé *le voile déchiré, ou le secret de la révolution expliqué par la Franc-Maçonnerie*. Il est d'un Monsieur LE FRANC Président du Séminaire *des Eudistes* à Caen en Normandie, & la seconde édition en a été publiée à Paris en 1792. Cet auteur perit dans le massacre du mois de 7^{bre} il dit : qu'à la mort d'un de ses amis qui avait été Maçon très zélé, & maître d'une Loge respectable pendant plusieurs années, il trouva dans ses papiers une collection d'écrits maçonniques, contenant les Rituels, les Catéchismes, & les Symboles de toutes espèces, appartenants à une longue série de grades maçonniques, ain-

si

si que plusieurs discours prononcés dans différentes Loges, & des extraits de leurs procédés. La lecture de ces papiers le surprit & Pallarma considérablement, car il trouva que les doctrines & les maximes qu'ils enseignaient tendaient à détruire la religion & la tranquillité de l'état, en invitant à la sédition & à la déloyauté. Il trouva ces écrits si dangereux qu'il en envoya un extrait à l'archevêque de Paris, long tems avant la révolution, esperant que ce respectable Prélat ferait des représentations aux Ministres de sa Majesté, qui les détermineraient à faire cesser ces assemblées, ou au moins à mettre des bornes à tous les excès qui s'y commettaient. Mais ayant été frustré dans ses espérances, il crut qu'il était de son devoir d'en instruire le public (*).

Mr.

(*) Cette négligence des Ministres est inconcevable. BARRUEL dit qu'un gentilhomme, qui avait été digouté de tout ce qu'il avait vu dans les Loges, en rendit compte au Ministre, lui disant que quoiqu'ils fut vraisemblable qu'il le mètrait à la Bastille, il se voyait obli-

Mr. LE FRANC dit positivement que la Franc-Maçonnerie n'était devenue une association turbulente que par les intrigues des Agents du grand maitre, le Duc D'ORLEANS. Il était néanmoins d'avis que cette société était ennemie du Christianisme & des bonnes mœurs, & qu'elle avait été dirigée par le fameux schismatique *Fanstus Socinus*, qui ayant été effrayé de la maniere dont *Servetus* avait été traité, à Geneve, adopta cette methode de prêcher ses doctrines dans le plus grand secret. Cette opinion est mal démontrée, & est incompatible avec

obligé de l'en instruire. Le Ministre faisant une pirouette lui répondit en riant „ soyez tranquille, vous n'irez „ pas à la Bastille, & les Francs-Maçons ne troubleront „ pas l'état” il paraît cependant que le monarque trop confiant avait été informé de ces procédés dangereux, mais il n'avait pas d'idée du changement qui s'était opéré dans le cœur de ses sujets avant son retour de varennes. Il dit alors à une personne de confiance, „ comment ai je pu ne pas croire tout cela on me l'a „ vait dit il y à onze ans (1781) pour quoi ne l'ai „ je pas cru?”

avec plusieurs points de la Franc-Maçonnerie. Mais cette discussion est hors de notre sujet à présent. Mr. LE FRANC examine attentivement plusieurs des grades de Chevalerie, & montre comment on est parvenu par des changemens artificieux dans les explications successives des mêmes symboles, à faire rejeter les doctrines de la religion révélée, & à rendre le *Philosophe inconnu*, un athée décidé. — Il donne le détail de toutes les doctrines politiques qui ont été développées graduellement par les mêmes moyens dans le quel on déclare „ que le Patriotisme, & la fidélité pour „ le Prince, sont des principes retrécis, incompatibles avec la bienveillance universelle & „ les droits imprescriptibles de l'homme; la subordination civile actuelle n'est que de l'oppression, & les Princes sont *ex officio* des „ usurpateurs & des tyrans.” Il prouve avec bonnefoi que ces principes dérivent des Catechismes du *Chevalier du Soleil* & du *Philosophe inconnu*, il passe ensuite à des détails sur les intrigues du DUC D'ORLEANS, par les
quels

quels il paraît que ses vûes, & ses espérances ambitieuses, existaient depuis long tems, & que c'était lui, qui avait permis & encouragé l'introduction des doctrines séditiieuses dans les loges. Plusieurs gentilshommes en furent dégoûtés, & cessèrent de fréquenter ces loges; & l'on prit avantage de leur absence, pour les *perfectionner*, c'est à dire pour les rendre plus anarchiques, en y sémant l'esprit de révolte. Les écrivains les plus méprisables qui se réunissaient au Palais Royal, furent admis dans les loges, & ils y publièrent leurs doctrines empoisonnées. Le duc s'occupa particulièrement des Gardes Françaises, il introduisit plusieurs de ces Soldats dans les loges obscures, & même dans celles qui étaient les plus respectables; ensorte que les Officiers de ce corps, eurent souvent lieu de se plaindre de la conduite insolente de leurs Soldats, envers eux dans les loges, sous le masque de l'égalité, & de la fraternité maçonniques — cette insubordination devint générale. Cet auteur affirme que c'est par ces menées qu'on est

parvenu à corrompre les Soldats & que lorsqu'on leur entendait dire, étant de service, qu'ils ne voulaient pas tirer sur *leurs frères*, c'était de la fraternité maçonnique qu'ils voulaient parler, voyant que les personnages les plus marquans dans tous les groupes étaient des Maçons; & la corruption ne se fixa pas seulement à PARIS, elle s'étendit encore dans tous les lieux où il y avait une commune & une loge de Maçons.

Mr. LE FRANC nous fait remarquer ensuite plusieurs particularités dans la révolution, qui ont une ressemblance parfaite avec différentes pratiques de la maçonnerie. Non seulement le Duc D'ORLÉANS, le Chef des rebelles, était grand Maître de l'Ordre, mais les principaux personnages de la révolution, MIRABEAU, CONDORCET, LA ROCHEFOUCAULT, &c. étaient des Officiers distingués des grandes loges. Il dit que la division de la France en Départemens, Districts, Cereles, Cantons, &c. est absolument semblable, à une division qu'il a remarquée dans la correspondance du grand Orient,

pour

pour la quelle on employait les mêmes dénominations (*) — le Chapeau du Président de l'Assemblée Nationale n'est qu'une copie de celui *du très vénérable grand Maître*. — L'écharpe des Officiers Municipaux est la même que celle des Frères apprentifs. — Quand l'assemblée célébra la révolution dans la Cathédrale, ses membres reçurent le plus grand des honneurs de la Maçonnerie, qui est de passer sous la *voute d'acier*, formée par les épées nuës des frères rangés sur deux lignes. — Il est également digne de remarquer que l'assemblée permit aux francs-Maçons de se réunir, dans le tems où elle abolit toutes les autres associations particulières. L'obligation de se dépouiller des cordons, des croix & autres distinctions honorifiques, sous le pretexte de l'égalité fraternelle, ne fut qu'un prélude pour

(*) Je ne puis m'empêcher d'observer, qu'il paraît par la correspondance des Illuminés de Bavière, qu'ils avaient adopté la même forme de division & les mêmes dénominations.

pour préparer les esprits à l'abolition de toutes les distinctions civiles, qui eut effectivement lieu dès le commencement de la révolution. —

Et la première proposition de s'y soumettre fut faite, dit M. LE FRANC, *par un maçon zélé.* — Il observe de plus, que les sermens horribles & sanguinaires, les poignards, les têtes de morts, les os en croix & plusieurs autres des cérémonies sombres des francs-Maçons endurcissent le cœur, lui font perdre ce dégoût qu'il a naturellement pour les actions barbares, & qu'elles ont mené les Français à commettre tous ces crimes qui les font regarder avec horreur dans toute l'Europe. Il est vrai qu'il n'y a qu'un certain nombre de fanatiques qui s'en soient souillés; mais les principes d'après les quels ils se conduisaient avaient été prêchés par des hommes qui se qualifiaient du nom de Philosophes.

Je trouve encore plus de preuves de ces faits importants dans un autre livre qui vient d'être publié par un émigré (Mr. LATOCNAYE), il confirme mes assertions, que les harangues dans

les

les loges de Maçons, avaient pour but unique de répandre les doctrines les plus irréligieuses, & d'exciter à la sédition; & que tous les principes par lesquels on a embrasé l'esprit public, n'étaient que des répétitions amplifiées de tous les lieux communs de la Maçonnerie, & qu'elle seule y avait donné lieu. Il pense aussi, „ que la même chose doit nécessairement „ arriver dans tous les pays, où les individus „ de la classe inférieure sont irrités par des „ vexations continuelles; & il est impossible „ d'empêcher l'esprit mécontent d'être entraîné „ dans ce tourbillon, du moment où il entre „ dans une loge. Le conte rebattu de l'amour „ fraternel, qui dans un autre tems ne ferait „ qu'endormir celui à qui on le raconterait, „ produit sur lui l'effet contraire. Il y prête „ l'oreille avec avidité & ne peut empêcher que „ les idées les plus tristes ne s'emparent de son „ coeur.”

Mr. LATOCNAYE dit expressément „ que mal- „ gré le mépris que le public avait générale- „ ment pour le Duc d'ORLÉANS, l'autorité qu'il

„ avait, comme grand Maître des Maçons, lui
„ fournit les plus grands moyens pour faire
„ avancer la révolution, il était maître d'une
„ réunion de sociétés secrètes protégées par
„ le Gouvernement, habituées au secret & à
„ l'artifice, & déjà enflammées de l'enthousi-
„ asme qu'il voulait inspirer. Il forma dans
„ ces sociétés des comités politiques, dans les
„ quels personne n'était admis que ses agents.
„ Il remplit les loges de gardes Françaises, qu'il
„ corrompit en leur promettant de l'argent &
„ de l'avancement, & l'Abbé SIEYES & quel-
„ ques autres émissaires, leur tournaient la tête
„ par tous les sophismes, dont leurs déclama-
„ tions étaient remplies.”

Mr. LATOCNAYE dit que cette conduite était particulière aux loges du grand Orient; mais qu'il y avait plusieurs loges (très peu, si nous en jugeons par l'Almanac de Neuwied, qui n'en compte que 289 dans toute la France en 1784, dont 266 étaient du grand orient) où l'on continuait à suivre l'ancien plan, qui était de s'amuser à des cérémonies qui ne pou-

pouvaient tirer à consequence. Il est d'opinion, ainsi que Mr. LE FRANC que les rituels obscurs & sévères de la Maçonnerie, particulièrement les épreuves de confiance & de soumission, doivent endurcir le cœur & rendre l'homme propre à commettre les actions les plus atroces; il est impossible d'en douter d'après l'exemple suivant:

„ Un Candidat se présentant pour être ad-
„ mis à un des plus hauts grades, après avoir
„ entendu prononcer les menaces les plus for-
„ tes contre quiconque trahirait les secrets de
„ l'ordre, fut conduit dans un endroit où il
„ vit plusieurs corps morts, qu'on lui dit
„ avoir été punis de leur trahison. On lui
„ montra son propre frère pieds & poings liés
„ dans l'attitude d'un homme qui demande
„ grace, lui disant qu'il allait subir la puniti-
„ on que méritait le crime qu'il avait commis
„ & que c'était lui qu'on allait charger d'exé-
„ cuter cette juste vengeance, ce qui le met-
„ trait à même de prouver jusqu'à quel point
„ il était dévoué aux intérêts de l'ordre; &

„ comme on remarqua qu'il éprouvait un sen-
„ timent d'horreur à cette proposition (le pa-
„ tient implorant continuellement sa miséricor-
„ de) on lui dit qu'on lui banderait les yeux
„ afin que ce sacrifice lui fut moins pénible;
„ on l'arma d'un poignard, & mettant sa main
„ gauche sur le coeur palpitant de la victime,
„ on lui ordonna de frapper. Il obéit à l'in-
„ stant & vit, lorsqu'on lui ôta le bandeau,
„ qu'il avait immolé un mouton. Assûrément
„ de pareilles épreuves, ne sont propres qu'à
„ familiariser avec la cruauté & à former des
„ conspirateurs.”

Mr. LATOCHAYE ajoute que „ lorsqu'il fut
„ initié, un homme âgé lui demanda ce qu'il
„ pensait de tout cela?” Il répondit, „ beau-
„ coup de bruit & d'absurdités,” „ absurdi-
„ tés,” dit l'autre, „ ne jugez pas si témé-
„ rairement; jeune homme, il y a 25 ans que
„ je travaille, & plus j'ai avancé dans l'ordre
„ plus j'y ai trouvé d'interêt; mais je m'arre-
„ tais tout court, & rien ne put me deci-
„ der à solliciter le moindre avancement.”

Dans

Dans une autre conversation, la même personne me dit : „ j'imagine que ce qui mit obstacle à mon avancement fut le refus que je fis, passé environ neuf ans, de prêter l'oreille à des propositions horriblement seditieuses que quelques personnes me firent hors de la loge ; car depuis ce tems là, je remarquais que les frères qui m'étaient supérieurs en grades, me traitaient avec beaucoup plus de réserve ; & que sous le prétexte de développer mes connaissances, ils se sont appliqués à embrouiller les idées que j'avais déjà conçues en donnant une tournure toute différente à quelques uns des sujets les plus délicats, & je vis qu'ils voulaient dissiper les soupçons que je commençais à former sur leurs desseins ultérieurs.”

J'imagine que ces observations détruiront tous les doutes que le lecteur pourrait avoir de l'influence que l'association secrète des francs-Maçons, a dans la révolution de France. Et qu'il conviendra qu'il est plus que probable que l'infame Duc d'ORLÉANS avait dès le commen-

cement, conçu l'espérance de monter sur le trône. Ce n'est pas mon affaire de prouver ou de combattre cette idée, mais je pense qu'il est aussi évident, d'après plusieurs des événemens qui se sont passés dans ces jours de tumulte, que c'était son projet, qu'il est connu que les meneurs principaux avaient des vues toutes différentes, & qu'ils étaient poussés par le fatanisme de la félicité Démocratique, ou plutôt, par le desir ambitieux de devenir les moteurs de cette vaste machine, en renversant le Gouvernement, pour ériger une République dans la quelle ils espéraient d'usurper tous les pouvoirs (*). MIRABEAU avait
ap-

(*) Les dépositions au Chatelet, que j'ai déjà citées prouvent clairement, qu'il avait formé ce complot de concert avec un grand nombre de députés, avant le 5 8bre 1789, ce procès fut conduit d'une manière fort étrange; en partie par respect pour la famille Royale qui avait encore quelques partisans, & en partie par la terreur qui s'était emparée des membres de ce tribunal (il n'y avait plus de sûreté pour ceux qui n'adoptaient pas

appris en Allemagne, qu'on y avait réduit en système, les principes de l'anarchie, & desirant recevoir des instructions, dans ce qui tenait aux détails, dont il ne s'était pas mis au fait, il invita les *Illuminés* à lui envoyer une députation.

Nous devons être assurés qu'une pareille mission ne pouvait être confiée à des sujets ordinaires. L'un de ces députés était *Amélius*, le premier membre de l'ordre, après *Spartacus*, & *Philon*, son nom de famille était JOHANN. J. E. BODE, Conseiller privé DU PRINCE de HESSE-DARMSTADT à WEIMAR. (*Voyez, Fragmente der biographie des verstorbenen Freyherrn*

pas l'opinion de la populace effrénée de Paris) les Chefs d'accusation furent inscrits dans un acte qu'on n'a pas publié, & les témoins étaient requis de répondre à ces Chefs d'accusation, par *oui* ou *non*, ainsi, ce qu'on a connu de cette procédure, était ce qu'elle renfermait de moins important. J'ai la certitude que le reste est conservé avec soin & que le public en aura connaissance quelque jour.

herrn BODE in Weimar, mit zuverlässigen urkunden, 8vo Riom. 1795. Voyez aussi, *Endliche schiksal der Freymaurerey*, 1794; *Wiener Zeitschrift für* 1793). Cet homme avait joué un des plus grands rôles dans l'Illumination, il avait beaucoup de talens comme homme de lettres, sa conversation était très agréable, & il avait l'usage de la bonne compagnie. Quant à son caractère mystique il avait la plus grande expérience, il était Maçon templier, & son grade dans cet ordre était *eques a liliis convallium*. Il s'était livré à de grandes speculations sur l'origine & l'histoire de la Maçonnerie, & il était député à la convention de Willemsbad, lorsqu'il fut fait Illuminé. C'est lui qui excitait NICHOLAI, GEDIEKE, & BIESTER, à persécuter les Jésuites, & ce fut à sa sollicitation, que le premier entreprit son voyage d'Allemagne. LEUCHTSENRING dont j'ai déjà parlé, n'était que le Commissionnaire entre BODE, & ces trois auteurs. C'était précisément l'homme qu'il fallait à WEISHAUP; il avait la tête remplie

plie du fanatisme maçonnique, mettant la plus grande importance, à toutes les frivolités de la Maçonnerie, & se livrant aux recherches les plus infructueuses sur l'origine & l'histoire de cette association. Il avait cependant réuni une si grande quantité de papiers, à qui il donnait le nom d'archives de la Maçonnerie, qu'il vendit son manuscrit au Duc de SAXE-GOTHA (au service de qui passa WEISHAUPHT après avoir été chassé de la Bavière) pour la somme de 1500 Dahlers, cette petite anecdote prouve quelle importance, des personnes dont nous devrions attendre quelque chose de mieux, attachaient à ces futilités. BODE était aussi un matérialiste violent & très décidé. Outre toutes ces qualités si précieuses pour les Illuminés, il était mécontent de l'ordre des maçons templiers, parce qu'on lui avait refusé l'avancement qu'il croyait y avoir mérité. Dès qu'il apprit que le premier but des Illuminés était de gouverner toute la Maçonnerie, il conçut de nouveau l'espérance d'obtenir une des commanderies, que son enthousiasme, ou plu-

tôt son fanatisme, lui faisait entrevoir comme devant devenir un jour la propriété de l'ordre; mais quant il vit que l'objet principal était de culbuter tout d'un coup les *Strict observanz*, il se retira brusquement. Néanmoins *Philon* vit bien qu'un esprit qui avait pu être ébloui par une chimère, pouvait l'être aussi par une autre, & il le r'engagea dans l'illumination, en lui présentant le tableau magnifique, de l'univers gouverné par l'ordre, & conduit au bonheur, par l'égalité & la liberté. Nous voyons par la correspondance secrète, que *Philon* faisait part à *Spartacus* de la difficulté qu'il éprouvait pour séduire *Aurellus*. Il fut enfin gagné en août 1782, & la même correspondance nous prouve qu'il ne tarda pas à être chargé des affaires les plus importantes. Ses missions étaient en général de négocier avec les grands. Lorsque l'ordre voulait attirer dans son sein un Comte ou un Baron, c'était toujours *Aurelius* qui était l'agent qu'on employait. Il était toujours en opposition avec les Jésuites & les Rocecroix. Ce fut

fut aussi à lui que l'ordre dût l'acquisition importante de NICHOLAI. Cette négociation eut lieu par l'entremise de LEOCHTENKING, en un mot ses nombreux amis dans la Maçonnerie & la grande influence qu'y avait KNIGGE faciliterent aux Illuminés les moyens de se glisser dans toutes les loges, & de parvenir à exercer un pouvoir absolu sur cette association. Tel était le premier des députés qu'on envoya en France, le second s'appellait RUSCHU, dont le nom dans l'ordre était *Bayard*; apparemment que c'était un honnête homme, car tous les noms étaient aussi significatifs que celui de *Spartacus*. C'était un militaire, Lieutenant Colonel au service de Hesse-Darmstadt. Il était aussi Maçon templier mécontent, & son nom dans cet ordre était *eques a fontibus eremi*. Il avait été Illuminé par KNIGGE. Il avait aussi été malheureux à la cour & à la guerre, où il avait essayé en vain de jouer un grand rôle. Il était ainsi que BODE noyé de dettes. Ils étaient par conséquent bien en mesure pour faire des entreprises cosmopolitiques.

Ils

Ils arriverent à Paris à la fin de 1788, dans le tems où les Notables étaient assemblés & où tout le monde donnait des conseils. Le Magnétisme animal, qui faisait une très grande sensation alors, surtout à Paris, fut le prétexte de leur voyage. BODE dit aussi qu'il désirait d'apprendre quels étaient les changemens qu'on avait faits au système des *Chevaliers bienfaisans* ils étaient qualifiés ainsi pour écarter les soupçons qu'ils auraient fait naître s'ils avaient été connus sous le nom de templiers. Ils avaient fait quelques corrections à leur système, en prenant le nom de *Philalethes*, & ces schismes des *Philalethes* étant calmés depuis qu'ils se faisaient appeller les *amis réunis*, ils soupçonnaient les Jésuites de s'y être insinués, & comme ils avaient entendu dire que les principes des *amis réunis* étaient remplis de noblesse, ils désiraient s'assurer qu'ils étaient purgés de tout ce qui tenait à ces moines. Ces députés obtinrent, aussitôt leur arrivée à Paris, d'être admis dans

ces

tes deux sociétés (*). Ils trouvèrent qu'elles étaient l'une & l'autre dignes de l'Illumination, s'étant délivrées de toutes les idées mystiques de cabale, & de chimie qui les avaient occupées précédemment; on y employait mieux le

(*) Pour éviter toute interruption je vais donner ici les autorités qui font mention du voyage & de la mission de ces deux députés.

1. *Ein wichtiger Ausschluss über eine noch wenig bekannte Veranlassung der Französischen Revolution, in the vienna Zeitschrift* for 1793. p. 145.

2. *Endliches schicksal des Freymaurer-Ordens*, 1794. p. 19.

3. *Neueste bearbeitung des Spartacus und Philon*, München 1793. p. 151 -- 154.

4. *Historische Nachrichten über die Franz. Revolution* 1792. von Girtanner, var. loc.

5. *Revolutions Almanach für 1792 -- 4. Göttingen*, var. loc.

6. *Beytrage zur Biographie des verstorbenen Freyherrn v. Bode*, 1794.

7. *Magazin der Literatur und Kunst*, für 1792, 3, 4, &c. &c.

le tems en se livrant avec le plus grand zèle aux doctrines philosophico-politiques & cosmopolitiques. Leurs Chefs au nombre de 30 sont nommés dans le *Berliner Monatschrift* de 1785, & l'on trouve parmi eux plusieurs des principaux personnages de la révolution. Mais cela ne prouverait encore rien, car il y avait des Maçons de toutes les opinions.

Les amis réunis suivaient de près les Illuminés adoptant comme eux tout ce qui était irrél.gieux & anarchique, rejetant les cérémonies, les rituels, &c. Ils étaient déjà propres à être initiés à de plus grands mystères, & ils n'avaient plus besoin, que d'apprendre par quels moyens les Illuminés avaient répandu leurs doctrines, avec tant de succes, dans toute l'Allemagne; d'ailleurs ils n'avaient pas encore fait un système de leurs doctrines & des mesures, par les quelles on pouvait parvenir à mener graduellement les élèves, du bien au mal, car jusques alors, chaque individu publiait ses opinions, d'abondance de coeur, & les frères puisaient des encouragemens & des instruci-

ons dans leurs discours. Mais dès que le plan de *Spartacus* leur eut été communiqué, ils sentirent combien il était important dans toutes ses branches, & virent entre autres, l'utilité qu'on pouvait retirer des loges de Maçons, en y formant une pépinière de minervais, Ainsi que des rituels & des grades, au moyen des quels on pouvait préparer les jeunes gens à adopter des opinions, qui les auraient révoltés d'abord; ils virent l'utilité de la dépendance, dans la quelle se trouvent les élèves, & même les Illuminés des classes inférieures, par les écrits qu'ils ont été obligés de donner pendant le cours de leur noviciat; ils virent surtout l'arrangement provincial de l'ordre, & cette subordination à un certain nombre de supérieurs, résidans à Paris, qui devaient mettre la machine en mouvement & la conduire. Je pense (quoique je ne puisse pas l'affirmer) d'après la conduite ultérieure des révoltés Français, que même dès ce tems, il y avait plusieurs membres de ces sociétés, qui étaient prêts à adopter les propositions les plus extrê-

L 2

mes

mes des Illuminés; telles que l'abolition de la Royauté, & des ordres privilégiés, comme étant de institutions tyranniques; la destruction du clergé, du christianisme, & l'introduction de l'athéisme, où d'une chimère philosophique, qu'ils devaient appeller religion. MIRABEAU avait souvent parlé de la dernière branche des principes des Illuminés, & les conversations qui eurent lieu à Versailles le 5^{bre} pendant les redoutables momens d'inaction, dont on a des preuves certaines dans la procédure du chatelet, peuvent difficilement être regardées; comme l'expression des idées d'une foule rassemblée par hazard.

MIRABEAU était comme je l'ai déjà dit, à la tête de ce parti démocratique, & avait souvent affirmé qu'un Roi n'était bon que pour la parade, afin de donner plus de poids à l'action du Gouvernement aux yeux de la populace. — Mr. LATOCHAYE dit, que ce parti était très nombreux, & qu'immédiatement après l'invitation imprudente qu'on fit à tous ces auteurs les plus obscurs, de donner leur avis, tous

tous les membres de cette faction débitèrent leurs opinions publiquement , & qu'ils furent encouragés à faire l'éloge des avantages d'un Gouvernement Républicain vertueux par Mr. NECKER, le quel avait une prédilection extravagante, pour la Constitution de Genève sa Patrie, & qui était imbu de la philosophe cosmopolitique, la quelle était si fort à la mode alors. Les frères du Roi, & les Princes du sang présentèrent un memoire à sa Majesté, dans le quel ils disaient, que „ l'effervescen-
„ ce des opinions du public était portée à un
„ tel excès, que les principes les plus dangé-
„ reux qui avaient été puisés dans les pays
„ étrangers, étaient avoués hautement, & im-
„ primés avec impunité. — Que sa Majes-
„ té avait involontairement encouragé chaque
„ fanatique à lui dicter, & même à répandre
„ ses sentimens empoisonnés, dans les quels
„ les droits du trône étaient non seulement
„ avilis, mais même combattus — que les
„ droits des premieres classes de l'état cou-
„ raient le plus grand risque, d'être promp-

„ tement anéantis; que rien ne pourrait plus
 „ empêcher le droit sacré de la propriété d'être
 „ attaqué, & qu'on finirait, par regarder la
 „ distribution inégale des richesses, comme
 „ devant nécessiter une réforme.”

Les choses en étant à ce point à Paris, il était clair que les Députés Allemands, rempliraient leurs Mission sans difficulté, ils furent reçus à bras ouverts par les *Philalèthes*, les *Amis de la vérité* le *Contrat Social* &c. dans l'Espace de quelques semaines à la fin de 1788, & au commencement de 1789.

Avant la fin de mars, le grand Orient, c'est à dire les *Philalèthes*, les *Amis Réunis*, les *Martinistes*, &c. furent initiés aux secrets de l'Illumination. L'opération commença naturellement par la grande loge nationale de Paris, & celles qui en dépendaient immédiatement. Il paraîtrait aussi d'après plusieurs circonstances, que les loges d'Alsace & de Lorraine, furent Illuminées dans le même tems, & non pas long tems auparavant, comme je le croyais. Je sais cependant, que l'Il-

lumination avait été portée à Strasbourg, pendant que *Philon* était dans cet ordre. Il y a une chose importante à remarquer : les sectes des *Philalèthes* & des *Amis Réunis* étaient des rejettons raffinés, des *Chevaliers bienfaisans* de Lion. De tels raffinements sont toujours considérés comme une hérésie, & leurs prôneurs sont regardés avec jalousie & inimitié par ceux qui font gloire de rester attachés à l'ancienne croyance. Et plus le succès de l'hérésie est grand, plus l'animosité devient forte entre les partis. Ne pourrions nous pas expliquer par cela même, la haine que les Parisiens ont contre les Lionnais, qui fut cause des atrocités qui ont réduit la plus belle ville de France à n'être plus qu'un desert?

D'après l'avis des députés, la première opération fut de former un comité politique dans chaque loge. Ce comité correspondait avec les loges éloignées, & ce furent les membres de ce comité, qui discutaient, & qui établissaient les principes politiques, qu'on devait inculquer à tous les frères. L'auteur du *nouveau beaubeau*

zung dit expressément : „ qu'il était parfaite-
„ ment informé, qu'on avait chargé ces comi-
„ tés de faire un code de loix générales, &
„ de mettre en execution le grand plan (*le*
„ *grand oeuvre*) pour un bouleversement géné-
„ ral de religion & de gouvernement.” Les
principaux acteurs de la révolution qui eut
lieu depuis, étaient membres de ces comités.
C'était dans leur sein qu'on déposait les plans
& c'étaient ces comités qui les faisaient passer
aux comités correspondans dans tout le royaume.

Ainsi les stupides Bavarois (comme il plai-
sait aux Français de les appeller) leur enseig-
nerent l'art de bouleverser le monde. Il est
vrai que les Français furent les premiers à le
mettre en pratique. Ces comités provinrent
des Illuminés de Bavière, qui n'avaient nulle-
ment cessé de travailler, & c'est de ces co-
mités que se forma le Club des Jacobins. Il
n'est pas inutile de remarquer, que la formu-
le dont on se sert en loge, quand on veut
parler aux frères „ F. S. je demande la
„ parole; que le F. S. rapporte au V. G. M.

&

„ & qu'il annonce aux frères ainsi, *mes frères*, le frère tel demande la parole, la parole lui est accordée, ” à été exactement imitée par les Jacobins. Il n'y a certainement aucun rapport entre la Maçonnerie & le jacobinisme — mais nous voyons par là combien l'Illumination s'en rapproche.

Les grands Officiers d'une des loges de *Philalèthes* de Paris étaient *Martin, Wiltermooz* (qui avait été député par les *Chevaliers bienfaisans* à la convention de *Willemstad*), *Chappe, Minet, de la henriere, & savatier de l'ange* (*), dans celle du *com-
Savalite de Langue*

(*) Je crois que *Minet* était comédien alors ; il était fils d'un Chirurgien de Nantes ; il vola son père & prit la fuite ; s'enrolla en Hollande, déserta & se fit contrebandier ; il fut pris & fut marqué à la main avec un fer chaud. Il se fit ensuite comédien & épousa une Actrice, puis il se fit prêtre, & fut fait évêque de Nantes par *Cousard*, ce qui valut à celui-ci la décharge de 500 livres qu'il devait à *Minet*. *Mr. LATOC-
NAYE* a souvent vu *Coustard* recevoir sa bénédiction à

tracé social, le comité politique était composé de *la Fayette*, *Condorcet*, *Péthion*, *d'Orléans*, *l'Abbé Bartholis*, *d'Eguillon*, *Bailly*, *M. de la Valle*, & *Despréminil*. Cette loge avait été fondée & dirigée par un nommé *de Lentre*, un aventurier & un fripon dans toute l'étendue du terme, qu'on a vu quelquefois faisant figure, quelquefois sans un sou. Il était alors espion de la police à Paris (*) le Duc d'ORLÉANS était sur-
veill-

goureux. On ne peut pas croire que cette dignité le fit beaucoup respecter dans son pays natal — il semble que *Minet*, est le nom que les enfans donnent aux petits chats. Cet usage fut défendu à nantes & plusieurs personnes furent fustigées pour n'avoir pas obéi à cette loi.

(*) J'ai entendu dire qu'il est maintenant, ou qu'il était il y a peu de tems à Londres, vivant dans l'opulence & voyant la meilleure compagnie.

*Augur, schoenobates, medicus, magus, omnia novit
Graculus esuriens; in coelum jussus ibit,*

*Ingenium velox, audacia perdita, sermo
Promptus —*

JUVENAL.

All sciences a hungry frenchman knows, and bid him
go to hell — to hell he goes.

Traduction de JOHNSON.

veillant de la loge. L'Abbé SIEYES était frère Orateur, non pas de celle là, ni de la première, mais, je erois, de celle qui était gouvernée par l'Abbé de PERIGORD & MIRABEAU. Mais il paraît par les pièces que j'ai sous les yeux que sieyes assistait aux assemblées de ces deux loges, vraisemblablement comme frère visiteur, chargé de leur faire mettre de la conformité dans leurs mesures. Je dois observer que la conduite intérieure de quelques uns de ces personnages ne se rapporte pas en tous points avec l'idée que j'avais, que les principes des Illuminés avaient été adoptés en tout. Mais nous savons que tous les frères Bavaois n'étaient pas également Illuminés, & les plus habiles de leurs écoliers Français n'auraient fait que les copier servilement, s'ils avaient établi un *sandum sanctorum*, sans inviter tous les frères aux conférences. Observons aussi que la principale instruction qu'ils demandaient aux Allemands concernait *la manière de conduire les affaires*, d'établir leurs correspondances, de se procurer des élèves, & de les former. Un

Fran-

Français est loin d'imaginer, qu'il ait besoin d'être instruit dans tout ce qui tient aux principes, ou aux sciences, sa vanité le rend toujours prêt à faire le docteur.

C'est ainsi que les loges de France furent transformées en un assemblage de sociétés secrètes, affiliées entre elles & correspondantes avec la mère loge de Paris. qui leur envoyait les principes & les instructions. Elles étaient toutes prêtes à se lever au premier signal, pour mettre en exécution le grand oeuvre, de bouleverser l'état.

C'est par cette raison que des le commencement, le but des Français a été, de mettre le monde entier en révolution. Dans tous les autres pays, les complots & les plans révolutionnaires ne s'étaient jamais étendus au-delà, des pays où ils prenaient naissance. Mais ici, nous voyons qu'ils embrassaient l'univers. Ils l'ont continuellement déclaré par leurs manifestes, & par leur conduite. C'était justement le but des Illuminés. Cette même raison explique comment la révolution a éclaté, par
toute

toute la France en même tems. Les sociétés révolutionnaires se formèrent de bonne heure; & travaillèrent en secret, avant l'ouverture de l'assemblée Nationale, & la nation entière éprouva changemens sur changemens, comme par une commotion électrique. Ceux qui étaient véritablement initiés à ces mystères d'iniquité; étaient attentifs au moindre signal. Ainsi nous voyons les souhaits de WEISHAUPT exaucés au-delà de ses espérances. Les débats d'un Club donnant ses loix à l'assemblée solennelle de la nation, & la France entière portant le joug de la ville de Paris. Les membres de ce Club étaient tous Illuminés, ainsi qu'un grand nombre de leurs correspondants. — Chacun de ces membres travaillait dans l'état, comme les minervals l'auraient fait dans l'ordre. Et les opérations marchaient avec une régularité systématique. Le fameux Club des Jacobins était, comme nous l'avons déjà observé, une de ces loges, & comme parmi plusieurs individus assemblés, il s'en trouve toujours un qui conduit les autres, de même cette loge, soutenue par D'OR-

LÉANS

LEANS & MIRABEAU, acquit une prépondérance qui la rendit célèbre dans tout le monde, & elle devint l'oracle du parti. Les autres ne furent plus que les échos des discours qui s'y tenaient, & finirent par lui abandonner la conduite du royaume. Il faut aussi remarquer que les fondateurs du Club de Mayence étaient Illuminés, (*Relig. Begebenh.* 1793, p. 488) & correspondaient avec une loge de Strasbourg. Ces deux associations travaillèrent d'une manière puissante pendant l'année 1790. Il est dit dans un ouvrage intitulé *Memoires Posthumes de Custine*, que lorsque ce général faisait ses efforts pour pénétrer en Hollande, les Illuminés de Strasbourg, de Worms & de Spire formèrent des Clubs, l'invitèrent à diriger ses pas de leur côté, & se rendirent à Mayence où avec le secours de leurs frères, ils formèrent un parti qui livra cette place à l'armée Française.

Un petit ouvrage qui vient de paraître, intitulé *Parragraphen*, dit, que ZIMMERMAN, dont j'ai souvent parlé, fut en France pour y
pré-

prêcher la liberté. Il fut employé en ALSACE en qualité de missionnaire de la révolution, avec autant de succès, qu'il en avait eu lorsqu'il y fut prêcher l'Illumination. L'anecdote suivante sur sa manière d'opérer, est assez curieuse. Il s'était associé une femme d'un esprit infini & d'une beauté accomplie, & dont la conversation avait tant d'attraits, qu'elle lui attira plus de cent prosélytes dans la seule ville de Spire, quelques personnes du rang le plus distingué n'avaient pu résister aux charmes de cette dame, & lors qu'elle les avertissait de certaines conséquences qui pouvaient porter atteinte à leur réputation, ils étaient bien aise de trouver son ami Mr. ZIMMERMAN, avec qui ils pouvaient entrer en accommodement & qui, ou passait pour son mari, ou prit la chose pour son compte; il gagna environ 1500 Louis de cette manière. Lorsqu'il revint pour prêcher la révolution, il montait toujours en chaire, un sabre à la main criant „ Français : „ voici votre dieu, lui seul peut vous sauver.” L'auteur ajoute que lorsque Custine en-

en-

entra en Allemagne ; il eut une conférence avec ZIMMERMAN qui s'engagea à lui livrer Mayence. Pour y parvenir il offrait de mettre le feu à plusieurs quartiers de la ville, & promettait toute assistance possible. CUSTINE refusa cette offre — ZIMMERMAN l'accusa de trahison devant le tribunal révolutionnaire. — La réponse que fit ce général est remarquable. „ à PEINE dit il „ j'étais entré en Allemagne, „ que cet homme, & tous les foux de son „ pays m'assiègèrent, m'offrant de me livrer „ toutes leurs villes & leurs villages — quelles „ raisons aurais je eu de faire quelque chose „ à Manheim puis que le Prince était neutre? ” ZIMMERMAN trouvait son compte au gouvernement sanguinaire de ROBERTSPIERRE ; mais sa carrière finit aussi tôt que les atrocités de ce monstre. Il fut arrêté, puis remis en liberté, on le mit encore en prison peu après, & depuis ce tems, je ne sais pas ce qu'il est devenu. On trouve les mêmes faits dans un second ouvrage, intitulé le *Cri de la Faison* & dans les *masques arrachés*. Ob-
ser-

servéz encore que ce n'est pas seulement les Clubs qui sont accusés de cette trahison mais aussi les Illuminés. *De la metherie* dit, pareillement dans sa préface du *Journal de Phisique* pour 1790, que „ la cause, & les „ armes de la France furent puissamment „ secondées en Allemagne, par une secte de „ Philosophes appelés Illuminés.” Dans la préface du *Journal* de 1792, il dit que „ l'assemblée reçut des lettres & des députations de „ plusieurs sociétés correspondantes d'Angle- „ terre, qui la félicitaient sur le triomphe de „ la raison & de l'humanité, & qui lui „ promettaient leur assistance.” Il lut quelques uns de ces Manifestes & dit, que, „ l'un „ d'entre eux recommandait fortement l'éducation politique des enfans, qu'on devait enlever à leurs parents, & qui devaient être „ élevés pour la patrie.” Un autre faisait des lamentations sur l'influence malheureuse des propriétés, disant que „ les efforts de l'assemblée seraient infructueux, tant que les loix „ accordaient protection aux richesses excès-

„ sives. Il est bien préférable de protéger les
„ vertus & les talens, la richesse n'ayant que
„ trop de moyens de se soutenir elle même,
„ par l'influence dont elle jouit dans tous les
„ états corrompus. Les loix doivent empêcher
„ qu'elles ne s'accumulent trop dans les fa-
„ milles” — en un mot, ces Conseils étaient
absolument tirés des doctrines que l'Abbé co-
SANDEY déclare avoir entendu prêcher chez
les Illuminés, & dont il fut si effrayé, ainsi
que ses collègues qu'ils prirent le parti de
quitter cet Ordre. ANACHARSIS CLOOTS, né dans
la Westphalie Prussienne, vint à Paris exprès,
pour travailler au *grand œuvre*, & parvint
en intriguant, selon le système de l'ordre,
à se faire nommer Représentant de la Nation.
Il paraît qu'il était un des apôtres les plus fa-
natiques du cosmopolitisme, & tel que WEI-
HAUPT l'aurait trouvé propre à être employé
dans les opérations les plus difficiles. Il s'aban-
donna tout d'un coup aux plus grandes extra-
vagances, & ne parla plus d'autre langue que
le jargon de l'Illumination. Citoyen du mon-
de —

de — liberté & égalité — les droits imprescriptibles de l'homme — la morale, la chère morale — les Rois & les Prêtres des êtres inutiles, n'étant que des despotes & des corrupteurs &c. &c. Il déclara qu'il était athée, & travailla à faire reconnaître l'athéisme par les loix. Il était à la tête de la procession bouffonne, absolument dans le genre du rituel puéril de *Philon*, qui sous le déguisement & les costumes des différentes nations dont ils se disaient députés, vinrent complimenter la nation, sur la victoire qu'elle avait remportée contre les Rois & les Prêtres. Il est aussi très important de remarquer que LEUCHTSEN-RING, que nous avons vu si zélé pour l'illumination, après avoir été Protestant zélé, instituteur de Princes, *Hofrath* & *Hofmeister*, était devenu commis dans un des Bureaux de l'Assemblée Nationale.

Je puis ajouter pour finir le tableau, que de toutes les assemblées législatives dont j'ai eu connaissance, celle de France est la seule où l'on ait ouvertement proposé, d'employer l'as-

sassinat, & de former un corps de Pariotes, destinés à exerceer cette profession, par le Poignard, le Pistolet, ou le Poison. — Et quoique ce projet n'ait pas été exécuté, on peut considérer qu'il était selon les sentimens de l'assemblée, car il fut seulement renvoyé jusqu'à ce que l'on eut examiné, s'il ne serait pas imprudent de mettre ces moyens en usage, dans la crainte de voir user de représailles à leur egard, L'Abbé DU BOIS s'était chargé d'empoisonner le Comte D'ARTOIS, mais il fut volé & empoisonné lui même par ses complices. — Il y a de fortes raisons pour croire que l'empereur a subi le même sort, — que MIRABEAU fut traité de même par son élève D'ORLÉANS; — il en fut de même de Mme DE FAVRAS & de son fils. — C'était imiter les Illuminés avec tout le soin possible.

Après tous ces détails, pourrait on douter que l'Ordre des Illuminés n'ait eu la plus grande influence dans la révolution de France, & n'ait beaucoup contribué à accélérer ses progrès? Il est impossible de nier, que l'insolen-

ce, & la tyrannie de la cour & des nobles, la misère & l'esclavage du peuple, ne fussent des motifs suffisants pour amener un changement de Gouvernement & de principes ; mais on ne peut expliquer par aucune autre cause, la rapidité avec laquelle une opinion était proclamée dans tout le royaume, la promptitude avec laquelle elle était remplacée par une opinion nouvelle, les changemens annoncés par tout en même tems, la conformité des principes, & l'uniformité du langage même dans les choses les plus indifférentes on peut bien dire que „ *les beaux esprits* se rencontrent, que „ les principes des Français sont les mêmes que „ ceux des Illuminés, & qu'ils ont tenu la conduite que les Illuminés auraient voulu suivre, mais que c'est là tout ; — que les Illuminés n'existaient plus &c.” nous en avons déjà dit assez sur ce dernier point. — Les faits sont tels qu'ils ont été rapportés. Les Illuminés formaient toujours *un ordre* & même continuaient à s'assembler, quoique moins souvent, & avec moins de publicité qu'au pa-

ravant , quoique leur aréopage ne fut plus à Munich. Mais voyons ce que les Français eux mêmes pensaient sur ce sujet.

En 1789 ou au commencement de 1790 LA GRANDE LOGE NATIONALE *des Franc - Maçons* (c'est le titre qu'elle prenait) à Paris, adressa un manifeste à toutes les loges de toutes les villes respectables de l'Europe, les exhortant à unir leurs efforts pour les progrès de la révolution Française, à lui former des amis & des défenseurs, & à saisir toutes les occasions de repandre dans tous les pays l'esprit de révolution. Cet article est d'une grande importance & mérite une attention sérieuse ; je l'ai trouvé dans un ouvrage intitulé, *Höchst wichtige erinnerungen zur rechten zeit, über einige der allerernsthaftesten angelegenheiten dieses zeitalters*, von L. A. HOFMAN, Vienna 1795 (*).

L'au-

(*) Memoires , qui seront un jour très importants, sur un des événemens les plus sérieux de ce siècle, par L. A. HOFFMAN, Vienne 1795.

L'auteur de cet ouvrage dit, „ qu'il est sûr
„ de tout ce qu'il avance dans ces mémoires,
„ & qu'il est prêt à en donner des preuves
„ convaincantes, à toutes les personnes respec-
„ tables qui voudront s'adresser à lui person-
„ nellement. Qu'il a déjà donné à l'empereur &
„ à plusieurs Princes des documens d'après les
„ quels on est parvenu à rendre inutiles les ef-
„ fets de ce manifestes. Qu'il ne se ferait au-
„ cun scrupule de faire connaître toutes ces
„ preuves au public, s'il pouvait le faire sans
„ nommer des personnes de mérite, qui se
„ sont laissé séduire, & qui se repentent sin-
„ cèrement de leurs erreurs." Étant Catho-
lique, il est très sévère à l'égard des Protes-
tans, (& il faut convenir qu'il en donne de
bonnes raisons); & par cela même, il s'est at-
tiré beaucoup d'ennemis. Il s'est néanmoins
défendu, contre toutes les accusations qui
attaquaient sa réputation, & sa véracité, de
manière à convaincre tous les lecteurs impar-
tiaux, & à confondre les Calomniateurs.

HOFFMAN dit, „ qu'il a vu plusieurs de ces

„ manifestes; qu'ils n'étaient pas tous dans le
„ même stile, attendu qu'il y en avait qui
„ étaient adressés à des amis, dont ils étaient
„ déjà sûrs." Un des articles les plus importants
de ces piécs était, *une exhortation pressante
de d'établir par tout des écoles d'éducation
politique, & des écoles pour l'instruction
des enfans du peuple, sous la direc-
tion de maîtres dans les bons principes,
avec des offres de secours pécuniaires à cette
fin, pour l'encouragement des écrivains,
dans le sens de la révolution, & pour
indemniser les libraires patriotes, qui
éprouvaient des pertes par les sacrifices
qu'ils auraient été obligés de faire pour
empêcher la publication des ouvrages qui
ont un but opposé.* Nous savons très bien
que la fortune immense du Duc d'ORLÉANS
fut distribuée à la canaille du Palais Royal.
Pouvons nous douter qu'il ait eu un autre mo-
tif? nos doutes doivent, au reste, se dissiper,
quand nous voyons, que peu après, il fut dit
publiquement dans l'assemblée, „ que c'était le
moyen.

„moyen le plus efficace de parvenir à leur
„but, qui était de mettre l'Europe en flam-
„mes, mais il en coûtera beaucoup” dit l'Ora-
teur, „& il a déjà été dépensé des sommes
„considérables dont on ne peut divulguer la
„source, parceque c'est un secret.” L'as-
semblée a donné elle même ce cri de guer-
res de l'Illumination, „*paix aux chaumières*
„*guerre aux Palais.*” — Il est fait men-
tion d'un *pouvoir révolutionnaire*, qui fait
disparaître toutes les idées retrécies, & tous
les liens moraux. Lequinio mit au jour le
livre le plus infame que la presse ait jamais pro-
duit, *les préjugés vaincus*, contenant tous les
principes des Illuminés, & toutes leurs expres-
sions.

HOFFMAN dit, que la propagande Française
à beaucoup d'amis, & d'émissaires à Vienne,
qu'il pourrait nommer. MIRABEAU, entre au-
tres, avait plusieurs liaisons à Vienne, & cet
auteur a la preuve qu'il entretenait avec ses
amis dans cette ville, une correspondance, par
le moyen de chiffres. Les progrès de l'Illu-

mination ont été fort grands dans les états autrichiens. Un homme d'état lui a donné des détails sur les opérations des Illuminés qui *font dresser les cheveux*. „ Je ne m'étonne „ plus, ” dit il „ qu'on ait défendu la *neueste* „ *bearbeitung des Spartacus und Philo.* „ Oh ! puissants *Illuminés*, qui peut resister „ à vos insinuations remplies d'adresse & de „ perfidie ! ” Vos chefs disent : „ ce livre est „ dangereux, parcequ'il formera les méchants „ à la rébellion, & il ne doit jamais être en- „ tre les mains du petit peuple. Ils ont eu „ l'impudence de dire la même chose à des „ Princes, qui n'ont pas apperçu la raison la „ plus forte pour supprimer ce livre. Les „ meneurs des *Illuminés* craignent, avec rai- „ son, que les gens inférieurs de leur asso- „ ciation, ne se vengent d'avoir été si basse- „ ment joués. Étant tenus dans la plus pro- „ fonde ignorance de leurs véritables projets, „ & les voyant se servir de la bonté de leur „ coeur, pour les entraîner dans le précipice. „ Ils ont aussi la plus grande frayeur de voir
les

„ les Maçons , éclairés par ce livre , tirer
„ vengeance de la lacheté avec la quelle ils
„ les ont trompés , c'est en vain qu'ils parlent
„ du danger qu'il peut y avoir à laisser ce li-
„ vre , qui instruit à la révolte , entre les
„ mains du peuple ; leur but est trop appa-
„ rent , & même dans les environs de Regens-
„ burg , où les Illuminés ont le plus de for-
„ ces , chacun disait hautement , que l'Illu-
„ mination , que ce livre enseignait , était la
„ trahison la plus criminelle & le plus grand
„ attentat qui ait jamais été commis contre la
„ religion & le gouvernement civil.” HOFF-
MAN dit encore : „ je connaissais aussi bien
„ l'esprit des Illuminés en 1790, qu'à présent,
„ mais je n'avais pas des documens aussi sûrs
„ de leurs actes constitutionnels , que ceux
„ que m'a fourni la *neueste bearbeitung des*
„ *Spartacus und Philo*. Mes liaisons dans
„ la Maçonnerie étaient très étendues , & mon
„ ouvrage intitulé *Dixhuit Paragraphes*
„ *concernant la Maçonnerie*, m'avait procu-
„ ré la connaissance de beaucoup de Franc-
„ Ma-

„ Maçons & d'Illuminés, gens remplis de mé-
„ rite, de droiture, & de connaissances, qui
„ ont découvert la fourberie de l'ordre & qui
„ se repentent d'avoir été séduits par sa con-
„ duite astucieuse. Nous fîmes tous serment
„ de mettre opposition aux opérations de cet
„ ordre, & tous mes amis me jugèrent le plus
„ propre à servir notre cause. Pour soutenir
„ mon zèle, ils me remirent des papiers qui
„ me firent frémir, & qui augmentèrent en-
„ core l'horreur que j'avais pour cette secte.
„ Ils me donnèrent aussi des listes des mem-
„ bres, parmi les quels je vis à regret, des
„ noms de personnes que je respectais, les af-
„ faires en étaient à ce point en 1790, quand
„ la révolution Française commença à prendre
„ une tournure sérieuse, les gens instruits vi-
„ rent, que le système que les Jacobins sui-
„ vaient ouvertement, était le système caché
„ des Illuminés. Et nous savions que ce sys-
„ tème découvert en France, visait à corrom-
„ pre le monde entier. La propagande tra-
„ vaille dans les quatre parties du monde, &
„ l'on

„ l'on trouve de leurs émissaires dans toutes
„ les villes considérables.

Il raconte ensuite, qu'ayant cherché à le
corrompre à Vienne, mais n'ayant pas pu
réussir, ils l'ont dénigré, dans tous les jour-
naux. „ Je sais (dit il) qu'il y a en Allemag-
„ ne un second MIRABEAU, nommé MAUVILLON,
„ qui a proposé un plan de révolution, très
„ Analogue à l'état présent de l'Allemagne.
„ Il le fit circuler parmi plusieurs loges de
„ Franc-Maçons, parmi celles des Illuminés,
„ qui se trouvaient encore en Allemagne, &
„ elle passa par les mains de tous les émissai-
„ res de la propagande, qui étaient sur les
„ Frontières de l'empire, (*vorposten*), dans le
„ dessein de soulever le peuple.” NB. en 1791
MAUVILLON qui se trouvait soutenu & encour-
ragé par le succès des François, qui péné-
traient partout, & qui répandaient en même
tems l'esprit de révolte, se montra ouverte-
ment, & dans le journal de Brunswick de
Mars 1792. „ Il manifesta combien il est sa-
„ tisfait des progrès de la révolution François-
„ se,

„ se, souhaite ardemment que les Français réussissent dans toutes leurs entreprises, & exprime son desir de voir une pareille révolution s'opérer en Allemagne.”

Dans le Journal politique de Hambourg, pour les mois d'Aout, Septembre, & Octobre 1790, on trouve des preuves authentiques, des machinations conduites dans les loges Allemandes par les émissaires des *Loges Maçonniques* de Paris. Voyez page 836, 963, 1087, &c. Il paraît qu'un Club sous le nom de *Propaganda*, & sous la forme d'une Loge de Maçons, s'assemble une fois par semaine; ce Club est composé de personnes de différentes nations, & se trouve sous la direction du Grand Maître le Duc d'ORLÉANS. *De lui-même* en est un des surveillants. Ils ont divisé l'Europe en Colonies, aux quelles ils donnent les noms révolutionnaires, de *Pique*, *Lanterne*, *Bonnet* &c. Ils ont des Ministres dans ces Colonies; (il y en a une en Saxe, représentée par une figure qui la rend assez reconnaissable) on trouva une presse secrète à Saxe Gotha. avec des

caractères Allemands , qui imprimait un ouvrage séditieux , intitulé , *Le Journal de l'Humanité*. Ses feuilles furent repandues de nuit , & trouvées le matin dans toutes les ruës , & les grands chemins. La maison appartenait à DUPORT *Illuminatus* , pauvre maitre d'Ecole , qui était associé avec MEYER , Rédacteur de la Gazette à Strasbourg , *Illuminatus* ainsi que lui ; cet homme avait été pendant quelque tems Recteur de l'Academie de SALZMAN , qui était aussi *Illuminé* , mais leurs mauvais procédés firent , qu'il les abandonna bientôt. (correspondance privée).

„ J'ai des preuves certaines , (continue le
„ Professeur HOFFMAN) qu'en 1791 , pendant
„ la disette momentanée , il y eut à Vienne ,
„ quantité de leurs Emissaires , qui cherchaient
„ à corrompre les pauvres , leur disant , que
„ la cour avait de cette maniere , occasionné
„ une Famine à Paris en 1789. J'en découvris
„ quelques uns , & les denonçai dans *mes re-*
„ *marques patriotiques sur la disette pre-*
„ *sen-*

*„ sente. J'eus la satisfaction de voir que mes
„ efforts eurent l'effet désiré.”*

Tous ces faits démontrent que les Anarchistes de la France, étaient liés avec les Illuminés de l'Allemagne, & qu'ils se reposaient sur eux. Ils connaissaient aussi à quelles loges ils pouvaient s'adresser avec le plus de sûreté. Mais est-il nécessaire de plus fortes preuves? le zèle des Illuminés ne nous est-il pas assez connu? la révolution ne les a-t-elle point servi au de-là de leurs espérances, en les faisant parvenir à leur but? douterions nous encore après cela qu'ils voulussent de toutes leurs forces coopérer à l'ouvrage? & enfin n'avons nous point vu, par les listes trouvées dans la correspondance secrète de l'ordre, qu'ils avaient déjà eu des loges en France, & qu'en 1790, & 1791, plusieurs loges en Allemagne, comme à Mayence, Worms, Spire, Francfort, travaillaient avec le plus grand succès. En suisse, ils n'étaient pas moins actifs. Ils avaient des loges à Genève & à Berne. Dans
ce

ce dernier endroit, on trouva dans les papiers de deux Jacobins, condamnés à plusieurs années de prison, leur patentes d'Illuminé, plusieurs auteurs, comme GIRTANNER, & celui qui écrit à Göttingen l'Almanac de la Révolution, attribue le sort qu'eut Genève, aux opérations des Illuminés, qui y résidaient.

Je conclus cet article, en donnant quelques extraits des opérations de l'Assemblée Nationale & de la Convention, qui montrent clairement qu'ils suivaient exactement les principes des Illuminés.

Pendant les débats qui eurent lieu lors de la proposition faite, de considérer le Duché de Savoie comme le 84^{ème} Département, DANTON dit,

„ Quand nous procurons la liberté à une
 „ Nation sur nos frontieres, nous devons leur
 „ dire: il ne vous faut plus de Roi. Car si
 „ nous sommes entourés de tyrans, notre propre
 „ liberté est en danger. Lorsque la Na-
 „ tion Française nous a nommé ses Represen-
 „ tans, elle a voulu créer un grand Commi-
 „ té pour l'insurrection générale des peuples.”

On décréta le 19 de Novembre 1792 : „ que
„ la Convention , au nom de la Nation Fran-
„ çaise, offre ses secours, & la fraternité, à
„ tous les peuples qui voudraient recouvrer
„ leur liberté.”

Le 21 de Novembre, le President de la Con-
vention dit aux prétendus députés du Duché
de Savoie : „ Représentans d'un peuple libre,
„ quel jour heureux pour l'humanité ! quand
„ on prononça cette sentence , *la dignité*
„ *Royale est abolie* — plusieurs nations dis-
„ teront de ce jour leur existence politique. —
„ Depuis le commencement des établissemens
„ civils, les Rois se sont toujours opposés au
„ bonheur des peuples ; mais à présent, ce
„ sont eux qui détruiront les Rois. — La rai-
„ son, quand elle nous eclaire, nous fait trou-
„ ver des verités éternelles. — Elle seule nous
„ donne le courage de condamner les Despo-
„ tes jadis l'épouvante des nations.”

C'est dans le rapport d'un Comité diplomati-
que , qu'on découvre leurs vrais principes.
C'était une commission établie, pour délibérer

sur

sur la conduite que la France devait tenir avec les autres nations. C'est sur ce rapport que fut fondé le Decret du 15 Decembre 1793. le rapporteur l'adresse à la Convention de la maniere suivante :

„ Les Commités de Finance & de Guerre
 „ demandent à quel dessein faisons nous la
 „ Guerre? sans doute, c'est pour ABOLIR TOUS
 „ LES PRIVILÈGES, GUERRE AUX PALAIS, & PAIX
 „ AUX CHAUMIERES, voilà les principes, sur les
 „ quels sont fondés nos *déclarations de*
 „ *Guerre*. Nous considérons toute *tyrannie*,
 „ tous privilèges, comme nos ennemis, & nous
 „ les traitons comme tels, dans tous les pays
 „ dont nous nous rendons les maitres. Mais
 „ ce ne sont pas seulement les Rois que nous
 „ avons à combattre. — Si ceux là étaient nos
 „ seuls ennemis, en abattant une douzaine de
 „ têtes, nous aurions la paix ; mais ce sont
 „ leurs complices, & tout les ordres privilé-
 „ giés, qui oppriment les peuples depuis des
 „ siècles, qu'il faut extirper de la terre.
 „ Nous devons établir un pouvoir révolu-

„ tionnaire , dans tous les pays dont nous
„ prendrons possession , — (grands applaudis-
„ sements de l'Assemblée) — n'employons au-
„ cuns artifices , ne nous couvrons pas même
„ du manteau de l'humanité , mais munissons
„ nous des armes brillantes de la raison , &
„ rendons nous la nation propice , ne craig-
„ nons point de dévoiler nos principes — ils
„ sont déjà connus des Despotes. Commen-
„ çons par sonner le tocsin , excitons le peuple
„ à l'insurrection , & à la révolte — faisons leur
„ voir leurs tyrans , & leurs castes privilégiées
„ bannis — sans quoi , accoutumés à leurs
„ chaînes , ils n'auront point le courage de
„ s'en affranchir. Il ne suffit pas d'exciter le
„ peuple au soulèvement par des phrases , il
„ faut encore les soutenir.

„ Étant nous mêmes l'administration révolu-
„ tionnaire , nous bouleverserons tout ce qui
„ est contre le droit des peuples — nous éten-
„ drons nos principes , si en effet nous détrui-
„ sons toute tyrannie ; & nos généraux après
„ avoir chassé les tyrans , & leurs satellites ,
doi-

„ doivent annoncer aux nations, d'une manière
„ solennelle, qu'ils leur ont procuré le bon-
„ heur. Supprimant aussitôt tous les titres,
„ droits féodaux, & toutes espèces de servitude.

„ Mais si nos opérations se bornaient à cela,
„ rien ne serait achevé & l'aristocratie domine-
„ rait toujours — ainsi nous devons supprimer
„ toute l'autorité confiée aux classes supérieu-
„ res — l'autorité révolutionnaire une fois éta-
„ blie, tout ce qui tient à l'ancien régime
„ doit être aboli. — Il faut introduire un
„ système populaire — chaque emploi doit être
„ desservi par de nouveaux fonctionnaires, &
„ les *sans Culottes* doivent avoir la plus gran-
„ de part dans l'administration,

„ Enfin, pour travailler efficacement, expli-
„ quons le véritable sens de nos principes à
„ cette classe de Citoyens du parti modéré. —
„ Nous devons leur dire: vous êtes dévoués à
„ cette horde privilégiée, & nous ne saurions
„ souffrir de pareils tyrans — ils sont nos en-
„ nemis & nous devons les traiter comme tels,
„ car ils ne sont ni pour l'égalité, ni pour

„ la liberté. — Montrez vous donc disposés
 „ à recevoir une Constitution libre , non seu-
 „ lement la Convention vous assistera , mais
 „ elle vous donnera encore des secours perma-
 „ nents ; nous vous défendrons , contre la ven-
 „ geance de vos tyrans , contre leurs attaques ,
 „ & contre leur rentrée. — Chassez , tous les
 „ Nobles — abolissez toute corporation ecclé-
 „ siastique , & Militaire , elles sont incompati-
 „ bles avec l'égalité. — Montrez que vous
 „ êtes des Citoyens tous égaux en rang , —
 „ que vous pouvez aspirer au même droit de
 „ juger , de défendre , & de servir votre pays.
 „ Les agens de la République vous instruiront ,
 „ & vous aideront à former une Constitution ,
 „ à établir la fraternité , & à perpétuer vo-
 „ tre bonheur.”

Ce Rapport fut beaucoup applaudi , & l'on prononça un Décret conformément à ces principes. Le Rapport & le Décret , furent traduits dans toutes les langues , on en donna des copies aux généraux , avec l'ordre de les répandre dans tous les pays qu'ils envahiraient.

En

En conséquence de ces Décrets, leurs Armées trouvèrent assez de mécontents, ou assez de scélérats, pour planter l'arbre de la liberté, dans leur propre pays, & les Français regardèrent le vœu de ce petit nombre de personnes, comme une justification, de la part qu'ils prenaient à leurs affaires. Quelquefois, ils faisaient cette cérémonie eux même, & d'autres fois, on forçait la nation, la bayonnette au bout du fusil, à une cérémonie qu'ils étaient bien loin de célébrer de gaité de coeur; après quoi on les pillait, pour compenser, disaient ils, les peines, qu'ils donnaient aux François — & voila ce qu'ils appellent liberté! — cela n'a pas besoin de commentaire.

C'est ainsi que j'ai taché de prouver, que la situation affligeante de l'Europe, & la fermentation générale de l'esprit public chez toutes les nations, n'ont pas seulement été les effets naturels, de l'oppression, & de la corruption des mœurs, quoiqu'elles y aient beaucoup contribué. Cependant cette fièvre politique a été augmentée, par des hommes, qui sous le

nom de Médecins politiques, donnaient des poisons subtils à leurs malades, dont l'esprit affaibli était facile à tromper; & quoique ce plan n'ait pas été commencé & achevé par les mêmes personnes, il a cependant été l'ouvrage de tous les Illuminés réunis de l'Allemagne.

Je prendrai la liberté de faire quelques remarques, qui nous mettront à même de tirer quelques avantages, de tous ces divers éclaircissements.

Reflexions Générales.

I. En premier lieu, je prie le Lecteur d'observer, que toutes les attaques faites contre le repos public, ont été précédées d'attaques contre la morale & la religion. Les conspirateurs savaient bien, que tant que celles-ci existaient, ils n'auraient aucune espérance de succès; & leur menées prouvent, qu'ils considéraient la morale & la religion, comme inséparablement liées. Voici une excellente leçon —

Fas

Fas est et ab hoste doceri. — Ils tachent de détruire nos sentimens religieux, en corrompant nos mœurs. — Ils tachent d'enflammer nos passions, afin de nous faire franchir les bornes que nous prescrit la religion. Ils ont soin, pour y parvenir, de nous faire entrevoir ces liens, de manière, que nous n'en puissions pas découvrir l'origine réelle.

On nous fait accroire, qu'ils ont été inventés par les prêtres & les despotes, afin de mieux nous dominer. Ils ont soin d'appuyer ces assertions par des faits, qui à notre grande honte, ne se trouvent qu'en trop grand nombre. Maîtres des passions, ils n'ont point de peine à prouver au voluptueux, ou au mécontent, que la tyrannie exercée ou méditée, est la seule origine, des contraintes religieuses. Contents de ces arguments, nous n'en cherchons point d'autres. Si nous eussions réfléchi, nous serions revenus à ces sentimens de morale, dont nous voudrions secouer le joug; & ils nous feraient voir, que la véritable religion, ne nous impose d'autre contrainte, ni d'autres devoirs,

que ceux d'ont un coeur innocent & pur, ne voudrait point être affranchi. Nous verrons alors, que les fondemens de la religion s'accordent avec la dignité de notre existence. Et que plus nous contemplons notre destinée future, plus elle nous paraît brillante, plus elle nous paraît possible à obtenir & plus nous devenons capables de l'apprécier. Notre esprit étant parvenu à cet état heureux & tranquille, (état où tous ceux qui font des recherches sérieuses peuvent parvenir) nous ne trouverons point de punitions assez fortes, pour ces âmes ingrates, & rampantes, qui abandonnent ces nobles esperances, pour un bonheur terrestre momentanée & frivole. Si le coeur humain est porté à la vertu, ce n'est point par la crainte des chatimens, & s'il n'y est point excité par ses hautes expérances, il est retenu dans le sentier de la vertu, par une espèce de respect humain.

Mais tout ceci n'est considéré que faiblement, ou est entierement perdu de vuë dans le système de l'Illumination. Leur attention
ne



ne se fixe que sur les Despotes. C'est là leur épouvantail , & tout se rapporte à l'oppression présente ou future. C'est aussi sous ce point de vuë qu'ils représentent la religion, la considérant comme une invention des Prêtres, afin d'inspirer la terreur. — Mais il est difficile de faire taire la nature — aussi ils augmentent les doutes & les soupçons, qui ne peuvent manquer de se présenter en foule, dans le cours de ces discussions — comme il naît des difficultés dans toute discussion scientifique, cette matière doit en fournir en grand nombre. Car dans ces recherches nous revenons à la cause première, & aux premiers principes des connaissances humaines. Le géomètre ne s'étonne point des erreurs qu'il trouve dans sa science, la plus simple de toutes — le mécanicien ou le Chimiste n'abandonne point ses études par les difficultés qu'il rencontre souvent dans l'explication de quelque phénomène — & il ne taxe point de folie, ni de friponnerie, ceux qui expliqueraient ce phénomène d'une autre manière que lui. —

Ils

Ils s'accordent tous sur le même point — ils se trouvent doués de facultés qui les rendent capables de combiner , & de faire des découvertes; & ils trouvent que l'opération de ces facultés n'a aucun rapport avec les choses qu'ils observent par leur moyen — *ils éprouvent des jouissances dans la possession de ces facultés.* — Mais ceci paraît être un malheur pour nos Illuminés, j'en ai été frappé depuis long tems. Si par des méditations assiduës j'étais parvenu à résoudre un problème abandonné par d'autres, je n'aurais aucune obligation à la personne, qui voudrait me convaincre que je ne dois le succès de mes recherches qu'à l'état de ma santé, qui étant fort robuste a préservé mon cerveau d'attaques, auxquelles d'autres sont sujets: telle est cependant la conduite des Illuminés. — Ils ne manquent pas d'amour propre , & cependant ils cherchent à détruire tout ce qui pourrait l'ex-cuser. Ils se réjouissent de toutes les découvertes, qui rapprochent l'homme de la brute, & désireraient d'y pouvoir trouver, s'il était possible.

sible, une ressemblance complete. Il est vrai que le coeur sauvage, du pauvre Indien de Mri POPE ne se révolte point de l'idée que son chien ira avec lui en Paradis; au contraire, il espère :

„ Que dans le ciel où regne l'Egalité

„ Son chien fidèle fera sa Société.”

Ceci n'est point une opinion depravée, mais un sentiment modeste. Mais nos sublimes Philosophes, qui, ainsi que la *Beatrix* de la Comedie, ne pourraient souffrir l'idée d'obeir à un bloc de marbre, quand il représenterait un Prince, ont bien d'autres idées sur ce sujet. Tous ne s'accordent point encore. Mr. DE LA MÉTHÉRIE espère, qu'avant l'an treize de la République Illuminée de France, il sera en état d'expliquer à ses concitoyens, dans son *Journal de Physique*, quelle est la forme de Cristallisation, que les Hommes appellent Dieu. — Le Docteur PRIESTLEY, fait aussi dériver toutes les intelligences, d'ondulations élastiques, & semble vouloir faire croire, qu'il a puisé tou-

tes ses grandes découvertes, dans les miasmes inflammables qui s'élèvent des marais. Et tandis que le pauvre Indien de POPE espère que son chien ira au ciel avec lui, ces Illuminés espèrent de mourir comme des chiens, en détruisant l'ame, en même tems que le corps.

L'Illumination ne nous offre t'elle donc point des reflexions bien tristes, & ne devons nous point frémir, & nous éloigner du précipice, plutôt que de vouloir nous soustraire à la subordination civile, & de sacrifier à nos caprices, notre bien-être? n'est ce pas le comble de l'absurdité, d'exalter à un tel point, le mérite de quelques individus, (les Princes & les Prêtres exceptés) & d'en refuser absolument à d'autres? cela ne prouve t'il pas, qu'il y a un vice radical dans l'ensemble? ce vice a pris sa source dans ce qu'ils appelaient *Illumination*. Elle devient donc mille fois plus pernicieuse que les ténèbres — mais nous savons aussi, que cette Illumination est l'ouvrage d'hommes, dont l'amour propre a été offensé, & qu'elle doit la prépondérance dont

et-

elle jouit, à la rage que nous avons pour la spéculation — nous pouvons hardiment faire cette question à quelqu'homme que ce soit; Le mécontentement n'a t'il pas précédé ses doutes sur sa nature? & n'est-ce pas aussi ce mécontentement qui l'a porté à faire tous les raisonnements qui le dégradent? „ ce sont „ ses desirs qui ont donné naissance à cette „ opinion.” — Ne devrions nous pas nous méfier, pour le moins, de l'empire que les penchans dominants de notre esprit exercent sur nous, & chercher à en prévenir les effets facheux — il semble que ce soit un malheur attaché à ce siècle, — car nous voyons que c'est une source naturelle de troubles & de révolutions.

Mais on répondra à cela, „ quoi, il faut „ donc que nous renonçons à la faculté de „ penser, que nous cessions d'être des créatures raisonnables & que nous croyons à tous „ les mensonges qu'on voudra nous débiter?” point du tout. — Soyons vraiment des créatures raisonnables — & instruits par l'expérience,

ce, mettons la plus grande attention, à nous tenir en garde, dans toutes nos spéculations sur les sujets qui intéressent nos passions, contre le risque d'abandonner notre esprit à leur conduite — il n'y a pas dans la nature de l'homme une seule combinaison, dont il ne puisse retirer du bénéfice, s'il s'y livre avec précaution, & qui ne lui devienne funeste s'il s'y abandonné — si nous lisons l'histoire de bonne foi, nous serons convaincus que les abus augmentent en proportion de l'importance du sujet, dont on cherche à abuser. OÙ voyons nous une perversité plus facheuse que dans l'abus qu'on a fait des principes religieux ? — quelle horrible superstition n'en est il pas résulté ? j'espere que le lecteur ne trouvera pas mauvais, que je lui représente, les maximes, d'après les quelles un homme prudent, qui a du gout pour la spéculation, doit se conduire, & que je les applique au sujet que je traite.

Quiconque voudra pour un moment, détourner son attention du train ordinaire de la vie,

vie, le *curae hominum*, et *rerum pondus inane*, & réfléchir sur ce principe miraculeux, qui est en lui, qui lui fait parcourir tout l'univers, & lui en fait connaître les différens rapports. — Quiconque observera combien son individu est peu de chose, en comparaison de l'immensité de cet univers, ne pourra s'empêcher de sentir un plaisir inexprimable, dans la contemplation de sa puissance — l'estime qu'il a de lui même s'accroitra, & il sera de plus en plus disposé à chérir ce principe, qui le rend si supérieur à tout ce qui l'entoure. C'est sûrement la plus excusable, de toutes les sources de la vanité de l'homme, & celle à laquelle il est le plus vraisemblable de le voir se livrer avec enthousiasme. — Nous pouvons être assurés que cela aura lieu, & que les hommes s'abandonneront à la spéculation, sans autre but, que l'amour de la spéculation, & qu'ils auront une trop grande confiance dans ces résultats — & comme il y a eu des siècles où l'espèce humaine était adonnée à l'indolence, à la crédulité & à la

superstition les plus grossières, il est aussi certain, qu'il y en a, ou elle a le gout le plus extravagant pour la spéculation; & nous pouvons voir que cette passion est devenue générale.

Il serait difficile de nier, que ce soit là le caractère du tems présent. Au contraire, on s'en glorifie comme d'une prérogative du 18^{me} siècle. Toutes spéculations de l'antiquité, sont regardées comme des étincelles, (à bien peu d'exceptions près) en comparaison de l'éclat de nos lumières. Mais si nous réfléchissons à ce qui se passe dans notre esprit, & à ce que nous voyons dans le monde, par rapport à l'influence que nos desirs & nos passions ont sur notre jugement, nous devrions examiner avec soin, si une pareille opinion est admissible dans la circonstance présente, il est presque certain qu'oui — car l'effet de cette illumination est, de diminuer ou d'annuler les entraves que la religion impose aux passions les plus fortes, & de nous soustraire au respect qu'elle nous recommande d'avoir pour la pu-

pureté de mœurs, qui convient à l'excellence de notre nature, & sans la quelle nous ne pouvons parvenir à cette perfection, & à ce bonheur dont nous sommes susceptibles. — Car si nous faisons disparaître la religion, la sagesse consistera „ à boire & manger & jouir ; „ puisque nous pouvons mourir demain.” Si de plus, nous voyons cette Illumination mise si fort au dessus de toutes les sciences, comme amie de la vertu, comme devant perfectionner le coeur, & produire une morale juste, qui doit nous mener tous au bonheur, & qu'en même tems, nous appercevions que ces assertions contraient les principes que nos sentimens naturels nous forcent à révéler, comme la source de tous les autres, assurément, nous pouvons être certains que nos instituteurs cherchent à nous égarer, & à nous tromper. — Car la vertu & la bonté, tant celles du coeur, que de la conduite, sont dans une harmonie parfaite, & elles ne produisent point de querelles ni de contrariétés. Nous devons cependant convenir, par rapport aux

doctrines de cette Illumination, qu'il n'est malheureusement que trop vrai, qu'elles ont été prêchées & recommandées presque toujours par des ecclésiastiques, & des ministres de paroisse, qui en présence de la divinité invoquée, & à la face du monde, ont sanctionné ces doctrines, si fort opposées à celles que leurs écrits recommandent, qu'ils font solennellement profession de croire, & qu'ils jurent solennellement d'enseigner — sûrement on devrait rejeter les instructions que de pareils hommes donnent — où trouverons nous leurs vraies opinions ? dans leurs sermens solennels ? — ou dans ces dissertations infidèles ? dans l'un & l'autre cas, ils sont des imposteurs guidés uniquement par leur vanité, ou par le désir de posséder des émolumens ecclésiastiques ; ou bien, ce sont de vils flatteurs des grands & des riches sensuels — dans la probité ainsi que dans la justice il n'y a pas de gradations — un homme est honnête, ou il est coquin — & qui se confierait à un coquin ? — Mais de tels hommes sont de mauvais instituteurs, par une

au-

autre raison ; ils manquent de sagesse — car quelle que soit leur façon de penser , ils ne sont pas respectés comme des hommes de mérite. Mais les riches les méprisent , & les regardent comme des Parasites , quoiqu'ils les admettent dans leurs sociétés , & qu'ils les traitent avec politesse — ils ne suffit pas , pour instruire , d'être savant , il faut encore être sage — & l'on ne peut accorder la sagesse à des hommes qui donnent de telles preuves de dépravation.

Telle serait la conduite d'un homme prudent , en recevant les instructions d'un autre , avec la ferme résolution d'en profiter. Dans la supposition Présente , il verrait des preuves certaines de dégradation , de malhonnêteté , & des motifs vils. Mais l'homme prudent ira encore plus loin — il remarquera que la corruption des mœurs , & les actions qui doivent nécessairement troubler la paix publique , & causer la destruction de la société , sont les conséquences naturelles de l'irréligion. S'il lui restait encore quelques doutes sur cette véri-

té, s'il pensait quelques fois, qu'Épictète, & deux ou trois personnages de l'antiquité, ont été vertueux sans le secours de la religion, il devrait aussi se rappeler, que les Stoïciens étaient animés de l'idée, que les Dieux voyaient les actions du sage dans le cours de sa vie, & qu'ils en éprouvaient de la satisfaction. Qu'il lise la belle description que le Dr. SMITH a donnée, de la naissance de la philosophie Stoïcienne; il verra qu'elle était produite par l'exaltation d'un petit nombre d'hommes, enthousiastes de la vertu, qui cherchaient les moyens d'armer l'âme contre les calamités fréquentes, que produisait la turbulente démocratie de l'ancienne Grèce, où le philosophe, aujourd'hui magistrat, pouvait être le lendemain esclave. Il verrait, que ce beau tableau du bonheur métaphysique, était fait pour un petit nombre d'esprits choisis; mais qu'il n'avait aucune influence sur la masse du genre humain. Il doit admirer les caractères nobles qui furent animés par cet enthousiasme mâle, & qui ont véritablement été des modèles de ver-

tu & d'héroïsme; mais il regrettera que l'influence de ces principes, si grands & si naturels, ne se soit pas étendue davantage. Il dira en lui même, „ que deviendra une nation, „ quand elle n'aura plus de religion, & que les „ hommes n'auront plus d'autre guide que la „ raison ? ” — Il ne lui manque pas d'instruction sur ce sujet important. La France a donné une terrible leçon à toutes les nations, en leur montrant quels sont les effets qui résultent de l'abandon des principes religieux, & de cette morale pure qui caractérise le Christianisme. Il est déclaré par un Décret de la Convention du 6 Juin 1794, qu'il n'y a rien de criminel dans le commerce des deux Sexes, ainsi le caractère d'une femme, ne peut être avili, lors qu'elle oublie que c'est en elle que réside la satisfaction domestique — que son honneur est le lien de la vie sociale, que c'est par la modestie & la délicatesse, qu'elle peut inspirer à l'homme cette confiance, & ce respect qui lui font aimer sa société, qui font, qu'il la dispense du travail, qu'il lui fait

partager les fruits de ses peines, & qu'il travaille avec satisfaction à la faire paraître son égale, & à la rendre l'ornement de toutes ses jouissances. L'argument sur lequel ce corps de Sénateurs a fondé son Décret, est ce qu'il y a de plus flétrissant pour le Sexe Feminin, „ C'est pour l'empêcher de massacrer le fruit „ d'un amour illégitime, en détruisant le pré- „ jugé qui y attache de la honte, & en lui „ ôtant les craintes de se voir tomber dans la „ misère." Ces Sénateurs disent, „ la Répu- „ blique a besoin de Citoyens, & doit par „ conséquent détruire ce préjugé, & même „ avoir soin de la mère pendant qu'elle nour- „ rit l'enfant, c'est une propriété de la na- „ tion, qu'elle ne doit pas perdre." La femme n'est absolument considérée que comme la femelle des sans Culottes. C'est là *précisément* la morale de l'Illumination. Il est véritablement amusant (car aujourd'hui les choses qui révoltent la nature amusent) d'observer avec quelle fidélité les principes des Illuminés sont suivis, par un peuple qui a secoué le
joug

joug de la religion & de la morale. Ce qui suit est un fragment de l'adresse à *Psycharion* & à la société dont il a été parlé à la page 257: „ j'e vous exhorte encore une fois „ *Psycharion*, à jeter un coup d'oeil sur les „ beaux jours de votre enfance. Maintenant „ regardez *jeune femme* ! le cercle sacré, „ qu'étant en age d'être mariée, (*mannbare*) vous allez parcourir! — jeune homme, „ honorez la jeune femme par qui vous allez „ vous reproduire. (*gebaererin*)” puis à tous — „ rejouissez vous, aux rayons de l'illumination, & de la liberté. La nature „ jouit enfin de ses droits sacrés. Sa voix fut „ long tems étouffée par la subordination civile; mais l'époque de votre majorité approche, & vous ne craindrez plus que l'autorité d'un tuteur vous empêche de considérer „ avec des yeux illuminés, les ouvrages secrets „ de la nature, & de jouir de vos travaux & „ de vos devoirs.” Minois trouvait cela très beau, cependant il en résulta des troubles terribles, & la dissolution de l'assemblée.

Tels sont les effets, que cette Illumination, si vantée, a produits sur l'esprit humain, par rapport à la religion & à la morale. Considérons à présent quels sont les résultats des informations que nous nous sommes procurées, par rapport à nos liaisons sociales ou politiques.

II. Nous avons appris à connaître le résultat final de l'Illumination politique, & nous voyons qu'il est malheureusement trop vrai, qu'elle n'a servi qu'à détruire toutes nos jouissances actuelles; quoiqu'elles fussent très nombreuses; qu'elle ne nous laisse aucun espoir d'un bien être à venir; que loin de là, elle plonge l'humanité dans des dissensions, & dans une misère universelle, & que tous ces malheurs n'ont d'autre but que la *chance* incertaine de procurer la paix à notre postérité, si des hommes ambitieux n'introduisent pas des changemens, comme nous en avons tant d'exemples. Mais l'Illumination paraît non seulement partielle mais encor fausse. Que veut elle? que le prince renonce à toutes ses propriétés, à
ses

ses droits, à ses privilèges, sanctionnés par une possession paisible de plusieurs siècles, & par les sentiments, qui inculquent des idées de justice dans le cœur de ses sujets les plus abjects. Toutes ces possessions & tous ces droits, sont le fruit de l'usurpation; *& sont par conséquent la base de la tyrannie.* On a découvert; que les liens de la subordination avaient acquis de la force, *ces liens sont donc de l'esclavage.* Mais ces deux assertions historiques sont fausses, & les conséquences qu'on en tire sont déraisonnables. Le monde a toujours été comme nous le voyons aller à présent. La plus grande partie des souverainetés se sont formées, ainsi que nous le voyons tous les jours, parmi nous, quand nous voyons des personnes acquérir de l'autorité ou de l'influence. Il faut que quelqu'un soit chargé de la conduite des affaires. Presque tous les hommes sont assez occupés de leurs affaires particulières, & ils les font même avec indolence — ils sont satisfaits, lorsque quelqu'autre personne leur en évite la
pei-

peine. Il n'y a pas un petit village, ni une société, qui ne nous en fournisse des exemples journaliers. Il y a des hommes qui remplissent cet employ avec plaisir, qui aiment à avoir de l'autorité, & sont dédomagés des peines qu'ils prennent, par les jouissances qu'elle leur procure. C'est par cette raison, que nous voyons dans tous les pays, des hommes s'ériger en directeurs des affaires publiques. Les animosités particulières, & plus encore les animosités entre les différentes tribus ou familles, ont donné lieu à une autre espèce de supérieurs, qui dirigent les efforts communs, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Les descendants d'Israël disaient, „ qu'il leur manquait un homme pour marcher à leur tête, ainsi qu'en avaient les autres nations.” Comme les affaires un peu importantes de quelques individus, ne peuvent être traitées, que par un homme préposé pour cela, il en est de même de celles de ces petits supérieurs. — Ils sont, pour la plus part assez indolents, pour desirer de se voir débarrassés.

rassér de ce soin, de là, une nouvelle classe de supérieurs, puis encore une autre, jusqu'à ce que l'on voie un état considérable organisé; & dans cette gradation chaque classe est juge compétent de celle qui est immédiatement au dessous d'elle.

Cela peut provenir, ce qui est souvent arrivé, d'une concession volontaire. Cette concession, peut avoir eu plusieurs causes; la confiance en des talens supérieurs, la confiance en un mérite éminent, & plus généralement, le respect qu'ont tous les hommes pour les propriétés considérables. Cela est souvent fondé sur l'intérêt personnel, & sur l'espoir d'en retirer des avantages; mais c'est le caractère naturel de l'homme, & la source en est peut être, cet instinct, qui nous fait desirer le bonheur des autres.

Mais cette subordination peut avoir, & a souvent eu d'autres causes, telles que cette passion pour la puissance, qui donne à l'homme un desir si violent de conduire les autres, & même de diriger leurs affaires particulières.

Nous

Nous en voyons des preuves tous les jours , & ce desir peut être fort innocent. Elle peut encore provenir de l'amour du gain , on peut encore le regarder comme parfaitement innocent , & même y voir l'avantage général. Cependant cette subordination peut aussi être produite par l'ambition d'un pouvoir ou d'un gain immodéré , & produire alors l'injustice — de là viennent l'oppression , la tyrannie , les souffrances , & l'esclavage ; & l'on voit alors , une opposition entre les droits des gouvernans & ceux du peuple. Ils commencent à se croire d'une espèce différente , & ils ne traitent plus les uns avec les autres , que pour leur propre compte — le prince devient l'ennemi ou le rival du prince ; dans cette lutte , l'un des deux à l'avantage , & la domination devient plus forte. Cette rivalité peut avoir commencé entre les supérieurs les moins puissants , tels que les directeurs des affaires des plus petites communautés ; & il faut remarquer qu'il n'y a qu'eux qui gagnent ou qui perdent à toutes ces contestations , pendant que

que ceux qu'ils gouvernent vivent tranquilles, & jouissent des avantages d'avoir des gens préposés, pour veiller à leurs intérêts.

Jamais aucune nation n'a suivi à la lettre, l'une ou l'autre de ces deux méthodes; mais elles en ont toujours pris quelque chose. Toutefois, ce procédé est absolument nécessaire pour la formation d'une grande nation, & pour toutes les conséquences qui résultent d'une telle coalition. — Il est par conséquent indispensable, pour produire toutes les jouissances que le luxe procure dans les grands états seulement, tels que ceux de l'Europe, & que nous nous donnons tant de peines à acquérir. Je ne crois pas qu'il y ait un seul homme qui ose assurer, que cette civilisation n'a pas amélioré la race humaine. — Il semble que ce soit l'intention de la nature, & malgré les folies & les vices de plusieurs hommes, nous ne pouvons pas hésiter de dire, qu'il y a chez les nations les plus civilisées de l'Europe, & même, dans les classes les plus élevées de ces nations, des hommes d'une ver-

tu, & d'un mérite accompli. — Nous ne pouvons pas non plus nier, que de tels hommes, ne soient le plus bel ornement de la nature humaine. ROUSSEAU a écrit le pamphlet le plus extravagant, en disant qu'il avait prouvé, que tous les fruits de cette civilisation, étaient nuisibles à l'humanité & à la vertu. — Cependant, ROUSSEAU ne pouvait pas se contenter de la société des gens sans éducation, quoiqu'il prétendit être le seul adorateur de la vertu naïve. Il ne se bornait pas à visiter le simple paysan, il subsistait aux dépens des riches en écrivant pour eux de la musique, & des contes dans les quels il les flattait.

L'Illumination si vantée de ce siècle, nous empêche de sentir ces résultats, on ne fait pas la moindre attention aux changemens importants, qui se sont opérés dans la grandeur des nations, dans leurs liaisons, dans leurs progrès — & cependant, nous ne pensons pas à renoncer à aucuns des avantages réels ou imaginaires, que ces changemens ont produits, & nous ne réfléchissons pas, que pour maintenir

une

une grande nation, pour la faire agir d'une manière uniforme ou pour qu'elle conserve sa prépondérance sur les autres nations, les efforts individuels doivent être concentrés, & doivent être dirigés par une personne investie du suprême pouvoir, & *intéressée* à maintenir & à défendre cette réunion d'hommes *par un motif puissant*, tel que la possession héréditaire de ce pouvoir. Nous oublions toutes ces choses, & nous ne pensons qu'à la subordination qui est indispensable. Nous sentons vivement tous les abus qu'elle produit, & la délicatesse ou la sensibilité que nous ont donné les progrès que nous avons faits dans le luxe, nous les font paraître cent fois plus pénibles à supporter. Mais nous voulons jouir de la grandeur & de l'élégance d'un palais, & nous ne voulons pas du Prince. Nous ne voulons renoncer à aucunes de nos jouissances, & cependant nous voulons faire disparaître les distinctions des rangs, & cette délicatesse d'esprit, qui les ont produites, & qui peuvent seules les empêcher, de dégénérer en

une sensualité dépravée. Nous voudrions conserver les Philsophes, les Poëtes, les Artistes, mais nous ne voulons pas des Mécènes. Il est très vrai, que dans un tel état, on ne verrait pas de *conjuratïon des Philosophes*; car dans un tel état, cette vermine de *Philosophes* faiseurs de libelles, n'exiisterait pas. — En un mot, nous demandons l'impossible.

Je n'hésite pas de dire, que la constitution Anglaise, est pour une *nation grande & civilisée*, la forme de Gouvernement, qui est la plus propre à contenir & à balancer les passions dominantes de la nature humaine. Je ne veux pas la vanter, comme contenant les anciens droits des brétons, la sagesse des *siècles*, &c. Elle est parvenue à sa perfection actuelle par degrés, non par les efforts de la sagesse, mais par ceux du vice & de la folie, travaillant sur des esprits mâles & naturellement bons, ce qui est le fond du caractère anglais. Je n'hésite pas non plus, d'affirmer, que c'est la *seule* forme de Gouvernement, qui laisse à tous nos penchans honnêtes la li-
ber-

berté d'agir, avec le plus d'apparence de tranquillité, & qui fournisse à l'homme le plus de moyens, d'atteindre au plus haut degré de perfection, dans toutes les choses qui l'élèvent au dessus de la Brute. Il n'y a cependant aucune partie de cette constitution, dont on ne puisse abuser, & dont on n'abuse; & il nous faut autant de soins & de prudence, pour conserver nôtre bien être inestimable, que nous en avons employé pour l'acquérir. — Pour y parvenir, il faut éviter de nous livrer à une théorie abstraite des droits de l'homme. Cette manière d'agir paraît évidemment folle. Quelle est cette théorie? c'est la meilleure ébauche de la vie sociale, tirée de la connaissance que nous avons de la nature humaine. Et qu'elle est cette connaissance? c'est un extrait bien digéré, ou plutôt, une déclaration *de ce que nous avons observé* des actions humaines. Quel est donc l'usage de ce tableau intermédiaire, de cette théorie des droits de l'homme? il est à craindre qu'il ne soit pas ressemblant à l'original — il doit nécessairement

être imparfait. — Donc il nous est inutile. — Nous devrions plutôt avoir recours à l'original — nous devrions considérer quelles ont été les *actions* des hommes, — quelles ont été leurs espérances mutuelles — quelles sont celles qui sont incompatibles les unes avec les autres — jusqu'à quel point elles ont été *ad-mises* sans causer de troubles. J'oserais assurer, que quiconque se livrera à ces réflexions, se trouvera insensiblement conduit à la contemplation d'une Monarchie mixte héréditaire, & qu'il verra un Parlement, dans le quel un Roi, des Lords, & des membres des communes, s'observent réciproquement, avec une espèce de jalousie ou de défiance. Pendant que les autres individus de la nation, sont assis, „ chacun sous sa treille & sous son figuier, „ à l'abri de toute persécution,” en un mot il verra la constitution de la Grande Bretagne.

Un des résultats les plus précieux d'une telle contemplation, sera, la pleine conviction que le grand sujet de plainte, sur le quel on insiste tant, est une conséquence inévitable de la

liberté & de la sécurité dont nous jouissons. Je veux parler de la corruption ministerielle, & de tous les abus qui en résultent. On ne les voit jamais dans un état despotique — ils y sont inutiles — ils ne peuvent pas non plus être très apparents, dans un état pauvre — mais chez une nation riche, où les jouissances abondent, où les fruits de l'industrie sont une propriété assurée, chaque individu regarde chaque chose, comme une acquisition qui lui appartient — il ne *sont* pas ses liaisons avec l'état — il n'a pas de patriotisme — il croit qu'il serait beaucoup plus heureux, si le gouvernement ne s'occupait pas de lui. — Il est irrité contre les liens que lui impose l'intérêt public. — Le Gouvernement & ses Agens, lui paraissent insupportables, en ce qu'ils entravent ses projets. — De là vient l'inclination générale de résister à l'administration. — Cependant il faut que les affaires publiques se fassent, si nous voulons être sûrs, en nous couchant, de trouver la paix à notre réveil — il faut soutenir l'administration — il y a des per-

sonnes qui desirent posséder la puissance qui est confiée aux ministres, & qui voudraient les chasser. — Comment remédier à tout cela? le seul moyen que je connaisse, serait de servir les vûes personnelles des individus, en récompensant les amis de l'administration. — Cela peut se faire sans s'écarter de la justice — par ce moyen, les égoïstes concevraient des espérances, & soutiendraient un ministère vertueux, — mais ils seront aussi disposés à en servir un vicieux; c'est là le plus grand malheur d'une nation libre. — Les ministres sont disposés à se laisser corrompre par les présents. — Et si l'on regarde une opposition systématique, comme une partie nécessaire d'une constitution pratique, cela est presque indispensable, — & l'on n'en voit nulle part autant d'exemples, que dans les démocraties pures — les loix peuvent mettre un frein à ce vice, mais elles ne peuvent jamais l'extirper, pas même le diminuer considérablement. — Cela ne peut s'opérer que par le despotisme, ou par la vertu nationale. — Il est honneur
de

de le dire: il n'y a qu'un petit nombre de ministres sans reproche, pendant qu'on en voit des milliers recevoir des presents. Rien n'est plus propre à diminuer ce vice, chez une nation corrompue, que de mettre de grandes restrictions à l'éligibilité des représentants. — C'est là précisément la beauté de notre constitution.

Nous n'avons donc pas découvert par cette Illumination si vantée, que les Princes & les Supérieurs, fussent inutiles, & qu'ils dussent disparaître du globe, ny que les peuples, soient en âge de majorité & en état de se gouverner eux mêmes. Contentons nous de nous réjouir des fruits que nous retirons de la civilisation nationale, que nous détruirions bien promptement & pour toujours. — Qu'importe comment cet ordre de choses ait commencé; que ce soit par concession, ou par usurpation — nous le possédons, & si nous sommes sages, nous nous y tiendrons, en conservant ses ressorts indispensables. Ils ont, à la vérité, été souvent très mal employés, & le

plus pernicieux de tous leurs abus, a été de nourrir cette vermine d'écrivains, qui ont assassiné le corps politique par mille endroits.

Écoutez quelle opinion ? le Père de Louis XVI. avait des sages de la France. „ Par les „ principes de nos nouveaux philosophes, le „ trône n'a plus l'éclat de la divinité. Ils soutiennent qu'il s'éleva par la violence, & que „ devant son origine a la force, il est juste, „ que la force l'ébranle & le renverse, les „ peuples, selon eux, ne peuvent jamais renoncer à leur pouvoir. Ils ne le cedent que pour „ leur plus grand avantage, & conservent toujours le droit d'annuler le contract, lorsque „ leur intérêt, l'unique règle de leur conduite, l'exige : nos philosophes enseignent „ publiquement ce que nos passions nous commandent en secret; ils disent au Prince, que „ tout lui est permis, & qu'il a rempli son „ devoir, quand il a satisfait à ses caprices. „ Ainsi, si les loix de l'intérêt personnel, c'est „ à dire l'impulsion de nos passions, sont généralement admises au point de nous faire
qu-

„ oublier, non seulement les loix éternelles de
„ Dieu & de la nature, mais aussi toutes les
„ idées reçues, de justice & d'injustice, de
„ bien & de mal, de vice & de vertu; il faut
„ que le trône tombe en ruine, que les su-
„ jets se révoltent, que leurs gouvernants de-
„ viennent inhumains, & que le peuple soit
„ continuellement ou sous l'oppression, ou
„ dans l'anarchie? — à quoi servira de faire
„ condamner tel livre à être brûlé? l'auteur
„ en écrira un autre demain.” Cette opinion
d'un Prince, est à la vérité d'un égoïste, mais
elle est juste.

WEISHAUPt convient, „ qu'il y aura un ter-
„ rible orage — mais le calme y succedera —
„ tout ce qui est inégal deviendra égal — &
„ quand on aura détruit la cause des troubles,
„ le monde sera en paix.” — Cela serait
vrai, si la cause des troubles pouvait être dé-
truite. C'est ainsi qu'on verra les insectes ces-
ser de détruire nos moissons, quand un tor-
rent aura tout dévasté — mais comme on ver-
ra des plantes s'élever de nouveau dans ce dé-

sert, &, si la même calamité ne les détruit, la terre se recouvrir de verdure, de même l'industrie de l'homme, son gout pour les jouissances & la considération, accumuleront itérativement dans les mains des plus actifs, la plus grande partie des richesses & des honneurs; dans cet état renaissant des débris de l'ancienne civilisation, les jouissances que les habitans actuels de l'Europe regarderaient comme peu de chose, paraîtront des acquisitions considérables & dangereuses, & les principes d'après les quels on se croit en droit de proposer ce funeste nivellement, autoriseront avec autant de justice le paresseux, ou celui qui n'aura pu acquérir ces avantages, à en dépouiller le possesseur, & il faut absolument que cet état barbare, continue à subsister en tous points.

III. Je pense que l'impression que produiront sur les esprits, la fausseté & la duplicité qui regnent dans la conduite de ces instituteurs, doit être d'une grande utilité; il est évident qu'ils enseignent ce qu'ils ne croient pas eux
 même

même. Je ne borne pas mes remarques à ces doctrines préparatoires, qu'ils rejettent ensuite; elles portent encore plus directement sur leur grand principe, qui perce de tous côtés, & qu'ils sont obligés d'adopter contre leur volonté. — Ils savent que les principes de vertu ont des profondes racines dans le coeur humain, & qu'ils ne peuvent que les paralyser — mais s'ils prétendaient les extirper, & qu'ils proclamassent *hominem homini lupum* tous les hommes se révolteraient contre leurs instructions. — L'idée que la vertu pure exerce son énergie primitive dans de tels coeurs, plait à notre imagination & nous séduit. Convaincus que les maximes de nivellement, dont nous parlons, sont révoltantes, les illuminateurs sont forcés de détourner nos regards de cet horrible tableau, en déployant à notre imagination tous les charmes de la félicité utopienne — & ils nous endorment en nous berçant continuellement des chymères de la morale & de la philanthropie universelles. La description précédente de la conduite per-

son-

sonnelle de ces réformateurs du genre humain, est donc infiniment utile. Tout ceci doit être l'ouvrage des charmes naturels de la vertu, dégagée des corruptions, que les craintes superstitieuses ont introduites, & des pensées égoïstes qui sont avouées par les défenseurs de ce que leurs adversaires appellent la vraie religion. Elle promet des récompenses éternelles aux bons, & menace les méchants d'un châtiment terrible. L'expérience prouve combien l'effet de ces motifs est nul. Cela peut-il être autrement? disent nos illuminateurs, Le principe de ces motifs n'est il pas rempli d'égoïsme? Mais nos principes, ont ils dit, touchent les coeurs vertueux; nous aimons la vertu pour l'amour d'elle même, & tous les hommes se soumettront à son Gouvernement, rempli de douceur. Mais Lecteur prenez leur conduite pour exemple. Regardez SPARTACUS le meurtrier — CATON le voleur & le dépositaire des poisons — regardez TIBÈRE, ALCIBIADES & le reste de l'aréopage Bavarois — voyez le pauvre BAHRDT — transportez vous en France —

ce — voyez LEQUINIO, CONDORCET (*) — le monstre D'ORLÉANS. — Ils étaient tous des imposteurs. Leur divinité n'eut aucune influence sur leurs coeurs corrompus. Leur seul dessein était de vous séduire, en touchant les cordes de la sensibilité & de l'humanité, qui sont dans votre coeur, & qui rendront toujours des sons purs & harmonieux, si vous les employez à chanter la vraie religion.

Un homme d'un mérite accompli, qui s'est réfugié dans notre pays, abandonnant ses propriétés, & des amis, à qui il était tendrement attaché, m'a souvent dit, que rien ne l'avait tant affecté, que la révolution qui s'est opérée dans les coeurs des hommes. — Il avait

VU

(*) De la Metherie dit (*Journ. de Phys. Nov. 1792*) que CONDORCET fut élevé dans la maison du vieux Duc de la ROCHEFOUCAULT, qui le traitait comme son fils — & qui fit sa fortune, ayant engagé Turgot à créer une place lucrative pour lui — il l'attaqua cependant, par les discours les plus méchants, & voulut le faire assassiner. Les ouvrages de CONDORCET sont pourtant des modèles d'humanité & de sensibilité.

vu des gens d'une vertu à l'épreuve de toutes les noirceurs que peuvent imaginer l'égoïsme, & la méchanceté, & dont ils connaissait parfaitement les sentiments — en un mot des personnes d'un jugement excellent, & à qui il aurait confié son honneur & sa vie, se laisser éblouir par la contagion, au point d'en venir, à voir & même à commettre les crimes les plus atroces avec délices. Il lui arrivait quelquefois, de pousser des soupirs qui me perçaient le cœur; il me disait qu'ils étaient causés par le souvenir de ces abominations. Il rendit l'ame parmi nous, déclarant qu'il lui était impossible de recouvrer un instant de tranquillité d'esprit, sans oublier totalement les crimes qu'il avait vû commettre — quel avis précieux! „ que celui qui se croit ferme sur „ ses pieds, prenne garde de tomber.” — Quand le prophète dit à Hazaël qu'il trahirait son Prince. Il s'écria, „ ton serviteur est „ il un chien, pour être capable d'une telle „ action?” cependant, il le massacra le lendemain.

Ja-

Jamais l'excellence de la vraie religion n'a été reconnuë d'une manière plus forte par personne, que par les fataniques qui ont voulu l'anéantir. La religion était un obstacle à leurs projets, & le misérable MARAT, aussi bien que WEISHAUP, vit qu'il ne pourrait pas agir avant d'avoir extirpé toutes les notions du gouvernement moral de l'univers. La race humaine cessa de remplir la tâche qui lui était imposée par la religion malgré les progrès dont elle lui était redevable, alors elle fut subjuguée; des millions d'hommes firent le serment de la grande confédération dans tous les coins de la France — mais, comme MIRABEAU le disait, en parlant des droits de l'homme: il faut seulement en faire „ l'Almanac de l'année passée” — enconsequence, il faut que LEQUINTO fasse un livre, où il sera déclaré, que les sermens sont des bêtises, indignes d'arrêter des sans Culottes, & que toute espèce de religion est une pasquinade. Peu de tems après, ils trouvèrent qu'il leur fallait un Dieu — mais ils l'avaient chassé, & ils n'en purent trouver

un

un autre. — Leur constitution était détruite & ils n'en purent trouver une à lui substituer. — Quel moyen leur reste t'il pour imprimer à l'homme le respect qu'il doit à la vérité dans ses déclarations juridiques ? Car on peut regarder comme nul l'honneur du Citoyen Français, qui se fait un jeu de rompre ses sermens. La perte de la religion, a amené celle de toutes les notions que l'homme avait de ses devoirs. Pouvons nous attendre autre chose que des lâchetés de la part d'un archevêque de Paris & de son chapitre, quand nous les voyons publier qu'ils ont enseigné pendant nombre d'années une doctrine qu'ils regardaient comme un assemblage de mensonges grossiers ? devons nous être étonnés de les avoir vûs s'entre-égorger ? les Citoyens illuminés de la France n'ont-ils pas applaudi à l'exécution de leurs pères ? n'avons nous pas vû les furies de Paris dénoncer leurs enfans ? mais détournez vos yeux de cet effroyable spectacle, & réfléchissez à la noblesse de votre extraction & de votre alliance ; vous n'êtes

n'êtes pas la production accidentelle d'un fatal cahos ; vous êtes l'ouvrage d'un grand artiste, des créatures dont il prend soin, qu'il a mis au monde pour atteindre un but noble, & qu'il y conduit par les principes les plus simples : „ être juste, aimer la miséricorde, & „ marcher humblement devant Dieu, ” ne vous laissez point séduire par les fumées fausses & incertaines de la philosophie Française, mais éclairez vous de ce rayon pur, que tous peuvent appercevoir, „ ne faites jamais à un autre „ ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fit.”

„ Ne croyez pas que la muse dont vous entendez les discours séduisans, ait le front „ obscurci par la bigotterie ; qu'elle veuille „ entourer la religion d'un nuage épais, & obscurcir d'horreur, ce qui est brillant & pur ; „ non ! héritiers du bonheur éternel, elle „ vous instruira avec un zèle Angélique, & „ vous exhortera à vous élever de vos demeures souterraines vers le séjour céleste, auquel vous devez aspirer.

„ Homme vain, reconnais tu là, la super-
VOL. II. Q „ sti-

„ stition ? va , donc porter tes doutes , tes
 „ craintes, dsns les demeures sombres , & pour
 „ te consoler dans les afflictions , promets-toi ,
 „ un sommeil éternel.

„ Mais apprens sceptique éffronté , que cet
 „ être suprême , qui te fit à son image , inspi-
 „ ra à ton ame un desir de vivre éternelle-
 „ ment.

„ Il ne souffrira pas que cette marque de sa
 „ bonté , & notre seule espérance , soient dé-
 „ truites par la vaine clameur des philosophes.
 „ L'éternité , source de consolations & de ter-
 „ reurs , sera goûtée des uns , & fera le tour-
 „ ment des autres.”

MASON.

Le Prince infortuné qui s'est réfugié dans
 ce royaume , & dont la situation parmi nous
 est une grande preuve de la générosité de la
 nation , & de la souveraineté de ses loix , disait
 à un gentilhomme de sa suite , que „ si ce
 „ pays pouvait échapper au malheur qui mena-
 „ ce toutes les nations , il devrait son salut
 „ à la religion seule.” — On lui observa
 qu'il

qu'il ne manquait cependant pas en France de gens professant leur religion: „ cela est „ vrai, ” repondit ce Prince, „ mais ils ne s'y „ attachaient pas d'une maniere sérieuse — je „ vois qu'ici l'on y met un intérêt beaucoup „ plus grand. Les gens savent ce qu'ils font „ en allant à l'église. — Ils y comprennent „ quelque chose, & ils y prennent intérêt.” Puisse son observation être juste, & puissions nous voir ses espérances réalisées.

IV. Je supplie de nouveau les femmes de ce pays de considérer ce sujet, comme devant les intéresser encore plus particulièrement que les hommes. — L'homme orgueilleux ne verra jamais dans la femme, son égale, qu'autant qu'elle sera considérée, comme un agent moral, susceptible, ainsi que lui, de progrès infinis, & c'est dans ce cas seul qu'on lui accordera des droits, & que ces droits seront respectés. Deponillez les femmes de cette prérogative, vous les verrez devenir les victimes de l'indolence des hommes, leurs jouets dans leurs moments de loisirs, & les esclaves de leurs ca-

prices & de leurs passions les plus viles. Bientôt l'empire que leur accorde la galanterie disparaîtra. Ce raffinement dans les mœurs, doit sa naissance au christianisme; si le christianisme est oublié, elles perdront ce diadème artificiel, & à moins d'imiter la férocité des Françaises leurs voisines, en prenant part au tumulte général, elles tomberont dans la nullité, où étaient les femmes des Républiques turbulentes de la Grèce, qui ne partagèrent jamais les travaux des hommes, à l'exception de quatre ou cinq, qui dans le cours de plusieurs siècles furent citées dans l'histoire, pour leurs rares talens, & pour avoir fait le sacrifice de ce que mes belles compatriotes regardent encore comme le plus bel ornement de leur sexe. Je leur répète, qu'il est en leur pouvoir de conserver la considération dont elles jouissent dans la société. Ce sont elles, qui commencent notre éducation, & quand de tendres mères remplissaient avec soin l'emploi respectable d'inspirer à leurs enfans de la vénération pour les préceptes de la religion,

tout

tout en leur prodiguant leurs caresses, ces instructions produisaient sur leurs esprits une impression durable, qui les protégeait contre les assauts des passions de la jeunesse, jusqu'à ce que leurs esprits, mûris par le tems, fussent en état de recevoir les instructions sérieuses des instituteurs publics. Alors on regardait la sobriété & la décence comme des vertus dans un jeune homme, & il était jugé capable de disputer pour l'indépendance, ou la prééminence, & de défendre la cause de l'état; quoiqu'il ne fut adonné à aucune espèce de débauche, je crois que tout homme qui a vécu trente ou quarante ans, conviendra, que les mœurs de la jeunesse sont changés d'une manière déplorable; & sans avoir la présomption de dire que cela vient de la négligence qui s'est introduite dans l'éducation des enfans en bas âge, je me crois autorisé par mes propres observations, à affirmer que dès que l'éducation des jeunes gens a cessé d'être soignée, leurs mœurs ont été perduës.

Quelques personnes me taxeront de prude-

rie; je ne fais cependant que copier CICÉRON & QUINTILIEN. CICÉRON fait l'éloge de CORNÉLIE, D'ATTIE & d'autres dames du premier rang, à cause de la dignité avec la quelle elles remplissaient ce devoir, mais non parce qu'elles étaient *singulieres*. QUINTILIEN dit, que dans le tems immédiatement antérieur au sien, les dames étaient dans l'usage de surveiller l'éducation morale de leurs enfans des deux sexes. Mais aujourd'hui, dit-il, elles sont si fort adonnées aux amusemens les plus corrupteurs, tels que les combats de gladiateurs, les courses de chevaux & les comédies, que n'ayant plus un moment à elles, elles ont confié ce soin important à des gouvernantes & à des instituteurs Grècs, vils rebuts d'une nation subjuguée, moins encore par les armes des romains, que par ses vices — j'oserais assurer qu'on regarda ces plaintes, comme une déclamation contre la corruption du siècle, & qu'on les tourna en ridicule. Mais que resulta-t-il de tout cela? les romains devinrent le peuple le plus voluptueux de la terre, & pour
con-

conserver leurs jouissances , ils se rendirent volontairement les esclaves des tyrans qui ont le plus avilis l'humanité.

Quelle gloire ne serait-ce pas pour nos belles compagnes, de rendre la paix à la terre, en réformant les mœurs de la génération naissante ! *elles en ont les moyens*, en adoptant l'ancien usage de veiller elles mêmes à l'éducation de leurs enfans, & surtout, en inspirant à leurs filles les mêmes sentimens, en les obligeant à respecter la retenue & la décence dans les jeunes gens, & en leur interdisant de recevoir avec complaisance, leurs hommages, pour peu qu'ils s'en écartassent. Cette conduite aura *certainement des résultats victorieux*. C'est alors que les femmes seront les sauveurs de leur patrie. Si donc les allemandes se sont deshonorées, par les secours qu'elles ont prodigués aux Français pour envahir leur pays (*), que nos dames par une

con-

(*) J'ai plusieurs exemples de ce que j'avance, particulièrement.

conduite opposée, soutiennent l'honneur du nom Anglois, en tournant contre les monstres qui prétendent éclairer le monde, les armes que ces scélérats ont eu l'audace de vouloir employer pour exercer leur influence sur le genre humain. L'empire de la beauté cesse promptement, mais celui de la vertu est seul durable; & nous n'avons pas d'exemple qu'il ait jamais été anéanti. S'il est encore possible de réformer le monde, c'est aux belles que la gloire en est réservée. La Constitution de la nature humaine est telle, qu'elles seront toujours regardées comme le charme de la vie, & qu'elles inspireront toujours les sentimens les plus tendres; ainsi les égards & le respect

pour

culièrement dans un ouvrage d'un Officier Prussien, qui était dans les pays que les Français ont conquis. Il y donne des détails très importants sur la conduite des femmes. Il dit aussi que l'infidélité était devenue presque générale parmi les femmes de qualité. On en trouve aussi des tristes preuves dans la correspondance secrète des *illuminés*.

pour ce sexe, peuvent seuls balancer les inclinations qui portent l'homme à l'égoïsme & à l'oppression. Mais l'amour seul n'est pas un attribut de la créature raisonnable, & nous voyons chaque jour, ce sentiment dominer dans les coeurs gouvernés par les passions les plus viles. Il n'est nulle part aussi violent que dans les harems de l'orient, & tant que les femmes n'exigeront des hommes que de l'amour & de l'admiration, elles n'auront rien de plus — elles ne seront jamais respectées. Mais qu'elles sortent de leur assoupissement, qu'elles reprennent leur dignité, en montrant des sentimens élevés & en se conduisant en conséquence; alors elles gouverneront le monde.

V. Il pourrait encore résulter un bien, des détails que nous avons donnés sur la marche de cette conspiration; car si ce tableau chimérique de la vie humaine, dont on s'est servi pour conduire les hommes à la révolte & à l'anarchie, est reconnu faux, on doit en conclure qu'il ne peut être stable, & qu'il doit

varier, selon le jour dans le quel le placera le sophiste adroit qui le présentera à nos regards, pour servir ses vues particulières. Ce tableau est aussi hors de raison, que toutes les autres chymères de la Maçonnerie, n'ayant aucun modèle dans la nature, auquel on puisse le comparer, afin de corriger les erreurs, & de maintenir toutes choses dans un état de repos constant. La France n'en fournit elle pas des preuves évidentes? la déclaration des droits de l'homme n'était elle pas l'ouvrage d'un de leurs plus habiles Illuminateurs? un tableau *in abstracto* dans le quel l'homme était placé à une distance de l'oeil, telle qu'aucun faux jour, ne puisse troubler le jugement, ni exciter les passions? n'a t'on pas déclaré que c'était le chef d'oeuvre de la sagesse humaine? la nation ne l'a-t elle pas considérée à loisir? & l'ayant continuellement sous les yeux, n'a-t elle pas accepté tous les articles de la Constitution, que ses Illuminateurs les plus notables en ont extrait? & cette Constitution n'a-t elle pas mérité les applaudissemens des grands

nies des autres nations? qui s'efforçaient alors à persuader à leurs compatriotes, qu'ils étaient des ignorants en politique, & des esclaves patients de l'oppression, ou des anciens préjugés? n'est-il pas sorti de tous les greniers de Londres des éloges de cette Constitution? où est elle presentement? où est celle qui lui a succédé? a-t-on vu un seul plan de Gouvernement subsister, excepté celui qui était soutenu par la puissance inflexible de la Guillotine? l'administration actuelle de la France n'est-elle pas toujours un objet de mécontentement & de terreur? & sa justice ne ressemble-t-elle pas à celle qu'exerçait la populace de Paris? est il probable que ce Gouvernement puisse exister en paix, dès que la crainte d'un ennemi extérieur ne donnera plus de force à leurs mesures, en ne leur laissant que le choix de s'accorder entre eux ou de périr?

VI. Ces détails prouvent d'une manière qu'il est impossible de combattre, l'influence dangereuse de toutes les sociétés mystiques & de

de toutes les associations qui s'assemblent en secret. Nous voyons qu'elles ont toutes eu une marche uniforme, de la frivolité à la méchanceté & à la sédition. WEISHAUPT. a eu beaucoup de peine à prouver les bons effets du secret pour l'association, & ses arguments prouvent bien ses desseins — mais ces arguments sont eux mêmes faits pour en éloigner un esprit honnête & modéré. L'homme qui veut réellement découvrir une vérité cachée, se placera, s'il est possible, dans une situation *calme*, il ne s'exposera jamais à se laisser séduire par l'amour des secrets & des merveilles. — Et il craindra toujours que la chose qui se cache, ne puisse pas soutenir le grand jour. Tous ceux qui ont travaillé sérieusement à découvrir la vérité, ont trouvé qu'il était très avantageux de se communiquer réciproquement ses sentimens, d'une manière ouverte, & il est hors de sens, d'imaginer qu'une chose de la plus grande importance pour l'humanité, soit encore un secret; & qu'elle ne puisse être utile qu'autant qu'elle

res-

restera secrète. Cela est en contradiction avec l'expérience du genre humain — & ce serait assurément démentir toutes nos protestations d'amour fraternel, de cacher dans le fonds de notre coeur, un secret d'une si grande importance, quel solécisme! un secret qui doit éclairer & réformer l'univers. — Nos efforts deviennent inutiles, dès que nous faisons une entreprise au de là de nos forces. Qu'on forme une association avec l'intention sérieuse de réformer ses membres, & d'en augmenter le nombre, en raison de ses succès, — on peut en attendre de bons effets. Mais pourquoi faut-il que la méthode pour y parvenir soit un secret? elle ne peut en être un, que pour ceux qui ne veulent pas la chercher dans cette sentence:

„Faites toujours le bien, cherchez toujours la paix.”

Mais c'est faire outrage au lecteur, de supposer que ce sujet admette une discussion raisonnable, si le secret est nécessaire à cette association; ses vûes sont ou frivoles, ou coupables.

pables. Ainsi dans tous les cas, le danger de toute les assemblées secrètes est évident, de pures frivolités ne peuvent jamais occuper sérieusement les hommes faits, & nous voyons que dans toutes les parties de l'Europe, où la Franc-Maçonnerie a été établie, les loges sont devenues des sources de calamité publique. Je suis persuadé qu'aucun frère maçon ne saurait nier que tout ce qu'il fait dans la loge, ne soit que des bagatelles. Les actes de charité n'ont pas besoin du secret, & d'ailleurs ne prennent que très peu de leurs tems, — voilà pourquoi il est très à craindre, que ces assemblées, ne donnant pas assez d'occupations à leurs membres, ceux-ci n'en cherchent d'autres, qui les intéressent davantage, & qui par leur nature, demandent un profond secret. L'intérêt seul les dirigera, & ne craignant aucune punition, ils donneront un libre essort à leurs passions. Toutes les sociétés secrètes des Franc-Maçons sur le continent (& même quelques unes en Angleterre) suivent la même routine. Il y a partout des gens dont les mœurs

moeurs sont corrompues; de telles gens saisissent avec plaisir les occasions qui leur fournissent les moyens de se livrer à leur goût pour les satires & les sarcasmes. L'approbation des autres les encourage encore davantage, nous aimons naturellement à faire embrasser nos principes par d'autres, ce désir s'augmente par le secret qu'on observe dans les sociétés — tout pays a ses mécontents, qui en se plaignant à d'autres gens plus paisibles, parviendront à leur faire exagérer des maux, qu'ils sentaient à peine. Tout homme mécontent de son sort, cherche à l'améliorer, & on peut-on mieux s'aboucher pour faire des plans & des projets, si ce n'est dans des sociétés secrètes? la Franc-Maçonnerie est innocente en elle même, mais elle a été dénaturée & enfin totalement corrompue. Tel sera le sort de toute assemblée secrète, tant que les hommes seront enclins à la corruption & à la méchanceté.

Il serait à souhaiter que toute la confrérie, suivit la conduite vraiment patriotique, des loges de l'Allemagne qui se sont séparées & ont

ont sacrifié leurs amusemens au bien de leur patrie. Le sacrifice n'est cependant pas grand, on peut assez s'amuser dans le cercle particulier de ses connaissances, sans cependant diminuer ses actes de charité. Je ne vois aucune nécessité d'aller à Petersbourg pour secourir un pauvre frère, ni aux indes pour convertir un payen, tandis qu'il y a tant de malheureux, & tant d'incrédules parmi nous.

Ce ne sont pas seulement les sociétés secrètes qui sont dangereuses, mais toutes sociétés qui ont un but mystique en vuë. L'histoire nous fournit des preuves à l'infini, de ce que j'allegue. J'amaïsiècle, ni pays n'a produit de sociétés mystérieuses qui ne soient devenues généralement nuisibles. Des hommes adroits ou mal-intentionnés, ont cherché à prouver, que quelques uns des anciens mystères avaient été très utiles au genre humain, parce qu'ils renfermaient des doctrines bien raisonnées de la religion naturelle. C'était la le cheval de bataille de WEISHAUPF qui met les mystères des Eleusiniens & des Pythagoriciens de

de ce nombre, & cependant leurs signes extérieurs étaient contraires aux bonnes mœurs & à tout ordre social. C'est une bien grande présomption, de la part des lettrés du 18^{ème} siècle, que de prétendre savoir mieux ce qui regarde les Anciens, que leurs contemporains. Les Philosophes, & les Législateurs de l'antiquité n'en parlent point ainsi. Je conseille à tous ceux qui admirent les dissertations ingénieuses du Dr. WARBURTON, de lire un ouvrage très fastidieux intitulé, *Charakteristik der Mysterien der Alten* publié à Francfort en 1787. L'Auteur se contente d'y citer les plus mauvais écrivains de l'antiquité, dont les écrits ne respirent que le polythéisme & les absurdités les plus grossières. Je crois cependant que les Dionysiaques de l'ionie possédaient des secrets scientifiques : Savoir la connaissance de quelque mécanisme, dont leurs Architectes & Ingenieurs se servaient, & je crois qu'on pouvait à juste titre les appeller des Frères Maçons. Mais ils firent comme les *Illuminés*, & ajoutèrent aux secrets de la Maçonnerie,

ceux de la débauche & de l'ivrognerie ; ils formèrent une loge de soeurs, & finirent par se révolter contre les souverains qui les avaient protégés. Leur but ne tendait à rien moins qu'à gouverner toute l'ionie, jusqu'à ce qu'enfin ils furent attaqués par les états voisins, & dispersés. Ils étaient aussi des Illuminés, & ils voulurent introduire le culte de Bacchus par toute la contrée. *Και τῇ Διονυσίῳ Ἀττικῶν ὅλην καθιέρωσαν, μέχρι τῆς Ἰδίας.* STRABON. —

Pent-être que les Pythagoriciens avoient aussi quelques secrets scientifiques ; mais ils étaient aussi Illuminateurs, ils se croyaient obligés de détruire les souverains, & furent détruits eux mêmes.

Rien n'est plus dangereux que les associations mystiques, le secret n'étant connu que des directeurs, ceux ci s'en servent pour conduire le reste des membres, qui se laissent mener aveuglement, dans l'espoir d'être initiés un jour, & moins ils y voyent clair, & plus ils sont contents, un objet mystique, met le conducteur à même de se frayer la route
qui

qui lui plaît, ne suivant que le courant des préjugés; ceci leur donne encore un pouvoir illimité; car ces préjugés lui fournissent des moyens de gouverner des milliers d'hommes, qui n'attendent qu'après un Conducteur, & lors qu'on est parvenu à mettre une masse d'hommes en mouvement, en ne leur donnant d'autre guide que leurs caprices, le moteur lui même, ne saurait dire: tu t'arrêteras là, & „ n'iras pas plus loin.”

VII. Nous pouvons encore conclure de tout ce que nous avons vu, que tout les discours philanthropiques sont dangereux. Leurs principaux effets sur l'esprit humain, sont, d'augmenter le mécontentement des infortunés, & de ceux qui ne possèdent qu'une légère médiocrité. Personne, pas même les Illuminés, ne sauraient nier, que cette classe d'hommes doive nécessairement exister, & qu'elle forme toujours la plus grande partie des individus. Il est donc bien inhumain de rappeler à ces gens, un état, dont on tâche de les dégouter, tandis que c'est celui dans le quel

ils pourraient vivre heureux. C'est d'autant plus cruel, qu'on n'améliore rien, & qu'aulieu que JEAN GOUVERNE JAQUES, c'est JAQUES qui GOUVERNE JEAN. Ces déclamations ne tendent qu'à diminuer & affaiblir les devoirs qu'exige le Patriotisme, parce qu'on le dépeint comme étant inférieur à la bienfaisance universelle. Je ne prétens pas que le Patriotisme ait une prédominance marquée dans la société; mais si l'on prouve que la société ne saurait faire des progrès, qu'autant que chaque membre y prendra une part active, & que la nature humaine doit tous les avantages dont elle jouit à la société; assurément, cet intérêt devrait être cher à tous les coeurs.

Peut-être que l'Union Nationale, provient des animosités Nationales; — mais elles sont aisées à reconnaître, & l'union n'est point un effet nécessaire de l'injustice. Les mêmes arguments qui ont quelque force contre le patriotisme, peuvent servir également contre la préférence que les parents ont naturellement pour leurs enfans; & assurément, personne ne saurait

rait douter de l'avantage de la conserver dans toute sa force, sans autre retenuë, que celle que les loix imposent.

Mais j'ai tort de faire usage de l'affection filiale ou paternelle, pour defendre le patriotisme & la fidélité. Puisque cet instinct si naturel, est condamné chez les Illuminés, comme incompatibles avec la philanthropie universelle. Mr. DE LA METHÉRIE dit, que dans les mémoires envoyés par les Clubs d'Angleterre, à l'Assemblée Nationale de France, il en a lu deux (imprimés) qui priaient l'assemblée d'établir une communanté de femmes & d'enléver les enfants à leurs parents, afin de les élever pour la nation, en conséquence des devoirs que lui dictait la philanthropie, WEISHAUPHT aurait tué son enfant & sa concubine, — & ORLÉANS vôtâ pour la mort de son proche parent.

Au reste, une des plus tristes conséquences de l'Illumination, c'est la révolution qui parait s'opérer dans tous les coeurs, & ce sacrifice forcé de toutes les affections, à une di-

vinité imaginaire. — Il semble, que plus on avance en connoissances, & plus nos moeurs se corrompent ; prodige, qui n'est que trop prouvé par l'expérience journaliere. Je me rappelle d'avoir lu, il y a quelque tems, une dissertation sur la manière de nourrir les enfans, par un Academicien François, LE COINTRE de Versailles ; il appuye sa théorie par l'exemple de son fils, enfant très faible, que la mère allaitait si fréquemment, qu'elle n'avait pas deux heures dans les vingt quatre de relache, jusqu'au moment qu'elle le sévra. Mr. LE COINTRE dit, qu'elle avait contracté pour cet enfant „ *une partialité tout à fait déraisonnable* ” — PLATON, SOCRATE OU CICERON, aurait expliqué cela comme étant l'effet naturel de la pitié, — mais notre Académicien mieux Illuminé, resoud ce problème par les ondulations, & les vibrations, &c. & il ne parait pas croire que le jeune LE COINTRE eut de grandes obligations à sa mère. Je fus charmé d'apprendre, que ce fut ce misérable LE COINTRE, Major de la Garde Nationale de Versailles,

qui

qui encouragea, par son exemple, la trahison abominable, & les cruautés du 5 & 6 Octobre de l'année 1789. Je pense que les conséquences d'une théorie qui expliquerait parfaitement les affections, par le moyen des vibrations ou des cristallisations, glacerait totalement le coeur. Peut-être que l'ancien système de philosophie morale, qui ne consistait qu'en recherches sur le *summum bonum*, & en systèmes de devoirs moraux, était plus propre à former & à fortifier le coeur, & à rendre l'homme vertueux, que les théories les plus parfaites de nos jours, qui expliquent tous les phénomènes par le moyen d'une anatomie exacte de nos affections.

Puis que nous sommes Illuminés à tel point, il nous doit être plus aisé d'obtenir une victoire sur nos penchants, & de rendre les sacrifices à la philanthropie universelle moins pénibles. Je ne prétens pas cependant, que ceci soit vrai, mais je crois qu'il m'est permis d'assurer, qu'une vertu plus austère n'a pas été le fruit de l'Illumination moderne. Je ne veux

point fatiguer le lecteur, en lui retraçant de nouveau WEISHAUPT & ses associés. Mais jettons les regards autour de nous, & fixons les surtout sur ces défenseurs de la philanthropie universelle. Qu'ont produit leurs déclamations continuelles? des suites très facheuses assurément; & peut-on en attendre d'autres. — Un point de vuë très éloigné leur est toujours recommandé, comme devant leur servir de guide. Mais son éloignement le rendant presque impercepiible, on a de la peine à s'en former une idée. De même, tout sentiment que nous étions accoutumés de respecter, ne nous touche plus; nous adoptons la maxime des Jésuites, „ que la grandeur de l'objet justifie les „ moyens qu'on emploie pour y parvenir.” Cette somme de biens cosmopolitiques n'est imaginée que pour adoucir les maux que nous souffrons pour les obtenir. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous nous sommes si bien accoutumés aux énormités, telles que la brutalité envers le beau sexe, la cruauté exercée sur la vieillesse, que nous écoutons tranquillement

ment les récits les plus atroces, qui nous auraient fait frémir, il y a quelques années. Nous pesons avec un cœur insensible, & une balance méthaphisique, la misère présente de notre prochain, & nous les comparons avec les malheurs accumulés des tems reculés, arrivés pendant plusieurs siècles, & attribués à l'ambition des Princes. Par ce moyen artificieux, on parvient à affaiblir les atrocités Comises en France. & à force de lutter avec nous même, nous étouffons ces sentimens de compassion, qui lient les hommes dans la société. — Les noeuds qui nous attachent à nos parents, à nos amis, tout est oublié, pour suivre un sentiment qui ne nous est point naturel, la philanthropie universelle; voilà la perversion de notre nature. „Celui qui n'aime „point son frère qu'il voit, comment peut-il „aimer Dieu qu'il ne voit pas.” En effet, il aimera encore moins cet être idéal, dont il peut à peine obtenir quelques notions passagères & imparfaites. Tout cela est d'autant plus absurde, que si nous tachons de nous

faire une idée des jouissances du Citoyen du monde, nous revenons à ces sentimens moraux que nous avions rejetés. WEISHAUPT nous éblouit avec sa vie patriarchale, qu'il appelle le *summum bonum* de l'homme. Mais à moins que les delices de cette vie là, ne consistent à manger & à boire, les plaisirs domestiques & d'autres sentimens moraux, peuvent mieux s'acquérir dans notre état présent.

Tout ceci n'est qu'un pretexte — ces vils corrupteurs du genre humain n'ont point en vuë cette prétendue félicité des hommes, & ils seraient même bien fâchés de la procurer; ils cherchent à intriguer & à séduire, & leur vie patriarchale fascine les esprits, comme l'arcadie des Poëtes. HORACE demontre la frivolité de ces beaux plans de félicité, dans cette belle Ode

Beatus ille qui procul negotiis

l'usurier, après avoir prôné le bonheur de la vie champêtre, se hate d'aller à la bourse, & prête son argent sur gage.

Les déclamations Cosmopolitiques ne sont pas plus

plus efficaces sur l'homme gouverné par ses passions, il ne s'en sert précisément que comme d'un subterfuge. Les liens de la vie ordinaire commencent par être rompus, & le Citoyen du monde devient un loup affamé. Les conséquences malheureuses en sont, que les progrès que la liberté aurait pu faire, si ce *Ignis fatuus* n'était point survenu, sont retardés; les progrès que nous devons à la véritable Illumination dans les arts & sciences, se seraient accrus en silence & graduellement, chez toutes les nations, & celles dont les gouvernemens auraient été défectueux, se seraient améliorées peu à peu, toutes seraient parvenues à jouir de cette véritable liberté qui n'est connue que des anglois.

Au lieu de cet état heureux, les habitans de tous les pays, sont dans une situation où chacun est allarmé, & offensé des succès des autres, parce que toute prédominance est criminelle, aussi la jalousie les dévore. Les Princes se repentent des condescendances qu'ils ont eues, depuis qu'ils connaissent le but de
la

la classe inférieure du peuple, tous les partis s'observent mutuellement & se tiennent éloignés; le peuple ne reconnaît point de souverain, & le souverain devient cruel. De manière que la liberté dont on pourrait jouir en paix se trouve bannie.

VIII. En voyant le zèle que les Illuminés mettent en donnant à leurs frères des emplois qui leur procurent de l'influence sur l'esprit public, comme de les introduire dans les séminaires d'éducation, nous devrions nous unir pour contrecarrer leur dessein, & nous devrions observer scrupuleusement la manière de penser de ceux qui s'offrent pour instruire la jeunesse. On ne voit nulle part dans la correspondance secrète de SPARTACUS & de ses associés, autant de ruses pour se rendre maître des écoliers, que dans la conduite de *Spartacus*, envers les étudiants de l'Université. SOCHER, & DREXL, avaient seuls l'inspection des écoles de l'Electorat. *Spartacus* fait un grand cas de ces deux hommes, & il leur recommande d'employer toutes sortes de sé-

duc-

ductions. WEISHAUP se tourmente, & emploie les moyens les plus bas, pour engager les jeunes gens à se laisser gouverner par lui; & il engage l'un d'entre eux, dont il parle avec beaucoup d'éloge, dans une autre lettre, de s'emparer de la Clef de la maison où il loge, afin de pouvoir y introduire tous ceux qu'il voudra. Dans toutes ces esquisses, il ne perd jamais de vue le grand objet, qui est d'imprimer dans l'esprit des jeunes gens, des principes de liberté & d'égalité, & afin d'y mieux parvenir, il ne se fait point scrupule d'exciter leurs passions les plus dangereuses. Soyons assurés, que le zèle du cosmopolitisme portera aussi d'autres hommes à des pareilles démarches, ayons donc soin que les instituteurs soient des gens qui aient au moins l'air d'avoir de la probité. Il est vrai que la sobriété & l'hypocrisie peuvent se réunir dans la même personne. Mais l'écolier n'a rien à craindre de leurs effets, & d'ailleurs les parens peuvent faire remarquer à leurs enfans que la grande sévérité du Gouverneur, ne provient
que

que d'une prudence outrée pour sa sûreté. Au lieu qu'il n'y a point de remède contre les mauvais principes inculqués à un jeune cœur sans expérience. WEISHAUPT était sûr que les principes anarchiques étaient les plus propres à séduire ceux qui avaient secoué le joug de la religion, & qui avaient pris l'habitude de se croire tout permis. Il avait bien raison — nous ne saurions assez observer le caractère & la conduite des *hommes à talens*, qui s'offrent à remplir des emplois, qui leur donnent du pouvoir sur plusieurs personnes. On ne devrait les faire desservir que par des personnes d'une vertu intacte, & se défier surtout, de ceux, qui dans ce moment où l'on agite souvent des questions d'une grande importance, ne disent pas ouvertement leur façon de penser.

Il est bien malheureux d'être obligés de nous rendre la vie pénible par les soupçons continuels. Mais l'histoire du genre humain nous montre que les plus grandes révolutions ont été opérées par des petites causes. Quand le
mal

mal est à son comble, il n'est pas facile d'y trouver, un remède — & toujours *medicina sero paratur*, il vaut mieux prévenir la maladie *principiis obsta — venienti occurito morbo*.

IX. Ne disons pas que ce sont de vaines terreurs. L'ennemi est parmi nous, il est très apparent que nous sommes entourés de pareilles associations dangereuses. Avant que l'Ordre des Illuminés fut détruit par l'Elécteur de Bavière, il y avait plusieurs loges en Angleterre, dont il se trouve encore quelques débris; car il n'y a pas long tems que plusieurs loges prétendaient ignorer quels étaient le but, & les principes corrupteurs des Illuminés. La Constitution de l'Ordre prouve que cela pouvait être, parce qu'ils ne furent Illuminés, que par degrés. Mais j'observe qu'il est moralement impossible, qu'une loge se forme sans que quelques frères zélés ne les instruisent. Et je crois qu'un homme parvenu au grade de Chevalier Ecossais, devient un membre très dangereux à l'état, & à l'Eglise. Je sais très bien qu'il

qu'il y a plusieurs milliers de frères de souscrits à Londres, & l'on ne saurait douter que plusieurs ne soient très avancés. Le vocabulaire des Illuminés est employé dans ces sociétés, elles ont pris les noms & la Constitution des sociétés Françaises & Allemandes. Correspondante, affiliée, provinciale, rescrit, Conventions — Société de Lecture — Citoyen du Monde — Liberté & Egalité — les droits imprescriptibles de l'homme &c. &c. & peut on nier que les arbitres de la Littérature, traitent la théologie, & la politique bien différemment dans leurs ouvrages, que jadis. Jusqu'à ce que *l'age of reason* de PAINE eut paru, les écrits les plus sceptiques, restaient dans les bornes de la bienséance, dans l'espace de deux siècles, il n'a point paru un seul ouvrage, qu'on puisse comparer aux productions des mauvais sujets de l'Allemagne. Et cependant ces ouvrages, sont l'objet de la critique la plus judicieuse. C'est un éloge bien sincère que je dois à ma nation. Dans ma jeunesse j'ai lu beaucoup d'ouvrages de ce genre, je ne puis as-

sez

sez exprimer ma surprise, & le dégoût que j'eus de la quantité d'ouvrages licencieux Allemands, qui me sont parvenus, depuis que j'ai commencé cet abrégé. — Il y en a, dont les titres seuls, ne seraient j'amaïs employés par un écrivain Anglais. On m'a dit que la licence de la presse a été aussi grande en France, même avant la révolution. Puisse la décence regner long tems dans nos écrits, & ajouter à l'estime que nous ont procuré les progrès dans les sciences, la réputation d'être la nation la plus policée du monde.

Mais je crains que les sentimens, ou bien la délicatesse Britanniques ne soient changés. Car le livre de PAINE est considéré par nos écrivains périodiques comme un ouvrage d'un genre nouveau, qui peut fournir matière à de belles discussions. — Et je suis toujours frappé de voir avec quels soins nos critiques attaquent cet adversaire, plutôt que de prouver l'ineptie & la grossiereté de cet écrivain.

Nous ne trouvons guerre dans nos écrits politiques, de ces efforts généreux, que le vé-

ritable amour de notre constitution devrait inspirer à nos écrivains, pour calmer les mécontentemens de la nation, nous les voyons au contraire saisir, avec une sorte de satisfaction, les occasions de trouver le Gouvernement en faute. Il me semble que le véritable amour de la patrie, devrait les engager à ménager dans leurs satires un ministère accablé d'affaires, d'une nature toute nouvelle, qui se trouve dans une position des plus difficiles. Le critique devrait penser, qu'un ministre est homme, & par conséquent sujet à l'erreur. Mais il semble que nos écrivains regardent, comme un principe fondamental, que le gouvernement doit toujours avoir tort, & qu'une réforme dans tous les points, est nécessaire. Ce fut la première cause des malheurs du continent, & nous ne pouvons pas douter qu'on ne fasse les plus grands efforts, pour influencer l'opinion publique dans notre pays, par les mêmes moyens qu'on a employés en France: par exemple:

X. Les doctrines detestables de l'illumination

tion ont été prêchées ouvertement parmi nous. Le Dr. PRIESTLEY n'a t-il pas dit (dans une de ses lettres sur les revoltes de Bermingham) „ que si la situation des autres nations doit „ être aussi améliorée, que celle de la France le sera, par le changement qui s'est „ opéré dans son système de Gouvernement, „ tout le monde doit faire des vœux pour la „ grande crise ; quelque désastreuse qu'elle „ puisse paraître , que le resultat en sera „ certainement heureux, quoiqu'un grand nombre de personnes innocentes, en soient les „ victimes? ” N'est ce pas l'équivalent du propos de SPARTACUS? „ à la vérité il y aura „ de grands orages, mais le calme renaitra.” Le Docteur PRIESTLEY imagine-t'il, que nous renoncerons avec plus de soumission, que nos voisins les Français, aux propriétés & aux distinctions, qui nous sont garanties, par des siècles d'une possession paisible, qui sont protégées par les lois, & reconnues légitimes, par tous ceux qui espèrent que leurs descendants recueilleront les fruits de leur industrie

honnête ? — soutiendront ils ces droits avec moins de courage ? — sont ils moins nombreux ? faudra-t il que les amis, les protecteurs que cet écrivain à loués & flattés, se laissent ruiner, ou qu'ils défendent leurs droits par la force ? il a déjà donné des preuves qui promettent beaucoup, de son dévouement aux principes de l'Illumination, & il a déjà passé par plusieurs degrés d'initiation. Il a revu & corrigé le Christianisme, & il se vante, ainsi que *Spartacus*, qu'il a enfin trouvé le véritable secret. — N'a-t il pas préparé l'esprit de ses lecteurs à l'athéisme, par sa théorie de l'esprit, & par des commentaires sur le jargon insignifiant du Dr. HARTLEY ? je l'appelle jargon insignifiant, pour ne pas lui donner la qualification déshonorante, qui lui conviendrait cependant mieux. Car si les intelligences, ou les facultés de notre Ame, ne sont autre chose qu'une certaine modification des *vibrationculae* ou des ondulations, n'appelleront ils pas l'intelligence suprême, une ondulation perfectionnée, qui s'élève au des-

sus

sus des autres? c'est véritablement de cette manière qu'ils prétendent expliquer les opérations universelles des intelligences, ainsi que toute ondulation nouvelle ou partielle peut dominer, sans la moindre confusion, toute autre ondulation déjà existante, de même toutes les intelligences de l'univers sont des résultats des opérations de l'intelligence suprême, qui les met toutes en mouvement. — Ainsi une ondulation (de quoi? surément de quelque chose d'antérieur à cette modification qui en est indépendant) est la cause de l'existence de tous les êtres, qu'on voit dans l'univers, ainsi que de l'harmonie & des beautés que nous y admirons. — Et cette ondulation est l'objet de l'amour, de la reconnaissance & de la confiance (apparemment des autres ondulations). Heureusement tout cela n'a pas de sens. — En voilà assez pour prouver que les découvertes du Dr. PRIESTLEY sont insignifiantes.

S'il était possible que l'âme de NEWTON éprouvât des souffrances, il se rappellerait cer-

tainement avec regret cet instant fâcheux, où accusé par le Dr. HOOKE d'être plagiaire, il mit au jour son système chymérique des vibrations de l'air, pour prouver le parti qu'on pourrait tirer d'une hypothèse. — Car il faut avouer que c'est ISAAC NEWTON qui a frayé aux modernes, le chemin de la philosophie des atomes. L'éther de NEWTON est adopté avec chaleur par les demi-savants, qui, au mépris du bon sens, & en contradiction avec tous les principes de mécanique, nous donnent des théories, des mouvemens des muscles, des sensations animales, & même des opérations de l'esprit, & de la volonté, par le moyen des ondulations du fluide de l'air. Il n'y en a pas un sur cent de ces théoriciens, qui connaisse le théorème fondamental de toute cette doctrine; la 47^{ème} proposition du 2^e livre des *Principia*. Et pas un sur mille, qui sache que les recherches de NEWTON à cet égard, ne peuvent être démontrées — & cependant ils parlent des effets & des modifications de ces ondulations, avec autant de con-

fian-

fiance, que s'ils pouvaient démontrer les propositions des élémens d'euclide.

Tel est pourtant le raisonnement dont le Dr. PRIESTLEY se contente — mais je ne suppose pas que son Illumination soit encore complète son génie a été comprimé par les préjugés anglais — ils ne doivent maintenant plus exercer leur empire sur son esprit. Il est à présent dans cette, „ *rara temporis (et loci)* „ *felicitate, ubi sentire quae velis, et quae sentias dicere licet*, — dans le pays où il s'est rendu célèbre par la première édition avouée de *l'age de la raison*, avec le nom de l'éditeur, je ne doute pas, que son esprit ne prenne un vol plus élevé — & nous pouvons nous attendre à lui voir mettre le feu „ à la „ mine qui doit faire sauter en l'air tous les „ établissemens religieux de son pays esclave „ & stupide.” — Qu'il jouisse de la paix — mais je vois avec douleur, qu'il a laissé parmi nous des amis & des partisans, qui déclament de la manière la plus violente, contre les établissemens religieux nationaux, qui main-

tiennent, ou autorisent des ordres privilégiés. Les discussions sur ce sujet augmentent le mécontentement de la partie la plus malheureuse de l'humanité, qui est naturellement portée à murmurer contre des avantages, qui ne proviennent pas du mérite personnel de celui qui les possède ; quoiqu'a ils soient les fruits naturels de celui de leurs ancêtres, & de la justice de notre heureuse constitution. Il n'y a pas un homme, un peu instruit, qui puisse nier, que la religion ne reçut la plus grande atteinte, lorsque Constantin déclara que le Christianisme était la religion de l'empire, investissant l'église, des richesses & du pouvoir qu'avaient les Prêtres du paganisme. Mais il est faux, que ce fut la source de toutes les corruptions du Christianisme. L'homme le moins instruit dans l'histoire ecclésiastique, sait, que les erreurs des GNOSTICS, des CERINTHIENS & autres, ont précédé cet événement de beaucoup, que des milliers d'entre eux, ont péri dans ces disputes metaphisiques.

Mais je ne puis m'empêcher de penser que
dans

dans la situation où se trouve l'Europe, la religion disparaîtrait de la surface du globe, si les opinions des hommes cessaient d'être dirigées par des établissemens religieux nationaux. Les instituteurs chez un peuple indépendant chercheraient à se rendre populaires, comme nous en avons des preuves certaines, en tolérant dans leurs auditeurs, les opinions qu'ils savent leur plaire le plus. Les anciens sujets de discussions ont perdu tout leur intérêt, & je craindrais que ces instituteurs ne trouvassent que, le moyen le plus aisé & le plus sur de gagner la popularité, ne fut d'amener leur auditoire, par une longue suite de raffinements, au matérialisme du Dr. PRIESTLEY, d'où il n'y a plus qu'un pas à faire, pour arriver à l'athéisme de DIDEROT & de CONDORCET.

Je pense que d'après de tels motifs de crainte, nous devrions nous tenir sur nos gardes; & que tout homme qui a joui des douceurs de la liberté anglaise, doit mettre le plus grand soin à la conserver. Nous devrions cesser d'encourager les sociétés secrètes, qui font des

armes pour les mal-intentionnés, & les conversations, dans les quelles on nourrit des idées de perfection politique, qui nous font souhaiter un bonheur, qui ne peut qu'être imaginaire. Elles ne peuvent Produire d'autre effet, que d'augmenter les inquietudes & le mécontentement des gens sans fortune, des paresseux & des méchants. Nous devrions surtout avoir la plus grande attention à détruire toute espèce d'immoralité & de licence; car ces vices sont la perte des gouvernemens & finiront par nous asservir à la tyrannie d'une populace effrénée.

XI. S'il a jamais été urgent d'exhorter les instituteurs publics de la nation, à défendre de tous leurs pouvoirs la cause de la religion, & de la vertu, c'est surement à présent. Il parait d'après le recit que je mets sous les yeux du public, que la religion & la vertu sont les moyens les plus puissants, pour empêcher l'exécution de ce plan de bouleverser tous les gouvernemens de l'Europe. Et je me flatte d'avoir prouvé clairement, que ces con-
spi-

spirates ont bien senti, que la vertu pure, & l'amour de la religion, ont des racines profondes dans le coeur humain; qui est porté à croire, que les merveilles de ce monde sont produites par une sagesse & une puissance, qui résident dans un être indépendant de l'univers, objet de notre admiration & de notre amour. — Je ne parle pas de la vérité de ce principe à présent, mais seulement de l'impression réelle qu'il produit dans le coeur de l'homme. C'est donc d'après ces principes, qu'il faut travailler; leur force est bien reconnue, puis qu'on doit employer tant d'artifices pour les déraciner, ou pour les étouffer par d'autres moyens. Nous voyons aussi, que ces corrupteurs conviennent que la religion & la vertu sont inséparables, & se soutiennent réciproquement, & tous leurs efforts tendent à prouver, que c'est là une erreur. — Enfin ils ne se flattent d'un succès complet, que lorsqu'ils les auront détruites.

D'après cela, j'espère qu'on ne me condamnera pas si j'invite instamment nos instituteurs

pu-

publics à considérer cette cause, comme la leur propre. C'est sous le prétexte d'instructions morales, qu'on a corrompu le monde. Ils ne peuvent donc pas faire un pas en arrière, qui ne leur soit funeste, parceque ce serait certainement reconnaître qu'ils ont été vaincus; & ils seraient accusés d'indifférence & de fausseté. Je sais qu'un homme modeste & de la répugnance à se livrer aux idées, qui peuvent le porter à croire qu'il est plus sage ou meilleur que les autres. Mais si tous sont si timides, que pouvons nous espérer? devons nous permettre qu'un petit nombre de scélérats, en qui personne n'a la moindre confiance, se fassent passer aux yeux des ignorants & des paresseux, pour des instituteurs qui enseignent la vraie sagesse, & qu'ils entraînent par ce moyen, le monde entier dans le piège? ils ont réussi avec nos voisins du continent, & en Allemagne, ou quelques Prêtres infâmes les ont aidés à exécuter leurs desseins.

Mais j'ai une meilleure opinion de mes compatriotes, & j'espère que notre clergé, trou-

ve-

vera des encouragements dans la force du caractère de notre nation. Les comparaisons nationales sont à la vérité presque toujours partiales — mais je pense que dans la circonstance présente elles peuvent être permises. C'est de ses compatriotes que VOLTAIRE disait, „ ils ont l'air d'être une race mêlée, qui tient „ du singe & du tigre ,” animaux, dont toutes les ruses tendent à faire le mal , & qui se font un jeu des tourments de leur proie. — Ils ont donné des preuves bien justes de la vérité de ce portrait. C'est donc avec un véritable orgueil national, que je compare la conduite des Français, avec celle des anglais, dans une situation pareille, lors des guerres civiles & de l'usurpation de CROMWELL. Les crimes commis en France dans l'espace de six mois, depuis le commencement de la révolution, ont été plus nombreux & plus atroces, que ceux dont les anglais se sont souillés, pendant toute cette période malheureuse. Et nous devons nous rappeler que dans ce tems, outre tous les motifs de mécontentement, on avait

sur-

surtout excité le fanatisme religieux; passion (si je puis l'appeler ainsi) quiveille toutes les autres & qui les met toujours en action. — On peut donc espérer le plus grand bien de ce riche fond de justice, qui fait la base du caractère anglais; & je suis persuadé que c'est à cette justesse d'esprit, & à cet amour pour la justice, que nous devons notre excellente Constitution. Nulle autre part en Europe, les droits des différentes classes de la société ne sont aussi généralement reconnus. Nous en sentons tous la force, & nous trouvons tous bon que les autres jouissent. C'est pour cela que nous les possédons en paix, & c'est aussi par cette raison que la noblesse vit avec les paysans & les fermiers, dans une supériorité aisée & familière.

extrema per illos

Justitia excedens terris vestigia facit.

Notre clergé, est aussi bien préparé pour la tâche qu'il a à remplir. Car nos ancêtres, dont

dont les notions étaient opposées à celles des Illuminateurs de ce siècle, avaient exigé qu'il connut bien la philosophie naturelle, pensant que la connaissance de la simetrie de la nature & de la manière admirable, dont se font ses opérations, serait propre à donner une idée de la sagesse & de la puissance qui ont produit tant de merveilles, & qu'elle rendrait celui qui en est l'auteur, l'objet de notre admiration & de notre amour. Un bon coeur sensible se livre à cette impression, & loin d'en éprouver du dégoût, il sent un plaisir extrême à penser que l'homme est le sujet de ce gouvernement moral, & l'objet de ses soins. Si l'on est une fois d'accord sur ce point, je pense que les vérités salutaires de la religion seront reçues avec reconnaissance. Je pense qu'il serait aisé de convaincre de tels esprits, qu'il y a dans cette variété immense des ouvrages de Dieu, un plan sublime, auquel tout semble obéir, principalement la foule d'êtres qui peuplent ce monde, & qui jouissent tous de la vie, chacun à sa manière. L'homme est

le plus distingué de tous ces êtres, & le *maximum* de ses jouissances semble être un des principaux objets de la volonté de Dieu. On n'aura pas, je crois, de peine à prouver que les préceptes de la religion, ou les résultats immédiats de la croyance au gouvernement moral de Dieu, concident en tous points de sentimens, de dispositions & de conduite, avec ceux qui produisent le plus de jouissances dans la vie sociale. La même série d'idées prouvera que les progrès réels dans les plaisirs de la société, sont dans le fait, des preuves des progrès de la raison de l'homme, & sont autant de pas vers cette perfection dont notre conscience nous dit que nous sommes capables, & que la religion nous porte à espérer dans une existence à venir. Ainsi „ les chemins de „ la sagesse paraîtront mener au bonheur & à „ la paix.”

Si l'on s'en tient à ces principes, toute discussion politique devient inutile, & ne pourrait être que nuisible, de telles discussions produisent toujours de l'antimosité. Mais surement

ment l'idée, que nous coopérons avec l'auteur de la sagesse infinie, & que c'est nous qui mettons en exécution ses plans sublimes, doit être pour nous une source de satisfaction. Cette pensée doit exalter l'esprit de tout homme, qui reconnaît cette alliance avec l'auteur de la nature. Nous sommes véritablement tous frères, puis que nous partageons les mêmes espérances, & que le but de notre voyage dans ce monde est le même. Cela devrait être la base d'un patriotisme moral qui, je crois, produirait une tolérance réciproque, puisque nous découvririons en nous mêmes les imperfections que nous remarquons chez les autres, & qui ne nous empêchent pas d'espérer de devenir à la fin tous égaux en mérite & en félicité.

Je me plais à croire qu'on ne m'accusera pas de présomption, la profession que je respecte le plus sincèrement, est celle des instituteurs moraux & religieux de mon pays. Je ne dis rien ici que je ne développe d'une manière beaucoup plus détaillée, en remplissant les devoirs de mon état. Et je ne crois pas

qu'on puisse me taxer de vanité, quand je dirai qu'une étude longue & délicate des ouvrages de Dieu, m'a mis plus à portée de les connaître que ceux qui, livrés au tourbillon de la société, n'y réfléchissent jamais. Et si quelqu'un de ceux là disait que tout est l'effet du hazard, & „ que tous les hommes „ doivent être traités de la même manière &c.” Ce qui arrive le plus souvent, je pense qu'un homme sage donnerait la préférence à mon assertion, au moins assez pour réfléchir sérieusement sur ce sujet, avant d'adopter des idées, que j'affirme devoir être funestes à sa tranquillité & à son bonheur à venir. C'est par cette raison, que je me flatte qu'on ne m'accusera pas de sortir de ma sphère, & qu'on ne dira pas de moi „ *ne sutor ultra crepidam.*” Nous vivons dans un tems de désolation, & le devoir de chaque homme est de contribuer de tous ses moyens, au bien général.

C'est dans cet espoir que j'ai écrit ce livre & je m'estimerai heureux, si le tems que j'ai pas-

passé dans les souffrances & dans la retraite m'a mis à portée d'être utile à l'humanité. Personne ne sait mieux que moi, combien cet ouvrage est imparfait. Mais comme mon seul motif, en le publiant, est de produire un bien, je compte sur l'indulgence de mes compatriotes, dont la franchise, la bonté & l'intelligence me sont connues. Je les prie instamment de se rappeler, que mon intention, en écrivant ces pages, n'était pas de faire un livre. C'est plutôt une collection de notes que j'ai tirées de livres qu'on m'avait prêtés, lorsque je m'occupais avec soin de la Franc-Maçonnerie. Pendant le cours de ce travail, plusieurs objets différents attirèrent ma curiosité, & dès que j'eus connaissance des Illuminés, je regrettai le tems que j'avais sacrifié à la Maçonnerie. Mais ce fut la liaison qui existait entre ces deux associations, qui me mit à portée d'appercevoir les desseins & les progrès des Illuminés. C'est ce qui m'excita à tacher de découvrir les restes de l'ordre de WEISHAUPT. Je vis sans étonnement, la part qu'il avait

eue dans la Révolution Française. En cherchant des preuves plus claires, je découvris l'Union Germanique, & enfin j'eus connaissance d'un plan vaste & abominable, qui s'exécutait dans toutes les parties de l'Europe. Quelques amis respectables m'encouragèrent à publier mes observations, le plus promptement possible, dans l'espérance qu'il en pourrait résulter un bon effet. Je rassemblai mes matériaux à la hâte, & j'entrepris cette tâche dans un tems où les devoirs de ma place m'occupaient beaucoup, & où ma santé était chancelante. Plusieurs fautes que je connais & que je ne puis corriger pour le moment, en sont une preuve. j'en dois faire mes excuses au public, & j'espère que la pureté de mes intentions, les fera recevoir avec indulgence (*).

Rien

(*) Pendant que la page 465 était à l'impression, j'eus connaissance d'un ouvrage publié à Paris l'année dernière, intitulé *la Conspiration d'Orléans*. Il confirme tout

et

Rien ne me ferait plus de plaisir, que d'avoir la preuve que toutes ces accusations sont fausses,

ce que j'ai dit, de l'emploi qu'on fit des loges des Francs-Maçons. Il donne des détails sur la formation du Club des Jacobins, par le Club Breton. Il paraît que ce dernier est l'association des députés Allemands. Le Club des Jacobins avait plusieurs Comités, ainsi que l'assemblée Nationale. Il avait comme elle, un Comité de Recherches & de Correspondance, dont l'emploi était de chercher des partisans, de découvrir le ennemis, de décider du mérite des frères, & de former des Clubs semblables dans les villes de Province.

L'auteur de cet ouvrage dit (vol. III. pag. 19) „ nous „ devons juger par ce que le Duc d'ORLEANS fit pendant son séjour en Angleterre, de ce qu'il pouvait faire „ ailleurs. à Londres, il attira dans son parti le Lord „ STANHOPE, & le Dr. PRICE, deux des membres les „ plus respectables de la *révolution Society*.” Cette Société n'avait d'autre objet (disait on) que de soutenir la révolution qui avait dépouillé JACQUES II. du trône de ses ancêtres.

D'ORLEANS fit de cette Société un vrai Club de Jacobins. Il entra en correspondance avec le Comité des

Re-

ses, d'être convaincu qu'un tel complot n'exista jamais; que nous ne courrons aucuns risques de

Recherches de notre commune, avec celui du Club des Jacobins & enfin avec notre assemblée Nationale. La quelle adressa une lettre ostensible, à l'assemblée Nationale ou l'on voyait le passage suivant.

„ La Société félicite l'assemblée Nationale sur la révolution qui a eu lieu dans ce pays. Elle fait les vœux les plus ardents pour les heureux résultats d'une révolution si importante, & elle exprime la satisfaction extrême, qu'elle éprouve, en réfléchissant à l'exemple glorieux que la France, vient de donner à l'univers." (Le Lecteur observera que dans cet exemple, sont contenues les horreurs qui ont été commises en France, avant le mois de Mars 1790, & que l'on connaissait déjà en Angleterre, ainsi que la conduite infame de D'ORLEANS les 5 & 6 8bre 1789).

„ La Société a résolu unanimement, d'inviter les Anglois à établir dans tout le royaume, des Sociétés pour soutenir les principes de la révolution," (voyez la page 411me de cet ouvrage) „ en correspondant ensemble, afin de réunir tous les amis de la liberté."

En conséquence, dit l'auteur Français, on établit des Clubs

de la contagion; que l'Angleterre continuera par l'empire de l'honneur de la vertu & de la vraie religion, à être le plus beau modèle de Gouvernement civil, qu'on ait jamais vû; & que notre conduite nationale ne cessera d'être digne des avantages inestimables dont nous jouissons. Notre respectable Monarque, à son événement au trône déclara au Parlement qu'IL SE GLORIFIAIT D'ÊTRE NÉ ANGLAIS. — Plût à Dieu, que tous ses sujets eussent pensé de même! il auroient, comme lui, pendant près de quarante ans, soutenu l'honneur du nom Anglais, en donnant un exemple de vertu publique & privée. C'est alors que la Nation Anglaise aurait été l'honneur de l'Humanité. — Nous aurions regardé ces complots infames, de nos voisins, avec dédain, & compassion & cet ouvrage imparfait, dont le but est louable, aurait été inutile.

Clubs de Jacobins, dans plusieurs villes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande.

L'honorable Lord LANSDOWN a assuré l'auteur, que le Duc D'ORLÉANS n'a jamais vû ni parlé au Dr. PRICE.

P O S T S C R I P T U M.

Quoique je n'aie point douté de la validité des preuves que j'ai données des complots, qui se sont formés contre les plus chers intérêts des peuples, ni de l'importance de ces découvertes pour mes compatriotes ; j'ai cependant vu avec plaisir qu'elles ont été reçues avec indulgence & empressement. car l'Imprimeur me mande qu'il sera nécessaire de publier une seconde édition. J'aurais bien désiré d'en pouvoir différer l'impression, afin de corriger les erreurs qui ont pû se glisser dans cet ouvrage, tant à cause de l'inexactitude des auteurs que j'ai cités, que de mon peu de

con-

connaissance de la langue Allemande. J'aurais essayé de rendre ce livre plus digne du public, en corrigeant des fautes causées par l'état de ma santé & par le desir de le mettre au jour le plutôt possible. J'aurais omis plusieurs répétitions, & rendu, par ces moyens l'ouvrage plus clair & moins fastidieux. Mais le Libraire me dit, que cela en retarderait trop la publication, par ce qu'il faudrait changer l'ordre des pages. D'ailleurs ma santé ne me permet pas d'entreprendre un ouvrage, qui doit être fait avec précipitation. Je dois donc me soumettre à ces raisons; & me contenter de faire les corrections les plus indispensables.

J'ai trouvé après de plus amples informations, que je m'étais trompé, quand aux discours d'un successeur du Dr. PRIESTLEY, mentionnés à la page 485, la personne en question, abhorre toute conduite sanguinaire, & je m'étais laissé tromper, par le récit d'une conversation, que l'on m'avait mal renduë. Mais je crois que l'on ne saurait assez recom-

mander aux lecteurs, de se tenir en garde contre les attaques fréquentes, que ces déclamations font à la religion. Excepté l'anecdote de DUPRAT, je ne me rapelle d'aucune assertion, dont l'impression ne me prouve l'authenticité. Et quand à cette anecdote, elle m'a été racontée par tant de personnes qui en ont été témoins oculaires, qu'il est impossible de nier le fait.

Un membre très respectable de l'église Gallicane, m'a fait remarquer, que je m'étais oublié, page 32 & 60 de l'édition précédente, par rapport au Clergé Français, par ma grande sévérité à leur égard; ayant représenté la majorité de leur Prélats comme absorbés dans le vice; qu'ainsi, au lieu de prouver une conspiration contre l'état, j'ai justifié les horreurs de la révolution.

Ce n'était là, ni mon sentiment, ni mon intention. J'ai voulu prouver que les Illuminés, soit, comme associés sous cette dénomination, soit en leur particulier, ont contribué à la révolution, par celle qu'ils ont opérée
dans

dans l'esprit public, contraire à la vertu & au bon ordre. Mais j'étais bien sûr que leurs complots n'étaient ni les seuls, ni les plus redoutables qui se formaient. J'en ai averti mes Lecteurs à la page 54 lig. 29 & je l'ai répété souvent, en parlant d'autres causes de mécontentement. Je n'avais en vue que celles supposées par les Illuminés & leurs amis. Tout l'ouvrage demande une grande Indulgence, & l'on s'apperçoit aisément, que je n'avois pas considéré, en le commençant, toute l'étendue du sujet, qui ne s'est découvert à ma vue, que peu à peu. Si les propriétaires de l'ouvrage avaient trouvé bon, d'en différer l'impression, jusqu'à ce que ma santé & mes occupations à l'Académie, m'eussent donné un peu de relache, j'aurais donné une autre tournure à cet ouvrage, & fait disparaître les imputations mentionnées ci-dessus. Mais comme ce délai n'a pû être obtenu, j'ai substitué aux passages dont on ne paraissait pas content, les sentimens & les opinions de la Nation Française; & j'ai ex-
pli-

pliqué comment ils ont été soutenus par les opérations sourdes des impies & des séditeux.

Je saisis avec satisfaction l'occasion favorable, que me donne cette édition, de témoigner dans le Postscriptum la sincérité des hommages que je rends aux vertus Chrétiennes, qui embellissent le caractère de plusieurs ecclésiastiques Français. Les noms de LA MOTTE D'ORLÉANS, de MAGHAULT, Evêque d'amiens, de HERCÉ, de la MARCHE, de JUIGNÉ, BEAUMONT, & de plusieurs autres, seront toujours respectés par les vrais amis de la religion, & toute la malice des prétendus Illuminés, ne pourrait noircir les beaux exemples de piété & de résignation, donnés par la majorité du Clergé, pendant la tyrannie exécrationnable, de MARAT & de ROBESPIERRE. Ils peuvent l'attribuer, à un esprit de corps, & à une soumission aveugle à la cour de Rome; mais l'on sait que l'église Gallicane s'en était, depuis long iems, rendue indépendante, la plupart de ces hommes respectables furent les victimes de leur attachement à un serment, qu'ils croyaient ne pouvoir

voit abjurer, sans se rendre coupables d'impie-
tè & de rébellion. Un grand homme, qui
avait été témoin de la déclaration faite, par
près de 400 Prêtres, de plusieurs rangs, à Tou-
louse, m'a dit, que celui qui portait la parole,
avait dit aux juges. „ Si nous donnons à la
„ nation cet exemple de légèreté, en rompant
„ un serment que nous avons fait volontaire-
„ ment, & après de mûres réflexions, notre
„ nouvel engagement nous sera bien moins
„ sacré, nous détruirons la même Constitution
„ que nous avons jurée de maintenir, parce
„ que nous sanctionnerons tout ce que fait le
„ peuple, par la fidélité que nous lui avons
„ jurée le 14 de Juillet.” Ces paroles furent
une prophétie, qui démontra au bout de quel-
ques mois, que ces fanatiques aveugles, com-
me on les appelait, étaient d'excellens juges de
la nature humaine, & que les philosophes n'é-
taient que des ignorans & des bigots.

Mais quoique je n'aie point voulu prouver
que la Majeure partie du Clergé ne fut
corrompue ainsi que les laïques de tous les
rangs, je ne saurais nier, qu'il s'était glissé

des

des erreurs dans l'église qui exigeaient une réforme, que le peuple souhaitait ardemment.

Ce ne sont point des accusations non fondées, si un Protestant réfléchit sur les cérémonies sans nombre de l'église de Rome, — s'il considère l'autorité qu'exerce l'évêque de Rome, la confession auriculaire, les vœux monastiques, les penitences, les indulgences, & autres Articles de leur foi, il excusera, & justifiera même les expressions outrées dont je puis même servi. Sur tout s'il se rapelle, qu'il y avait dans ce tems là beaucoup de personnes en France, qui sans faire ouvertement profession de protestantisme, s'accordaient avec eux, sur plusieurs points importants.

Mais il y a trois points, dans la pratique, si non dans la constitution écrite de l'église Gallicane, qui offensaient la masse du peuple, alienaient les esprits, donnaient des moyens sûrs aux seditieux pour troubler l'état, & aux impies pour détruire la Religion. Le premier point était, l'exclusion du bas clergé des hautes charges. Le second, & le troisième, suite naturelle du premier, étaient, que tous les
pré-



prélats quittaient leurs diocèses pour fréquenter la cour & la capitale, enfin l'oppression tyrannique du haut clergé sur les curés.

Quand au premier, quoiqu'un évêque d'Inguier, soutint ses droits dans un sermon qu'il prononça devant le Roi, & où il parla beaucoup des honneurs dûs à la noblesse (sujet assez étrange à débattre devant des pécheurs assemblés, en la présence d'un Dieu qu'ils invoquent.) des bonnes moeurs, & de l'honêteté imposante d'un évêque noble cependant, je ne puis m'empêcher de croire, qu'il faut être plus qu'un homme ordinaire, pour acquérir cette simplicité de moeurs, qui caractérisait les évêques primitifs de l'église chrétienne, au milieu des vices contagieux qui les entouraient, & du luxe & de la dissipation dont ils se voyaient environnés. Ainsi, au lieu de s'étonner que quelques uns de ces nobles, s'écartent du chemin de la vertu, ou doit s'étonner qu'il y en ait encore tant, qui le suivent. Ceux là sont des exemples frappans du pouvoir qu'a la vraie religion; & leurs vertus héroïques obtiennent les plus

plus douces récompenses. — ils sont chers — adorés — tels furent les effets que la vertu d'UN DE LA MOTTE D'ORLÉANS firent sur LOUIS XV. il l'accompagnait toujours à la porte, avec les larmes aux yeux, & lui disait en partant, „digne homme, priez pour moi.” les exemples de cet espèce, sont rares, & d'après nos observations sur la nature humaine nous devons croire que l'usurpation des revenus énormes des évêchés, devait naturellement diminuer la part que les pieux donateurs avaient faite aux pauvres ; l'Evêque croyant toujours qu'il doit soutenir son rang. En vain depuis longtems se plaignoit on de cette partialité, dans la manière de disposer des évêchés; ceux d'un rang inférieur, mais doués de grandes vertus, étaient condamnés à rester ensevelis dans l'obscurité.

C'était la fréquentation de la cour qui était la conséquence immédiate de cette partialité. Elle rendait les revenus ecclésiastiques nécessaires, pour être en faveur, il fallait se montrer souvent à la cour. On n'y obtenait rien, que

que par intrigue; & un évêque ne saurait réussir dans ce qu'il entreprend, s'il n'enfait usage. Pendant le regne de LOUIS XV. l'on n'obtenait des graces que par la mediation de la *favorite*. — Mlle ARNOUX, à ce qu'on prétend, à vendu & donné plusieurs bénéfices. Quelle bassesse, de faire sa cour à une pareille protectrice? Madame DU BARRY eut l'impudence d'écrire à l'Abbé BEAUVAIS, & de le menacer de la vengeance Royale, par ce qu'il avait fait allusion à elle dans un sermon — les Evêques n'osèrent se venger de cette insulte, & lui laisserent malgré cela la *Feuille des Bénéfices*, en lisant les *Mémoires pour servir à l'Histoire*, &c. nous y trouvons des Evêques & des Abbés, Financiers, Controleurs, Procureurs, Ministres, &c. & cela parait si peu étonnant, qu'on n'en parle même pas, comme d'une chose peu convenable. Cela ne démontre-t'il pas que les devoirs religieux d'un Evêque étaient considerés, comme pouvant être remplis par un délégué? cependant le bas clergé, ainsi que les laïques

se piaignaient beaucoup, que les Prélats quittaient leurs diocèses, & ce n'était pas sans raison; les laïques trouvaient injuste que les Evêques allassent, loin de leurs diocèses dépenser leurs revenus dans la Capitale, — & le bas Clergé souffrait de l'absence de son Prélat, & de sa cour. — Ne pouvant jamais traiter avec lui que par député. — Le pauvre souffrait beaucoup par la rapacité de ceux établis pour subvenir à ses besoins. — Le Roi fut obligé d'en renvoyer plusieurs à leurs diocèses. Et en 1784 il envoya une lettre circulaire à tous ceux qui étaient aux environs de Paris, pour leur enjoindre de retourner chez eux immédiatement, & de ne jamais approcher de la Capitale sans son ordre & sa permission.

Les curés souffraient le plus, du traitement hautain & oppressif des Evêques. Ces hommes étaient cependant des membres très utiles à l'Eglise, & les seuls nécessaires dans un petit état, pour les instructions religieuses. l'Utilité des Evêques, dans un grand empire, comme

me la France. est de donner de l'uniformité aux services des Curés, en veillant à ce qu'ils enseignent la même doctrine, & le même culte. Le Curé vit au milieu de son troupeau, instruit les ignorans, visite les malades, console les mourans, reprend le pécheur, reconcilie les familles, préside aux mariages, aux naissances, aux funérailles; rend des services sans nombre à ses paroissiens. Il est rarement de haute naissance, & est sujet aux mêmes préjugés innocens que ses brebis. — Leurs conditions se ressemblent. Tous deux sont opprimés par leurs supérieurs. Si les curés remplissent bien leurs charges, ils se font chérir du peuple. — Tout le monde les considère comme une classe d'hommes très respectable. Il est à remarquer, que c'est là le caractère qu'on leur donne dans tous les Romans, Drames, &c. ce qui prouve qu'en effet le plus grand nombre s'étaient rendus dignes de cet éloge. Il est donc impossible de voir traiter nos amis, avec hauteur, nous nous offénsons de les voir insultés ou humiliés; & nous nous irritons

quand on les opprime. Rien ne déplaisait tant au haut Clergé, que les plaintes des curés. Les turbulens & les séditieux les regardaient au contraire, comme des instrumens très propres à leurs desseins. Ils les encourageaient, & ajoutaient à leurs murmures une liste de sujets de leur mécontentement; ils les excitaient à gagner leurs paroissiens, afin de rendre le mécontentement plus général. Les sceptiques se servaient d'eux involontairement — car en fomentant leurs disputes avec leurs supérieurs, & en excitant le peuple à se soulever contre les dignitaires de l'église, ils engageaient tout le monde à avoir les yeux fixés sur eux, & l'on s'apercevait du moindre écart dans leur conduite. à Mesure que les dissensions augmentaient, les Evêques traitaient les curés avec plus de sévérité. — Les hommes intrigans ne manquèrent pas de se récrier, contre cette conduite, en attaquant le caractère Episcopal, & de les depeindre, comme des hypocrites interressés; qui ne se servaient de la religion, que comme d'un pretext-

texte pour s'emparer d'un revenu immense & d'une autorité illimitée.

Ces accusations ne sont pas dénuées de fondement, si l'on considère, que le haut Clergé était, par rapport aux curés, ce que la noblesse était aux roturiers — les mêmes préjugés existoient. Mitigés seulement par l'influence de la religion. — Mais ceux qui en étaient imbus, étaient des hommes, & s'en laissaient gouverner, selon qu'ils avaient plus ou moins d'énergie. Avec la seule différence, qu'ils étaient plus uniformes, & systématiques, dans des personnes accoutumées à faire tout avec méthode.

Mais nous ne sommes pas obligés de nous contenter de ces conjectures. plusieurs curés se sont plaints de la conduite hautaine, & de l'oppression de leurs Evêques, il y a surtout un abus dont ils se sont beaucoup plaints: au lieu d'une taxe annuelle, l'église fait au Roi au bout de 4 ou 5 ans, ce qu'on appelle un *don gratuit*; cette somme lui est présentée par les Archevêques, Evêques, & autres Chefs des

Maisons religieuses, qui la fixent & la lèvent sur leurs diocèses, en forme d'impositions. Mais ils taxent les curés à une si forte somme, qu'eux mêmes ne payent rien, ou très peu. Je me rapelle d'avoir lu une doléance de cette nature, présentée en 1780 au Parlement à la tournelle, contre l'Evêque de Chartres. Il fut condamné à rendre L. 1, 500 Ster. à ses Curés, qu'il avait injustement taxés. Son Diocèse étant de 500 paroisses, il avait fait payer L. 3 de trop à chaque Curé, ce qui est une somme considérable, pour un petit revenu. Avant ce tems, les Curés étaient venus porter leur plaintes au pied du trône. Je me rapelle d'avoir vu en 1774, entre les mains d'un membre du *Corps Diplomatique*, un mémoire de leurs griefs, qui devait être présenté au jeune Roi. Ce n'était cependant qu'un calcul qui démontrait combien la taxe imposée aux Curés était excessive, il fut intercepté, & l'on envoya une lettre de cachet à celui qui devait le presenter; parce qu'il ne cessait d'importuner le vieux

MAUREPAS. Je me rappelle que quelques Evêques, dont les noms me sont connus, s'étaient chargés de taxer les Curés, qui ne jouissaient pas des dîmes de leur paroisses, mais qui n'avaient qu'un léger salaire, comme nos vicaires, qui leur était payé par l'Abbaye dont dépendaient les paroisses, & qui en recevait les dîmes. On se plaignit avec raison de ces injustices.: je ne puis croire que de tels griefs auraient été mis sous les yeux de SA MAJESTÉ, s'ils n'avaient été bien fondés, à cause des conséquences sérieuses que devait avoir une telle accusation. Je me rappelle encore, que pendant notre dispute avec nos Colonies Américaines, lorsque mon attention était fixée sur les affaires de la France, il me tomba entre les mains, un papier intitulé, *les Rémontrances des Curés*, dans lequel leurs griefs étaient exposés plus en détail. C'était une feuille anonyme, mais dont les faits avaient été recueillis dans des pieces publiques, & particulièrement, dans un mémoire fait au nom des Curés du Dauphiné, & de la Provence,

pour prier leurs Evêques de vouloir arranger leurs différens. Ce placet fut rejeté comme séditieux; & l'on ordonna aux Curés de rester à leurs paroisses. Mais ils en appellèrent au Parlement de Provence, qui leur permit de s'assembler entre eux. C'est ce qu'ils firent, & ils dressèrent un placet qu'ils envoyèrent à Paris par deux députés, qui le présentèrent à Mr. NECKER, qui saisit avec avidité cette occasion d'animer les Curés contre les Evêques, & les députés en conçurent de grandes espérances. Il est vraisemblable qu'ils publièrent leurs succès, car les Evêques qui résidaient à Paris, en furent instruits, & obtinrent un ordre qui obligeait les députés à retourner dans leurs paroisses, trois jours après leur arrivée à Paris. La pétition était néanmoins imprimée, & circulait déjà (probablement par l'entremise de NECKER) avec une grande rapidité, & elle eut l'approbation universelle. La popularité qui transpirait dans la rémontrance, & la profusion avec laquelle elle fut répandue dans le royaume, furent cause que
les

les Curés de plusieurs autres Provinces se joignirent aux pétitionnaires; ce qui rendit l'affaire très sérieuse. Mais les Evêques obtinrent un édit du Roi, qui déclarait traitres les Curés, qui s'assembleraient au nombre de 14 & au dessus, sans avoir parmi eux, un des dignitaires du chapitre. Cette rémontrance était parfaitement écrite, & ne contenait pas la moindre déclamation. C'était plutôt, une discussion concise sur les loix, & des recherches pleines d'érudition, sur l'origine des différentes autorités de l'église. Ce qui me surprit le plus, fut la manière indigne dont les Curés étaient salariés. J'avais toujours imaginé qu'ils étaient à peu près traités comme les nôtres, c. A. D. assez bien, pour que l'ecclésiastique qui supporte toutes les fatigues de la récolte évangélique, puisse être, non seulement dans l'aisance, mais qu'il ait encore assez d'argent pour faire des actes de générosité, pour être bien reçu des principaux habitants de sa paroisse, pour donner plus de poids à ses Conseils & à ses réprimandes, & se faire respecter des simples

paysans. Je fus révolté, de voir que les Cures des campagnes ne rapportaient pas plus de 50 Louis. Et qu'il y en avait beaucoup d'un moindre revenu. Quelques unes même, étaient réduites par les taxes à ne valoir que 25 Louis. Ce qui certainement était de l'indigence, & quoique le célibat mit le Curé dans le cas d'être obligé à moins de dépense, il lui était impossible de faire vivre un père agé, une soeur dans le besoin, ou d'assister les pauvres. Je suis convaincu que tout homme qui pense sérieusement aux fonctions d'un Ministre de paroisse, verra avec indignation, des loix qui le condamnent à une indigence, qui s'oppose à la culture de son esprit, & à ce qu'il remplisse la mission honorable, d'instruire le peuple dans ses devoirs, & de diriger le culte de l'éternel; pendant que l'Evêque dont les devoirs sont, dans le fait, moins importants que ceux du Curé, jouit non seulement d'un revenu immense, mais encore peut disposer de sommes plus considérables, pour le soulagement des pauvres, & pour d'autres emplois aus-

aussi importants pour la société. Toutes les jouissances temporelles qui peuvent augmenter le bonheur de la vie, sont données avec profusion à celui qui en a le moins besoin, & sont absolument refusées à celui qui, par son utilité, a de justes droits à des récompenses. L'impiété pouvait-elle trouver un prétexte plus avantageux pour attaquer la religion établie en France? Je puis assurément exprimer mes desirs de voir une grande réforme à cet égard, sans craindre d'être accusé de tolérer les horreurs qu'a produit la révolution.

Je dédaigne d'éplucher des chroniques scandaleuses, qui ne font mention que des fautes des individus, quelques étenduës qu'elles soient, je n'insiste que sur des points généraux. Je dois même convenir qu'il y a quelque vice capital dans une église, qui non seulement tolère des hommes tels que DUBOIS, TERRAY, & d'autres que je pourrais nommer, mais encore qui les accable d'honneurs & de richesses. Si les Chefs de l'église avaient employé à défendre l'honneur du caractère ecclésiastique, la
moi-

moitié de l'autorité qu'ils ont mise en usage pour augmenter la richesse & la puissance du clergé, nous n'aurions jamais entendu parler des maximes blamables de l'administration ecclésiastique, & nous n'aurions jamais eu autant d'exemples de la conduite indécente des individus.

Je n'ai pas été surpris, des observations que *l'analytical review* fait sur le présent ouvrage. Je m'y attendais. Je dois cependant représenter au rédacteur, qu'un lecteur sincère ne pourra nier que les principales preuves de conspiration que j'ai mises au jour; savoir la correspondance secrète des Illuminés, ne soient certaines; puis qu'il voit, comme il est observé à la page 170 que WEISHAUPT lui même en reconnaît l'authenticité. Il a même la témérité de croire, que ces lettres le justifieront dans l'esprit de tous les hommes, excepté les législateurs sanguinaires, tels que les membres du Parlement d'Angleterre, qui considéreront certainement son plan comme un assassinat. J'ajouterai à ces preuves, la déclara-

ti-

tion finale de KNIGGE, & le détail des mystères attesté par GROTTMAN, qui n'était ni despote ni prêtre. — Les réviseurs soutiennent une chose qu'ils savent depuis long tems être fausse — car ils ont vû dans les journaux des pays étrangers, qui leur ont fourni, leurs extraits des livres Allemands, cette correspondance secrète & les écrits de WEISHAUP, dans les quels il en reconnait l'authenticité. Ils auraient bien pu donner au public les mêmes informations que moi, il y a 8 ou 10 ans — car ils ne peuvent pas avoir eu connaissance du journal littéraire de *Jena*, sans avoir vû les recherches sur les pièces que j'ai citées. Le choix qu'ils ont fait, & le silence qu'ils ont gardé, sur une chose aussi allarmante que l'association de Bavière, prouve clairement, de quelle manière ils voulaient diriger l'esprit public. Je me plais à croire qu'ils n'ont pas eu le succès dont ils se flattaient, car cet ouvrage a été reçu de la manière la plus favorable, malgré ses défauts, & leurs efforts pour le décrier. Je ne dis pas cela par vanité,

té, car je suis convaincu que son seul mérite est d'être le premier, à apprendre au public des faits aussi surprenans.

On prétend aussi, que je n'ai pas eu des autorités assez sûres, concernant l'anecdote sur FREDERIC II. page 89, & sur celle qui se trouve page 437. à la vérité, elles ne sont pas matérielles, mais cette citation n'est pas offensante pour les parties intéressées, & je suis assuré que mes informations sont fondées. Il est bien vraisemblable que je ne me suis pas servi de leurs propres expressions, mais j'ai des raisons de croire, que j'ai rendu le sens de leurs discours.

Comme le tableau chymérique de la liberté de l'égalité, & des plaisirs indolens de la vie patriarcale, sont les charmes, à l'aide desquels, les Illuminateurs espèrent éblouir les esprits, comme ils condamnent, toute espèce de société admettant la moindre subordination permanente, surtout, lorsque cette subordination a pour base la distinction des rangs, j'espère qu'on trouvera que je puis, sans m'écarter

ter de mon sujet, développer les raisons d'après les quelles, j'ai affirmé page 444, que la Constitution Anglaise est la seule, qui puisse assurer le bonheur d'une grande nation, plongée dans le luxe, & qu'elle est calculée de manière à favoriser le développement des bonnes qualités des esprits cultivés. J'entre dans ces détails, parcequ'il me semble que la plupart des écrivains politiques du continent, & plusieurs de mes compatriotes, n'ont pas fait attention aux points importants, qui distinguent notre Constitution des états généraux de France & des autres pays. Les Républicains de France ont, depuis la révolution fait des recherches dans leurs archives, qui auraient probablement prévenu tous les malheurs de ce pays, si elles eussent été faites avant la convocation des états généraux. Ils ont prouvé que les assemblées des états, si nous en exceptons celles de 1483 & de 1614, furent de sources de dissensions, entre les différents ordres, pendant les quelles les intérêts de la nation & l'autorité du Roi étaient absolument

ou-

oubliés, & qui rendaient ce royaume le théâtre des guerres civiles les plus atroces. Nous en avons un exemple bien remarquable, lors de la captivité du Roi JEAN, en 1355 & 1356, les crimes qui furent commis alors, ont à peine été surpassés, par ceux dont nous sommes témoins. Nous trouvons dans les archives, que les assemblées des différents ordres du Brabant, eurent des résultats aussi funestes; & nous voyons qu'en Suede & en Dannemark, elles ont causé des révolutions qui ont amené un Gouvernement absolu, soit entre les mains du Roi, ou d'un des ordres de l'état. Ils se moquent de la simplicité des anglais, qui croient à la durée du bonheur, que leur procure leur Constitution, fondée sur les mêmes principes, & ils affirment que l'exercice paisible des ces différens pouvoirs, depuis plus d'un siècle, (ce dont nous n'avions jamais eu d'exemple) est absolument un effet du hazard. Ils ont fort adroitement cité les anciens troubles, & en ont tiré une espèce de principe, pour étayer leur système, „ que des états

„ gé-

„généranx, ou bien un Parlement, composé
 „des réprésentans des différentes classes de Ci-
 „toyens, ne peut jamais dans ses délibérations
 „s'occuper du bien général, qu'ils doivent
 „passer tout leur tems à disputer sur leurs
 „privilèges respectifs, & ils profiteront de cha-
 „que service qu'ils auront rendu au pouvoir
 „exécutif, pour augmenter de la manière la
 „plus injuste, l'influence de l'ordre victori-
 „eux.” Ils ont l'éffronterie de donner la MAG-
 NA CHARTA comme une preuve de l'usurpation
 des grands feudataires, & ils l'ont représentée
 de manière à en faire le jouet de leurs écri-
 vains & des tribunes — tous leurs efforts ont
 eu pour but de faire approuver au petit nom-
 bre de gens raisonnables, la destruction des
 ordres de l'état, & l'organisation informe
 de leur convention nationale une & indivi-
 sible :

Non bene junctarum discordia semina rerum,

Frigida pugnant calidis, humentia siccis

Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus.

Leurs raisonnemens seraient justes, ainsi que les preuves qu'ils tirent de l'histoire, s'ils ne partaient pas d'un principe faux, & si le Parlement d'Angleterre était véritablement une assemblée des trois ordres, soit personnelle, soit par représentation, délibérant séparément, chaque ordre ayant le *veto* sur les décisions des deux autres. Je crains que beaucoup de mes compatriotes, qui n'ont pas étudié avec soin notre Constitution ne pensent que c'est là sa véritable forme; car dans les conversations familières, on s'entretient sans un plus ample examen de la balance des pouvoirs, du droit qu'a le Roi de les rapprocher, & du bonheur qui résulte de cet ordre de choses.

Mais je ne puis m'empêcher de croire que c'est mal voir la chose en tous points. Je ne connais d'autres intérêts opposés dans l'état, que ceux du gouvernant & du gouverné, Le Roi & le sujet. S'il se trouve un sur-arbitre dans notre Constitution, il existe dans la chambre des Pairs — mais cette chambre n'est pas une représentation de gens de quali-

li-

lité, elle est un tribunal de Magistrats héréditaires: ce n'est pas pour défendre leurs privilèges, comme Citoyens, que les Pairs s'assemblent, c'est comme Conseillers du Roi, ou comme juges en dernier ressort. Les privilèges pour les quels nous les voyons quelque fois disputer, ne sont pas ceux de la naissance, ni des grands vassaux de la couronne, ce sont les droits de la chambre des Lords, de la cour suprême de judicature, ou du Conseil du Roi. Chez toutes les nations du continent les différens ordres, de l'état, sont des corporations, ou corps politiques, qui sont soumis à leur propre juridiction, & qui maintiennent eux mêmes les droits & privilèges qui les distinguent, & qui établissent entre les différens ordres une ligne de démarcation, telle, qu'ils ne peuvent jamais se confondre. Le célèbre président de MONTESQUIEU dit cependant, que la chambre des Pairs d'Angleterre est un *corps* de noblesse, & il emploie le mot *corps*, comme synonyme de corporation. C'est ainsi qu'il a toujours désigné le second ordre des Fran-

çais, composé de nobles, ou anoblis, investis des privilèges & des distinctions, de ceux qui sont nobles de naissance, à qui la loi donnait l'autorité de défendre leurs privilèges. L'histoire de France, & même celle de notre pays, nous prouvent que ce corps peut jouir de tous ses privilèges de noblesse, & que les grands Barons peuvent conserver les prérogatives de leurs Baronnies, quoique l'autorité Royale soit presque anéantie. Nous n'avons donc aucunes bonnes raisons de croire qu'ils seront constamment attentifs à soutenir les droits de la couronne; & il est encore plus apparent qu'ils ne penseront nullement à conserver ceux du peuple. Nous ne devons pas espérer que dans l'élection de leurs représentants (car le corps des gentils hommes ne peut voter que par voye de représentation) ils choisissent ceux qui seraient disposés à défendre ces deux points si importants dans notre Constitution, également jalouse de l'autorité Royale, de l'usurpation du troisième ordre, & même de celle des grands Barons, qui sont
les

les personnages les plus puissants de leur ordre, ils nommeront pour les représenter, ceux qui leur paraîtront le plus dévoués à défendre leurs intérêts particuliers. De tels hommes ne sont assurément pas propres à maintenir l'autorité de la couronne, & les classes inférieurs de la nation, dans de justes bornes.

Mais aujourd'hui, ce n'est plus là la composition de notre chambre des Pairs. Cela était autrefois ainsi, & les résultats en étaient les mêmes que dans les autres pays. Mais depuis la révolution, les Pairs n'ont aucuns privilèges importants, ayant uniquement rapport à la naissance. Ils n'en jouissent qu'à titre de membres de la cour suprême de magistrature. Le Roi peut en tout tems, y placer telle personne qu'il juge digne de remplir l'emploi de Magistrat héréditaire, les Pairs sont nobles, c'est à dire illustres; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le soient par leur extraction. Cette chambre n'est donc en aucune manière la représentation de ce qu'on appelle en France la noblesse — une caste particulière de la nation.

Ce n'est pas non plus le corps des propriétaires des grands fiefs de la couronne, car la plupart des grandes Baronnie appartenent à ceux que nous appelons *commoners*. — Ils siègent comme Conseillers du Roi, ou comme juges — par conséquent les membres de notre chambre haute ne sont pas dominés par les préjugés des différentes classes de Citoyens.

• Ce sont des Magistrats héréditaires, créés par le Roi, pour l'aider de leurs Conseils, pour défendre ses droits & pour maintenir la balance entre le trône & le peuple, La plus grande partie des nobles (dans l'acception qu'on donne à ce mot sur le continent) ne sont point appelés à cette chambre, mais ils peuvent être membre de celle des communes, & même les frères & les fils des Pairs sont dans la même situation. Les Pairs ne peuvent donc pas attaquer la liberté les droits ou le bonheur des communes, sans être les ennemis de leurs propres familles.

On ne peut pas non plus comparer notre chambre des communes au tiers état des autres

tres pays. Elle n'est pas la représentation des roturiers ou d'une classe particulière de Citoyens, elle représente la *nation entière* & ses membres sont des hommes triés de toutes les classes, & distingués par la naissance, la fortune, ou les talens.

Ainsi les causes des dissensions, qui pourraient résulter des prerogatives des différentes classes de Citoyens, n'existent pas, parceque les membres des deux chambres sont pris dans toutes les classes.

Un Pair étant parvenu aux honneurs les plus distingués de l'état, doit nécessairement être ennemi de toute révolution. Une révolution l'avilirait, soit qu'elle plaçât sur le trône un Monarque despotique, ou qu'elle rendit le Gouvernement purement démocratique.

Le Souverain cherche à s'appuyer de la chambre des Pairs, & il exerce son influence sur celle des communes dans toutes les mesures qui sont conformes à la Constitution & au bien public. Le caractère du Monarque paraît dans le choix de ses Ministres. Comme

chez les autres nations, mais il ne peut jamais être aussi dangereux pour la liberté politique — la grande machine qui à toujours été mise en mouvement en Europe, est la dispute sur les privilèges des différens ordres; & le Souverain étendait sa puissance en faisant cause commune avec l'un d'eux. C'est ainsi, que sous la maison des TUDOR, notre constitution marchait à grands pas vers la monarchie absolue, & elle y serait arrivée si JACQUES premier avait eu la force, d'affermir les droits qu'il croyoit appartenir de droit divin à la couronne, comme il en avait le desir.

Je ne me rappelle pas d'avoir jamais entendu les classes inférieures se plaindre fortement des privilèges dont jouissent les Pairs, & il me paraît qu'elles voient assez clairement les avantages qui résultent de leurs prérogatives. Ils paraissent les regarder comme leurs protecteurs contre les agens de la Souveraineté. Ils savent qu'un individu de la classe la plus abjecte, peut parvenir à la pairie, & qu'il reste lié avec eux par les noeuds les plus

plus chers. Et la chambre des communes n'est jamais offensée de la création de nouveaux Pairs, parce que ses privilèges, comme tribunal, & les droits particuliers de ses membres, n'en peuvent souffrir. Aussi la chambre a-t-elle toujours rejeté tous les projets tendants à limiter l'autorité du Roi à cet égard.

Combien cette Constitution est différente de celles qui consistent dans la représentation des ordres privilégiés. Les constitutionnels de France virent dans le Parlement d'Angleterre des choses qui ne se rapportaient pas avec leurs idées bouillantes, & ils eurent trop d'orgueil pour nous imiter. Cela aurait prouvé un génie fort médiocre pour une nation qui se croit faite pour instruire l'univers. Cependant les plus raisonnables d'entre eux désiraient une Constitution qui fut une imitation perfectionnée de la notre & c'était simplement un plan de *représentation* pour les deux ou trois ordres de l'état. Leur chambre haute aurait été composée des Représentans de 100,000 gentils-hommes, indépendamment des Princes & des

grands Barons qui y auroient siégé de droit. Les députés qui auroient formé la 2^e chambre ou tiers état, auroient été pris dans la classe des roturiers, tels que les marchands, les gens de la basse robe, les artisans, les paysans, & d'un petit nombre de possesseurs de franc-fief. Assurément nous pouvons aisément prévoir quel auroit été le sujet des délibérations d'une telle assemblée. Qu'on parcoure l'histoire de France, & celle des autres nations, on y découvrira quelles ont été les véritables occupations du tiers état, ainsi convoqué, & quelles ont été les démarches que cet ordre a faites pour faire réussir ses desseins. Je ne doute pas que cette étude ne guérisse ceux qui sont partisans de l'éligibilité générale, & des suffrages généraux. J'ai parcouru dernièrement l'histoire de France par VEILLY & VILLARET (il est à remarquer que l'Abbé BARRUËL a prouvé que le Club d'Holbach a commencé à diriger l'impression de cet ouvrage, vers le dixième volume, & qu'il y a fait insérer beaucoup de choses relatives à leurs

leurs projets odieux) ainsi que des détails sur les regnes malheureux de JEAN & de CHARLES son successeur, écrits par des écrivains qui vivaient long tems avant la révolution. Cette lecture ma pénétré d'horreur. Et le seul exemple qu'on puisse citer, est l'assemblée qui se tint sous la majorité de CHARLES VIII. où l'on donna quelques preuves de patriotisme & d'amour du bien public.

Quand aux exclusions à l'éligibilité à la chambre des communes, je ne crois pas qu'on puisse n'en pas exclure ceux qui, accoutumés à une vie laborieuse, n'ont pû se livrer à l'étude des relations politiques. De tels hommes ne peuvent rien entendre à des délibérations, dont le sujet doit comprendre des vues générales; ils doivent nécessairement être toujours de l'avis de celui qui a la parole, & par conséquent, devenir la dupe du premier démagogue.

Mais il y a d'autres raisons de croire, que parmi toutes les classes de Citoyens, celle des possesseurs de terres est la plus propre, à remplir

plir cet emploi important. Je n'ai pas cette opinion, à cause qu'ils ont une relation plus immédiate avec la nation, & qu'ils prennent plus d'intérêt à son sort; je les préfère, à cause de leur façon de penser en général. Presque toutes leurs affaires particulières les mettent dans le cas de connoître les intérêts des autres, de les considérer sous des points de vue généraux, en un mot, presque toutes leurs occupations sont en quelque sorte nationales. Ils son accoutumés à établir les différences entre les classes inférieures, ils son souvent Commissaires du Roi, comme juges de paix. Leur manière d'être, les rend plus propres à acquérir les connaissances politiques qui sont si nécessaires à un membre de la chambre des communes; j'affirme sans hésiter que leur genre d'esprit, & leurs principes de conduite, conviennent mieux à un sénateur, que ceux de toute autre classe d'hommes. Cette classe comprend presque tous les gens de bonne famille. Je ne puis pas même m'empêcher de croire que ce qu'on appelle orgueil
de

de famille ne soit un sentiment qui les rend encore plus recommandables.

Je suis convaincu que tous nos penchans peuvent être utiles à la société, & que les mauvais effets qu'ils produisent, resultent uniquement du peu de modération que nous mettons en nous y livrant. Qu'avons nous plus à cœur que d'acquérir une considération durable pour nous & nos descendans? où trouver un homme qui ne s'estime en raison de sa naissance & de ses liaisons sociales? dira-t-on qu'il a tort, parceque qu'une pareille application n'est pas toujours juste? c'est cependant ainsi que s'acquiert toute espèce de prééminence qui resulte des offices, par conséquent les Directeurs de la France Républicaine sont aussi criminels que ses anciens nobles. Ce penchant du cœur humain n'est pas plus condamnable, que le desir de devenir puissant. Il conviendrait d'y mettre des bornes; mais on devrait certainement en faire usage comme d'un moyen propre à contribuer à la prospérité de la nation. Nous connaissons plusieurs

sieurs de ses bons effets: il excite à une certaine regle de conduite, qui plait généralement, & qu'on appelle *conduite d'un gentilhomme*. Le paysan le plus grossier dira d'un homme qui lui inspire du respect, „ c'est un „ gentilhomme de la tête aux pieds, ” & tous ceux qui veulent concevoir, qu'il parle, non de la naissance, mais d'une tournure d'esprit & d'une conduite aimable & respectable, qui sont faittes pour inspirer la confiance, l'entendent parfaitement.

Je remarque, avec des sentimens de patriotisme, que ces phrases sont particulières à notre langue. En russie, ces mots n'auraient aucun sens. Mais le Souverain de ce pays est un despote, & les peuples sont esclaves, les nobles exceptés. Et ces derniers ont assez de cette distinction pour rendre leur classe recommandable, sans avoir besoin d'une telle phrase. J'en conclurai: que l'Angleterre est le pays fortuné où l'on a mis à profit, de la manière la plus sage, ce penchant du coeur humain.

Si

Si donc cette distinction est fondée, c'est dans la classe des gentilshommes (*) que nous devons choisir les membres de notre chambre des communes.

Si les considérations théoriques ne sont d'aucun poids dans les discussions politiques, je dirais que nous avons beaucoup de bonnes raisons pour admettre cette classe de Citoyens à nos délibérations nationales. D'ailleurs nous avons déjà prouvé, qu'ils ont l'habitude de voir les choses sous un point de vue général, & que leurs *sentimens* sont plus étroitement liés avec les intérêts nationaux, que ceux des autres classes, je dirais que le pouvoir & l'influence dont ils jouissent dans les emplois de

(*) Le mot Anglois *gentleman* ne se traduit en Français que très improprement par celui de *gentilhomme*, il s'applique à un homme, qui par sa naissance, son éducation &c. est élevé au dessus du commun & vit du revenu de son bien. Il n'a aucun rapport à la noblesse. C'est dans ce sens qu'on emploie ici celui de *gentilhomme*.

Note de Traducteur.

confiance publique qu'ils occupent, est beaucoup mieux placé entre leurs mains. S'ils sont généralement choisis pour ces places, ils finissent par les regarder comme faisant partie de leur condition civile, comme un état qui leur est naturel. ils exerceront par conséquent ce pouvoir avec la modération & le calme de l'habitude, ce n'est pas une nouveauté pour eux — ils n'ont pas la crainte d'en être tristes; c'est pourquoi on ne les voit pas chercher avec avidité les occasions de l'exercer. C'est là la manière dont l'homme se conduit ordinairement; ainsi c'est une base d'après laquelle, on peut raisonner avec solidité. En un mot, j'espérerais assez de générosité & de franchise de la part de nos gentilshommes, pour tempérer le principe commercial, qui règle toutes les affaires de l'Europe moderne, & dont les effets paraissent encore moins favorables au bien de l'humanité, que le principe de gloire des romains.

Le Lecteur croira que je recommande d'éviter de remplir la chambre des communes de

né-

negotians, quoiqu'ils paraissent être les représentans naturels des intérêts pécuniaires de la nation. Mais je ne veux pas considérer cette chambre, comme représentant un ordre séparé, ni troubler ses délibérations, en donnant matière à des débats sur les intérêts opposés des différens ordres. L'homme voué au commerce, s'occupe peu de générosité ou de grandeur d'ame il recommande la probité comme affaire de police — en un mot, „ il évalue „ une chose en raison de l'argent qu'elle peut „ rapporter.” Je surveillerais la conduite de cette classe d'hommes plus attentivement que celle des nobles. Véritablement, l'histoire du Parlement prouve que les membres qui ont été gagnés le plus difficilement, étaient de la classe des gentilshommes. L'Illumination qui éblouit maintenant le monde, tend directement à peupler les sénats de l'Europe, de membres qu'on puisse acheter à vil prix. La corruption ministérielle, est le fruit de la liberté, & la liberté commençait à regner, lorsque le ministre d'ELISABETH acheta WENTWORTH, une

sage administration tachera d'y mettre le plus d'entraves qu'il sera possible, interdira à cet effet, tout suffrage universel, & même bornera beaucoup l'éligibilité. Ces deux choses, ouvrent non seulement la porte à la corruption, mais encore tendent à détruire tous les effets des constitutions civiles, dont le grand objet est de rendre un grand nombre d'hommes heureux. Quelques hommes font consister le bonheur à mesurer leurs forces avec les autres, à faire des plans, à conduire des intrigues & à exercer une petite portion d'autorité. Le suffrage universel & l'éligibilité seraient la beatitude pour de tels hommes — mais il faut espérer qu'ils sont en très petit nombre, car pour être de ce caractère, il faut avoir l'esprit inquiet, turbulent & rempli de mauvaise volonté. — Et les gens paisibles, les indolens, ceux qui s'addonnent à l'étude, les femmes, & la moitié de la nation, en seraient les victimes. Chez une nation qui possède toutes les jouissances de la vie, le Gouvernement le plus heureux, est celui qui dispense
le

le plus grand nombre de Citoyens de s'occuper des affaires d'état, & qui les met à même de se livrer aux plaisirs de la société, sans craindre d'être troublés dans leurs jouissances. Il paraît donc nécessaire pour remplir ce but, de limiter le nombre des électeurs & des éligibles. Quand on ouvre la porte des emplois à tout le monde, les débats deviennent universels, & la nation n'est jamais en paix. La route du Parlement doit être accessible à tous; mais elle doit être longue, par la quantité de conditions que le candidat doit remplir pour y arriver. Cette route doit être telle, que tous les Citoyens la parcourent en remplissant leurs devoirs ordinaires; & leur admission aux emplois publics doit dépendre de l'accroissement de leurs fortunes. On pourrait, je pense, par ces précautions être assuré de remplir les places d'hommes, qui en seraient dignes par leurs talens, leur expérience & leur façon de penser. Toutes ces choses, résultats de la situation des individus, sont de la dernière importance.

Après ces observations, je dois encore reparler d'un sujet dont j'ai fait mention plus d'une fois, qui est, que notre Constitution, qui jouit de tous ces avantages, est parvenue au degré d'excellence dont elle jouit aujourd'hui, par la bonté du caractère Anglais. Vers le tems de la conquête, notre Constitution différait peu de celle de France. Mais les démêlés entre les différens ordres de l'état n'étaient pas aussi haineux. Ces ordres se fondaient ensemble plus aisément. On tenait moins à la pureté du principe de la représentation aux états, & pendant que les Pairs Français se bornaient aux soins de leurs affaires privées, abandonnant aux gens de robe les fonctions de la haute cour de justice, les Pairs de la Grande Bretagne, se livraient entièrement aux intérêts de la nation, devinrent le Conseil permanent du Souverain, pour l'administration & la législation, & continuèrent à décider toutes les questions de jurisprudence, entre les Citoyens des classes inférieures, avec un patriotisme & un zèle, inconnus à tous les autres grands de l'Eu-

l'Europe. la liberté anglaise est l'heureux résultat de cette conduite respectable, & presque tout le monde l'attribue à l'esprit supérieur & à l'indépendance du caractère national. Je crois cependant que cela vient plutôt d'un grand fonds de vertu & d'un patriotisme bien raisonné; & notre admirable Constitution à autant de droits à l'admiration de toute l'Europe qu'à la reconnaissance & à l'attachement de tous les vrais anglais.

Depuis la publication de cet ouvrage, j'en ai lu un, sur le même sujet, intitulé, *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme par Mr. l'Abbé BARRUEL*, qui est d'un grand intérêt. Cet auteur confirme ce que j'ai dit des *Illuminateurs* & de l'abus qu'on a fait de la Franc-Maçonnerie en France. Il prouve d'une manière qu'on ne peut rétorquer, que VOLTAIRE, DIDEROT, D'ALEMBERT soutenus par FREDERIC II. Roi de Prusse avaient formé une conspiration systématique, contre la religion, dans la quelle ils avaient la même manière de procéder, que les athées & les anar-

chistes de l'Allemagne. Commes eux ils sou-
doyaient une armée d'écrivains, dont ils ré-
pandaient adroitement les écrits jusques dans les
moindres chaumières. Ces écrits étaient conçus
de manière à éveiller la sensualité de l'homme,
& à pervertir son jugement. Ils tachèrent de
diriger les écoles, principalement celles consa-
crées aux classes inférieures, & ils établirent
un grand nombre de sociétés de lecture. Mr.
BARRUEL dit, que cette cabale d'écrivains cor-
rupteurs s'est assemblée pendant plusieurs an-
nées à l'*Hôtel d'Holbach* à Paris, & que
VOLTAIRE était leur président honoraire. Les
membres les plus célèbres, étaient D'ALEMBERT,
DIDEROT, CONDORCET, LA HARPE, TURHOT, LA-
MOIGNON. Ils prirent le nom d'économistes,
& ils affectaient de s'occuper sans cesse de
plans pour améliorer le commerce, les manu-
factures, l'agriculture, les finances &c. & mé-
ritaient au jour de tems ou tems sur ce sujet
des ouvrages remplis de mérite. Mais leur
projet favori était de détruire la religion, &
de bouleverser le Gouvernement. Ils em-
ployèrent

ployèrent des écrivains à composer des livres impies, que la société revoyait & corrigeait jusqu'à ce qu'elle les jugeât propres à remplir ses vûes. On en tira quelques belles éditions pour se défrayer, & le reste fut remis à des colporteurs qui étaient chargés de les distribuer dans les villes & villages à vil prix, ou même gratis. Ils payèrent même des personnes pour en faire la lecture dans les assemblées des gens qui ne savaient pas lire(*). (Voyez Vol. I. 343 — 355).

Je

(*) L'auteur fait une observation qui est aussi juste qu'agréable: cette cabale atroce sollicitait de la manière la plus assidue, la protection & la participation de quelques grands personnages, & se vantait d'en posséder plusieurs dans leur association, tels que FREDERIC II. qu'ils appellaient le SALOMON DU NORD, CATHERINE II. GUSTAVE Roi de Suede, le Roi de Dannemark &c. &c. Mais on ne voit pas dans toute leur correspondance qu'ils aient reçu le moindre encouragement de notre excellent souverain. GEORGE III. méprisait l'encens de ces misérables, & détestait leur science, il a véri-

ta-

Je suis particulièrement frappé de cette assertion de l'Abbé BARRUEL, „ *que l'irreligion, la liberté & l'égalité sont les véritables secrets de la Maçonnerie, & le but final des progrès réguliers dans les différens grades.*” Il appuie cette assertion de faits incontestables. J'avouë qu'à present il me serait impossible d'effacer cette impression de mon esprit. Mais je dois aussi convenir que cette pensée ne m'a jamais frappé, pendant que je m'occupais de la Maçonnerie, & je ne l'ai jamais remarqué dans aucuns frères, excepté ceux qui étaient Illuminés; & ces frères regardaient ces principes comme la vraie Maçonnerie Anglaise perfectionnée. à la vérité, je me rappelle que NICOLAI dans son ouvrage sur les *Rosecroix* Allemands, dit: que

l'ob-

tablement mérité le titre de *Philosophe*; ayant fait plus pour l'Illumination du monde, en encourageant la vraie science & en se distinguant par son respect pour la religion, que LOUIS XIV. avec tous ses académiciens pensionnés, & tous les souverains actuels de l'Europe réunis; le silence qu'ils gardent à son égard fait son plus bel éloge.

l'objet de la Maçonnerie en Angleterre, depuis le Roi JACQUES II. est la *tolérance dans les opinions religieuses*, comme son but, avant ce tems, était le royalisme.

Les détails que cet Abbé donne *sur la Chevalerie du soleil*, sont conformes à l'un des trois rituels qui sont en ma possession ; mais ceux sur la Chevalerie de la *Rosecroix*, & quelques autres en diffèrent considérablement. J'ai lieu de croire que mes matériaux sont des extraits des rituels, &c. que ROSA a introduits dans les loges Allemandes, parce qu'ils étaient presque tous écrits par un habitant de cette ville.

Je crois que l'ouvrage de l'Abbé BARRUEL doit donner matière à des réflexions agréables. Tous les frères du continent conviennent qu'ils ont reçu la Maçonnerie, d'Angleterre, sous la forme d'une société mystique, vers le commencement de ce siècle. Elle a été cultivée assiduellement dans notre pays depuis ce tems, & je crois que cette association y est beaucoup plus nombreuse, relativement à la population, que partout ailleurs. Cependant

nous n'avons jamais eu l'idée que ses principes tendissent à la sédition ou à l'athéisme; pendant que la Maçonnerie était masquée de croix & de cordons, sur le continent, qu'elle y était employée aux vuës les plus impies, & que les loges y étaient devenues des séminaires de licence & d'irréligion, elle a toujours conservé parmi nous, sa première simplicité, & nous ne nous sommes jamais occupé dans les loges, que d'amusemens innocents & d'oeuvres de bienfaisance. Et de même que le jugement sain des anglais, les a préservés des folies absurdes de la transmutation, de l'apparition des esprits, & de la magie, leur probité leur a fait detester les projets extravagants & les doctrines impies des Cosmopolites, des Épicuriens & des Athées.

*O fortunatos nimium, sua si bona norint
Anglicos!*

J'ai plus de confiance que jamais, aux sentimens que j'ai déclarés à la page 488 comme

me un encouragement pour nos instituteurs moraux : & je les invite bien instamment à soustraire à la corruption & aux malheurs qui la menacent, une nation si digne de leurs soins.

Mr. BARRUEL dans le 18^{eme} chap. de son ouvrage, fait quelques réflexions qui méritent l'attention la plus sérieuse, & qui tendent directement à effacer de l'esprit de ceux qui jugent trop précipitamment, les impressions qu'y aurait pu produire leur admiration pour cette foule d'auteurs ligüés contre la religion. Je pense que le moyen le plus propre à détruire cette admiration est de dévoiler, comme je l'ai fait, les fourberies, par les quelles ces sophistes soutenaient leur cause. Leurs procédés font connaître clairement de quelle nature est leur cause; ils débutent par la *dépravation des mœurs*. Ils s'y sont appliqués avec autant de zèle que SPARTACUS, MINOS, ou BAHRDT. J'ai été enchanté d'apprendre que le livre abominable de LA CLUS *les liaisons dangereuses* était fait moins dans l'intention de ser-

servir son patron D'ORLÉANS, que dans celle de travailler pour ses maitres de *l'Hôtel d'Holbach*. Les écrits licencieux sont les revenus les plus certains de ces auteurs, au commencement de leur carrière: & c'est par ce moyen, que leur chef fit sa fortune; témoin la *puccelle d'Orléans*; & même depuis qu'ils furent appelés les *sages de la France*, ils continuèrent, soit par dépravation de gout, ou par principes, à exprimer dans leurs ouvrages les plus sérieux, les sentimens immoraux les plus propres à remplir le but abominable d'enflammer les passions. Même le secret de *l'Hôtel d'Holbach* nous prouve, quoiqu'on en puisse dire, que les productions les plus dégoutantes de leurs presses, étaient les ouvrages de l'octogénaire VOLTAIRE, de l'astucieux D'ALEMBERT ou de l'auteur du *pere de famille*. Quel dommage, que la *décadence de l'empire romain*, n'ait pas été écrite en Angleterre en entier, & que son savant auteur se soit avili au point de s'associer à ces êtres méprisables!

Il n'en faudrait pas davantage pour me dégouter de la philosophie de ces sages, & pour m'inspirer de la méfiance pour leurs prétentions au savoir. La bassesse de leur conduite était le fruit de la pauvreté dans la quelle ils étaient nés; mais leur obstination les rend indignes du nom de philosophes. Leur sagesse prétendue n'est que de la fourberie — & nous devons convenir qu'ils se sont conduits avec beaucoup d'adresse: car c'est par ce moyen de corruption, caché avec art dans leurs phrases sentimentales, qu'ils se sont fait de puissans protecteurs. C'est alors que la religion devient nécessaire, car elle nous dit que ces plaisirs sont indignes d'être de notre espèce; & le Christianisme nous dit, que c'est manquer, de la manière la plus forte, à la *juste morale*. Leur lecteur arrivé à ce point fera des progrès rapides, car il écoutera avec avidité ces leçons qui flattent ses passions. Aussi, VOLTAIRE pense qu'il est nécessaire d'animer ces leçons par un peu de *sel*, & quelques *bons mots à propos, auprès des femmes*. Ce qu'il

qu'il recommande à D'ALEMBERT qui, a ce qu'il parait, ne connaissait pas parfaitement ce langage.

Assurément ceci ne ressemble guerre à la sagesse, & quand nous voyons que cela fait partie d'un plan, nous devons cesser d'être étonnés qu'ils aient autant d'admirateurs. Si nous voulons examiner quelles sont les prétentions à la science qui les portent à se qualifier du nom de philosophes, nous devons avoir soin de prendre ce mot dans un sens non équivoque ; c'est à tort qu'on l'emploie pour désigner un amateur des sciences. Son véritable sens est, amateur de la sagesse ; & la philosophie nous apprend, quels sont les bases de la félicité humaine, quels sont les moyens d'y parvenir, & quels sont nos devoirs & les regles d'après les quelles nous devons nous conduire. Les Stoïciens étaient des philosophes. Les Chrétiens sont aussi des philosophes. Les Épicuriens & les Sophistes de France voudraient aussi qu'on les appellât philosophes. J'ai déjà prouvé que cette préten-
ti-

tion est mal fondée & je n'ai pas besoin de répéter les raisons d'après les quelles j'affirme que leurs doctrines ne sont pas dictées par la sagesse. Je me contenterai d'ajouter, que leur conduite prouve combien leurs principes avaient peu d'influence sur leurs mœurs, car nous voyons par la correspondance que Mr. BARRUEL a mise sous nos yeux, qu'ils commettaient sans scrupule des actions qui avilissent l'humanité, & qui sont incompatibles avec les notions que nous avons de sa dignité. VOLTAIRE reçut patiemment des coups de canne d'un Officier Prussien à Francfort, pour avoir calomnié avec esprit son écolier FREDERIC, & sa sagesse lui apprit que son honneur était réparé, en offrant au major de se battre avec lui, avec des seringues: on trouva cela sublime à FERNEY, je ne crois pas que l'esclave ÉPICTÈTE ou le soldat DIGBY, eussent terminé cette affaire ainsi. Plusieurs des actes de sagesse du *Club d'Holbach* étaient encore plus vils que celui-ci; & je suis convaincu que cette phalange de sages, s'attendait à être trait-

traitée par leurs protecteurs & leurs élèves, comme VOLTAIRE le fut par le SALOMON DU NORD, & qu'elle avait les mêmes notions de la *vraie sagesse*. Il en fait le récit dans une lettre à sa nièce: „ le Roi lui avait répondu; „ j'aurai besoin de VOLTAIRE un an tout au „ plus — on presse l'orange & l'on jette l'é- „ corce. Je me suis fait répéter ces douces „ paroles” (comme le pauvre VOLTAIRE devait faire la grimace!) — „ je vois bien qu'on a „ pressé l'orange, — il faut penser à sauver „ l'ecorce.”

Mais aujourd'hui, *philosophe*, veut dire *savant*, & sous ce point de vuë, nos sages prétendent inspirer un grand respect. Jamais aucune prétention ne fut plus mal fondée. Il est amusant d'observer avec quel soin ils recommandent l'étude de l'histoire naturelle, on n'apperçoit pas qu'elle liaison elle peut avoir avec leur objet prétendu, le bonheur de l'homme. Les lettres de VOLTAIRE trahissent ce secret; il a entendu dire, il y a quelques années, que quelques observations sur la forma-

ma-

mation des fossiles démentaient l'histoire sacrée, dans ce qu'elle dit de l'ancienneté du globe. Il en parle avec transport dans une de ses lettres les plus anciennes. Et depuis ce tems il ne cesse d'enjoindre à ses collègues de presser l'étude de l'histoire naturelle, & de la cosmogonie, & de mettre en avant toutes les propositions qui peuvent attaquer l'histoire sacrée. Leurs élèves riches, s'occupèrent sérieusement de cette partie, & leurs découvertes embrouillées furent publiées avec la plus grande ostentation. Mr. DE LUC, célèbre naturaliste, a prouvé dans une lettre au Chevalier Dr. ZIMMERMAN, (publiée à ce que je crois en 1790), combien ces observateurs étaient ignorans, & combien leurs conclusions ont été précipitées. Je crois au reste que cette affaire est de peu d'importance. Moïse a écrit l'histoire de la race d'ADAM & non celle de ce globe.

La science de ces philosophes n'est pas remarquable dans d'autres branches si nous en exceptons les mathématiques de Mr. D'ALEM-

BERT (*). Mais la confiance qu'on avait en VOLTAIRE était telle, on le croyait si instruit, par l'assurance avec la quelle il décidait de tout, & par son adresse à ridiculiser, qu'il parvint, sans peine à fasciner l'esprit de ses auditeurs & de ses lecteurs.

Ce n'est pas par la sagesse, ni par la science que ces écrivains deployent, qu'ils ont acquis cette célébrité qui est devenuë si pernicieuse, c'est par des ouvrages, écrits pour monter l'imagination, comme d'excellents drames, des essais

(*) Il n'y a jamais eu rien de plus méprisable que les propositions physiques & mécaniques du grand ouvrage de DIDEROT, le système de la Nature (BARRUEL affirme qu'il en était l'auteur, & qu'il l'avait vendu 100 pistoles à la personne qui lui a appris cette anecdote) qu'il avait aidé ROBINET à composer l'ouvrage dont j'ai parlé à la page 41. ROBINET s'en rapportait aux connaissances de DIDEROT, dans la Philosophie Naturelle. Mais leur association eut honte du Livre de la Nature. DIDEROT paraît avoir depuis ce tems lu le Livre du Docteur HARTLEY & il a recherché sur le système de ROBINET.

sais moraux, touchants par les expressions les plus remplies de respect pour la vertu, & de sentimens d'honneur & de dignité. Par de tels moyens, ils ont fasciné tous les lecteurs, ils ont gagné l'estime des gens de bien, qui les ont cru sincères, & leurs doctrines pernicieuses se sont répandues partout, & germent dans les coeurs corrompus.

Mais j'écris pour des anglais, que nos voisins du continent regardent comme une nation de philosophes. — Pour les compatriotes de BACON de LOCKE, de NEWTON, qui ne doivent se laisser conduire que par des raisonnemens. VOLTAIRE qui décide d'une manière tranchante du caractère des nations les plus éloignées, dans les siècles les plus reculés, ne nous connaissait pas: il vint chez nous au commencement de sa carrière, espérant d'y trouver les plus grands secours, & de faire fortune avec sa PUCELLE D'ORLÉANS. Elle fut rejetée avec dedain, mais nous publiames la HENRIADE pour son Compte: & quoiqu'il ait souvent été frustré dans ses espérances, il craignit de dé-

plaire à ses compatriotes en nous calomniant, & partagea le profond respect qu'ont toutes les nations pour la science des anglais. Nos écrivains, dans les sciences naturelles ou morales, sont regardés comme des étendarts classiques, & sont étudiés partout avec soin. Tout homme instruit convient que Lord VERULAM est le premier qui ait décrit d'une manière juste, la vraie philosophie, en désignant son but & la manière de la pratiquer — & l'on convient pareillement, que NEWTON a démontré la vérité des préceptes de BACON par ses succès surprenants, *sua mathesi facem preferente*. Les philosophes les plus célèbres du continent, n'ont fait que démontrer les découvertes miraculeuses de son génie sublime. RAILLY, ou CONDORCET, (je ne me souviens plus lequel) frappé de l'étendue de ses idées cite avec enthousiasme ces vers de LUCRÈCE,

*Te sequor, O magnas gentis decus, inque tuis nunc
Fixa pedum pono pressis vestigia signis.*

Te

*Tu pater et rerum inventor, tu patria nobis
Suppeditas precepta, tuisque ex Inclita chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.*

Après de tels aveux de l'étenduë de notre capacité, irons nous recourir aux leçons de ces perturbateurs de l'univers ? non : rallions nous au tour de nos étendards — suivons les chemins que BACON nous a tracés — suivons les pas de NEWTON, &c, enfin écoutons sans cesse cet avis important :

„ Méfiez vous des faux prophètes, qui vien-
„ nent à vous déguisés en brebis, n'étant au
„ fond que des loups avides de sang — vous
„ LES RECONNAITRÉS À LEURS OEUVRES — les
„ ronces produisent elles des raisins, ou les
„ chardons des figues ? ”

F I N.



The first of these is the fact that the
the second is the fact that the
the third is the fact that the
the fourth is the fact that the
the fifth is the fact that the

The sixth is the fact that the
the seventh is the fact that the
the eighth is the fact that the
the ninth is the fact that the
the tenth is the fact that the
the eleventh is the fact that the
the twelfth is the fact that the

The thirteenth is the fact that the
the fourteenth is the fact that the
the fifteenth is the fact that the
the sixteenth is the fact that the
the seventeenth is the fact that the
the eighteenth is the fact that the
the nineteenth is the fact that the

